475 — Tome CXXVI 1er Avril 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

N° 475. — 1er AVRIL 1918

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'INTERNATIONALISME
ET LA GUERRE

Rien de plus curieux que le désarroi des milieux intellectuels français, depuis la guerre, sur la question de la démocratie et de l'internationalisme. La plupart des écrivains qui dirigeaient l'opinion publique paraissent avoir été frappés de *sinistrose*. Les médecins nomment ainsi les déformations mentales, momentanées et nullement vésaniques que produit la violence de l'émotion chez un sujet pris dans une catastrophe, accident de chemin de fer, effondrement d'un échafaudage, etc... Les écrivains sinistrosés par la guerre peuvent être rangés en deux groupes. Les uns, presque tous écrivains politiques et qui faisaient partie de l'opposition au régime, ont reçu une excitation *positive*. Ils ont cru voir, dans le seul fait que le canon tonne et qu'on s'entregorge, la confirmation subite de toutes leurs théories. Monarchisme, antidémocratisme, culte de la force, retour aux privilèges, au militarisme, au servage ouvrier, etc... Ils font un tel tapage dans leur presse, ils sont tellement excités et encombrants, qu'on a pris le parti de les laisser crier tout ce qui leur plaît; l'union sacrée consistant non pas à les faire taire, mais à ne pas leur répondre.

Les autres, plus éloignés du populaire, fort peu politiciens, souvent très universitaires, chroniqueurs et critiques à l'usage de l'élite bourgeoise, ont reçu une excitation *négative*. Si leurs idées et leurs principes d'antan n'ont pas été toujours retournés, du moins n'ont-ils plus osé les défendre. La plupart ont trouvé de bon ton de faire désormais maintes réserves. Ils

ont cru devoir examiner de plus près les propositions et les systèmes qui leur étaient jusque là sympathiques et même qui étaient pour eux des articles de foi. Désemparés par la brutalité des événements, abasourdis aussi, je pense, par l'audace et les bruyantes affirmations de leurs adversaires, ils ont perdu le sens critique. Leur solide érudition ne les protège plus ; ils sont atteints de vague à l'âme. Peu à peu, suggestionnés par de terribles apparences, beaucoup ont fini par faire volte-face, par douter de leur savoir, de leur conscience et de leur philosophie. On les voit maintenant, courbés sous le poids de la force, subir, par sinistrose, les effluves réactionnaires. Ils ironisent sur la puissance des idées. En politique comme en sociologie, le sabre devient leur Dieu. Ils ne savent encore comment se dire monarchistes, mais, en attendant, ils haïssent fortement les principes démocratiques, ils traitent de lanterneries l'évolution sociale et le progrès humain. Enfin, ils deviennent militaristes au moment précis où les milices nationales, qui constituent notre armée de guerre, sont la négation même du militarisme.

Ce trouble, cette effervescence, qui montent des deux camps, aboutissent, à la faveur des circonstances, à un effort suprême... de littérature, contre les deux termes de la séculaire volonté sociale de l'humanité : la démocratie et l'internationalisme.

§

Le grief principal qu'on fait à la démocratie française est de n'avoir pas prévu la guerre, d'avoir été pacifique. (Je ne dis pas pacifiste, il sera question plus loin du pacifisme.) En somme, on lui reproche d'avoir été « elle-même », car on ne conçoit pas qu'une démocratie puisse être militariste et guerrière. Il n'en existe aucun exemple dans l'histoire et pour cause : la cause que la guerre n'est profitable qu'à ceux qui la commandent et non pas à ceux qui en sont les acteurs, au péril de leur vie. Le suffrage universel ne s'ordonnera jamais à lui-même d'aller se faire massacrer ; il faut qu'une agression l'oblige à se défendre.

Mais la discussion a des racines plus profondes et je pose cette question, qui peut paraître ingénue, qu'est-ce que la guerre ?

On admet, généralement, que la guerre a pris naissance au

fond des bois, dès l'âge des cavernes, lorsque les troglodytes se disputant une proie, les plus robustes assommaient les autres. On dit que les tribus — ces embryons de sociétés — qui se battaient et se réduisaient en esclavage ont donné à cette lutte la forme collective et que la guerre, ainsi nourrie, d'âge en âge, de l'apport du développement social, est devenue le fond même de l'histoire du monde, l'événement capital dans la marche de la civilisation. Se perfectionnant avec elle, elle est arrivée aujourd'hui à une intensité inouïe et effroyable. On en conclut que la guerre est un *fait* invétéré, irrémédiable, qui perdra en fréquence ce qu'il gagnera en intensité, mais qui ne cessera jamais de se manifester périodiquement. C'est ainsi, par exemple, qu'un des plus convaincus et des plus ardents défenseurs du pacifisme vient d'écrire, en 1917, cette phrase désespérée : « On a beau scruter l'horizon, on aura beau chercher dans le Code international un moyen plus efficace pour mettre fin aux guerres futures ! On n'en trouvera point, car il n'y en a point. » (Jean Finot. *La Revue*, 1-15 avril 1917.)

Je tiens cette opinion, aussi bien que la théorie classique que je viens de résumer, pour une grave erreur.

Dans l'histoire universelle, la guerre revêt deux formes et qui n'ont pas d'analogie entre elles.

Peut-on donner le même sens et le même qualificatif à des événements historiques aussi différents de but et d'idée, d'essence et de manière que les deux genres de guerre que je vais citer ?

1° Les Asiatiques forçant l'Hellespont pour saccager la Grèce, raser les villes et réduire les habitants en captivité, et 2° les Romains, vainqueurs des Grecs, restaurant les ruines, prenant exemple sur leurs institutions, apprenant leur langue, entourant de respect leurs artistes, leurs poètes, leurs philosophes ?

1° Alexandre parcourant l'Asie en trombe, auréolé de gloire purement militaire, dans une traînée de pillage et d'orgie, et 2° César conquérant les Gaules pour leur donner la vie et la lumière, faire des habitants des citoyens de Rome, dont les enfants seront un jour sénateurs de l'Empire ?

1° La guerre que mène le Kaiser, avec ses hordes « organisées », soi-disant élues de Dieu, pour dominer le monde et

subjuguer les autres races, et 2° Richelieu s'efforçant de réunir à la couronne des provinces françaises de cœur, de sang et de langage ?

Il est vraiment de raison insuffisante de tenir pour identiques des phénomènes aussi dissemblables, sous prétexte qu'ils portent le même nom : guerre, et qu'ils coïncident matériellement dans l'acte de s'entre-tuer. Non ! il ressort clairement de la vie de l'humanité que le mot guerre a un double sens, et chacun correspond à des événements de nature différente.

La lutte pour la vie autour des grottes, ensuite guerre entre tribus et entre chefs de bandes, guerre des conquérants antiques dont l'histoire acclame la gloire dévastatrice, plus tard la descente des Barbares contre Rome et ses successeurs : voici une première forme de guerre. Qu'elle soit menée par l'homme des bois, pillant la caverne du voisin, ou par les Pharaons, les Alexandre, les Gengis-Khan, ce genre de guerre part du même principe : la domination du faible par le fort ; elle use d'un moyen classique : l'invasion en masse ; elle poursuit le même but : pillage, butin, captivité. C'est la forme sociale de la guerre.

Elle a toujours existé, il se peut qu'elle ne disparaisse jamais. D'âge en âge, elle modifie son aspect extérieur, parce qu'elle s'adapte au progrès moral, à l'affinement de l'esprit humain, ainsi qu'à la structure des sociétés. Après chaque évolution ou chaque révolution, il semble qu'on soit à la veille d'en finir avec elle ; mais la guerre sociale renaît sans cesse des cendres révolutionnaires. Elle consiste, éternellement, dans les moyens employés par le fort pour maintenir le faible sous le joug et dans les moyens employés par le faible pour secouer ce joug. La série de ces moyens antagonistes va de la matraque du gorille aux bombes anarchistes, en passant par les invasions asiatiques, par la féodalité et le servage, par la faulx des paysans, la fusillade derrière les barricades, le canon braqué aux carrefours, enfin les feux de salve sur des grévistes.

Aux premiers temps de l'histoire, cette guerre comportait la destruction des biens, la spoliation générale, le rapt des femmes et l'esclavage. Cela dure jusqu'à la domination romaine, dont nous parlerons bientôt. Lorsqu'un commencement de civilisation a transformé la brutalité du fort en puis-

sance légale et policée, dans chaque pays, le noble, le guerrier prend en fait la place de l'ancien envahisseur. Il est propriétaire de tout et se fait entretenir par le serf, sur lequel il a droit de vie et de mort.

Peu à peu, ce système devient caduc en s'affinant. Les guerriers désunis sont en lutte continuelle. Les mercenaires ne suffisant plus, ils sont obligés de se faire aider dans leurs luttes mutuelles par un grand nombre d'anciens captifs, auxquels ils rendent la liberté en récompense, ou qui, dès lors, savent la conquérir en s'organisant contre leurs maîtres. C'est ainsi que la guerre primitive s'est compliquée de la résistance, sans cesse plus heureuse, du faible contre le fort et est devenue une offensive directe contre les maîtres. Ceux-ci, le servage ayant disparu, les taxes, les dîmes, les pensions, les privilèges, le mode d'héritage, etc. étant abolis ou transformés, n'ont, dans la suite, conservé que le bénéfice de la propriété et sous certaines conditions. On est arrivé, progressivement, à l'extrême complication économique du monde contemporain, au mélange inextricable des forts et des faibles. Cependant, ils se différencient nettement les uns des autres. Aujourd'hui, les anciens athlètes des bois, successivement chefs de bandes, puis seigneurs féodaux, puis aristocrates policés, puis fermiers généraux, puis grands propriétaires fonciers, puis sociétés industrielles anonymes, se cramponnent au code de la propriété et des privilèges, sans cesse modifié contre eux depuis le moyen-âge. Aujourd'hui, on les appelle « les bourgeois » et les faibles sont devenus « les prolétaires ».

L'ancienne guerre des cavernes, pour le butin et l'esclavage, après les phases historiques que je viens d'indiquer, est devenue, au dix-neuvième siècle, la guerre du capital et du travail : la lutte des classes.

Telle est, dans le passé et dans le présent, la forme sociale de la guerre.

La seconde forme est la guerre politique.

Chacun le sait, la guerre politique est l'acte des souverains et de leurs peuples, revendiquant ou défendant, les armes à la main, leur nationaux ou leur propriété ou leur droit violés. Il ne s'agit plus de se jeter sur le voisin parce qu'on est plus fort que lui, mais de maintenir les droits nés, à la fois, de la consanguinité et de cette psychologie, spéciale aux temps

modernes, qui crée la nationalité. Car les caractères ethniques n'ont pas suffi à créer les nations. Aujourd'hui encore, des groupements de même race préfèrent se constituer en nations autonomes.

Il faudrait étudier à la loupe l'histoire des Grecs et des Romains pour y trouver trace de guerre nationale. Objectera-t-on les combats lilliputiens entre les cités grecques? Ils sont au contraire la négation de la nationalité : des querelles de clocher entre gens de même race, vivant côte à côte sur un infime territoire. Un bon juge de paix aurait suffi pour départager Athènes, Thèbes et Sparte. L'historien ne doit pas se laisser aveugler par la plus belle littérature. Nous vîmes des querelles analogues, en Europe moderne, entre les principautés italiennes qui, d'ailleurs, se payaient des mercenaires. Elles ont abouti à l'unité nationale.

Quant aux guerres des Romains, elles n'étaient évidemment pas des guerres de nationalités, mais elles eurent tous les autres caractères des guerres politiques. Il faut, cependant, en faire un genre séparé et les appeler des guerres de colonisation. Les Romains faisaient de la conquête la première étape indispensable de la colonisation; tout comme, au xxe siècle, nous colonisons les pays d'outre-mer. Ils s'appuyaient sur des principes tout à fait contraires aux moyens et au but de la guerre sociale. Rome, bien loin de guerroyer pour le butin, la dévastation et l'esclavage des peuples, n'a accompl que des actes de civilisation. Soit qu'elle apportât l'ordre et la paix chez les méditerranéens, soit qu'elle conquît les Barbares, c'était pour faire des uns et des autres ses égaux et même ses dirigeants, le jour où leur mérite le voulait. Cette fusion égalitaire des races dans l'Empire fut la grandeur et l'essence même de la paix romaine.

Mais la forme politique pure de la guerre est une invention européenne et moderne.

Depuis la Renaissance, l'histoire de l'Europe est une série ininterrompue de guerres pour la formation et le maintien des nationalités.

La guerre sociale, d'origine préhistorique, a suivi son cours à l'intérieur des sociétés, mais, vers le xvie siècle, et faisant suite aux guerres de religion, la guerre politique est apparue, conjointement avec l'ancienne.

Quand les rois eurent définitivement établi leur hégémonie sur les autres féodaux (ce qui était une guerre sociale), ils s'efforcèrent de réunir sous leur sceptre, ce qui signifiait alors très efficacement sous leur aile, les groupes de même sang et de même langue, épars sur maints territoires, sans cesse disputés et échangés par mariages, héritages, traités de paix draconiens et éphémères. Cet effort guerrier, conforme à la volonté des peuples, a abouti à la création des nations et des pays actuels. Il est clair que, discourant sur cette histoire récente, on ne peut désigner sous un vocable unique : celui de guerre tout court, l'ancienne entreprise de tuerie, pour le butin et les captifs, et l'effort politique des souverains modernes, pour l'unification et la défense de la nationalité. Ce serait confondre deux phénomènes de nature différente.

Avant et pendant le moyen-âge, l'unité mystique des peuples, sous l'hégémonie théocratique, ne laisse pas de place à la différenciation nationale. C'est pourquoi, la chrétienté n'a connu que la forme sociale de la guerre. Nous voyons, d'une part, la lutte des féodaux entre eux pour se voler leurs terres et leurs serfs, d'autre part, la sourde révolte, intime mais impuissante, du vilain contre le seigneur.

Qu'à la fin du moyen-âge et tout de suite après, les princes aient mélangé et exercé les moyens et les buts des deux formes de guerre, cela est certain. La guerre de Cent ans en est un exemple. Nous y voyons la lutte des maîtres de la France contre les maîtres de l'Angleterre : ébauche de guerre politique, éveil de la nationalité avec Jeanne d'Arc, et nous y voyons aussi la jacquerie, la lutte des armagnacs et des bourguignons, plus tard les cabochiens : événements qui correspondent à la forme sociale de la guerre.

Mais, dès le XVIe siècle, il n'est plus possible de confondre ces deux formes. La guerre politique prend définitivement sa place dans l'histoire.

Ce nom s'appliquera exclusivement aux opérations militaires des rois pour renforcer la nationalité. A ce sujet, il est permis de supposer que si, en quelques générations à partir du XVIe siècle, les peuples avaient pu se différencier à leur guise et délimiter leurs frontières, ils auraient ensuite pu vivre en paix, comme au temps de la chrétienté, simplement adonnés à la lutte intestine, biologique, inéluctable. Il aurait

suffi pour cela que la nationalité et l'autonomie territoriale eussent été reconnues à tous les groupes ethniques qui la désiraient. C'était déjà le point de vue des puissances occidentales; mais les souverains de l'Europe centrale n'admettaient aucune nationalité, pas plus l'allemande que les autres. Aussi peut-on dire qu'avec François Ier et Charles-Quint commença la lutte immense et presque discontinue, dont se joue aujourd'hui la dernière manche, pour établir en Europe le régime et la paix des nationalités — proposition française — contre la conception administrative des impériaux, — jadis autrichiens, puis allemands, aujourd'hui bloc germanique, — de réunir les races et les langues les plus diverses sous un même sceptre.

Tels sont l'origine et les caractères de la guerre politique.

L'intérêt est grand d'en saisir la différence de principe, de nature et de but avec la guerre sociale, parce qu'on a l'habitude d'appeler guerre tout court cette guerre politique et particulière. On prétend qu'elle a toujours existé et les anciens ne l'ont pas connue. On dit qu'elle existera toujours et elle est au contraire un événement accidentel qui n'occupe l'histoire du monde que depuis 400 ans, événement spécial à l'Europe. N'est-il pas juste de penser qu'il disparaîtra avec la cause qui l'a fait naître? Cette cause est la revendication d'autonomie des nations. Depuis quatre siècles, certains rois la refusent à certains peuples. Abolissons ces rois et rendons justice aux peuples : la guerre politique aura vécu.

En revanche, il y a lieu de penser que la forme sociale de guerre est, sans doute, impérissable. Guerre préhistorique, guerre d'invasion, guerre féodale, guerre révolutionnaire, lutte socialiste moderne, cette forme n'a pas de nationaux, comme elle n'a pas de frontières et de patrie. Elle intéresse l'individu isolément. Lorsqu'elle l'intéresse impersonnellement, à titre d'élément d'une collectivité, cette collectivité, du point de vue social, n'est plus la race, mais la corporation ou la caste ou la classe. La lutte de classe contemporaine — j'entends dans ses deux directions, de haut en bas et de bas en haut — est identique, par nature, à l'antique domination du faible par le fort, au fond des bois. C'est elle qui existe depuis le jour où deux hommes se sont rencontrés face à face devant une proie. Des rapines et des vieilles brutalités de cette guerre,

la civilisation moderne, dont l'arme véritable est le code, n'a conservé que les barricades et les fusillades de grévistes, à peu près abolies au vingtième siècle. Il ne faut pas croire que, pour avoir changé d'aspect extérieur, la guerre sociale s'atténue. Elle s'affirme au contraire comme devant reprendre dans l'histoire la première place, aujourd'hui que la guerre politique, cet accident moderne, est périmée. C'est aussi sur l'antiquité, sur l'universalité et sur la diffusion absolument « innationale » de la guerre sociale qu'on a basé la conception économico-matérialiste de l'histoire.

Maintenant, qu'observons-nous dans le cataclysme actuel?

Au premier plan, nous voyons les Germains revenir à la mentalité de l'âge des cavernes ; nous les voyons prétendre instaurer la légalisation du primitif de la matraque et proclamer, comme le droit suprême, la force du fer et de la poudre sèche. Ils se disent élus du vieux Dieu, pour subjuguer leurs voisins et pour les faire travailler, sous leur direction et à leur profit. En conséquence, ils ont remis en usage les procédés les plus sauvages : dévastation, pillage pour le butin, hystérie des ruines, assassinats de vieillards et d'enfants, rapt des femmes et des vierges, exode des populations civiles amenées en captivité au fond des mines.

Le pangermanisme en action s'est montré digne du pangermanisme littéraire et, si nous le laissions faire, il réaliserait son but : soumettre les autres races, dites inférieures, au gouvernement de la race allemande, pour qu'elles servent, sous sa direction patronale, à son entretien et à sa prospérité. C'est aussi le sens que la social-démocratie, qui fait cause commune avec le pangermanisme, donne au socialisme de son rêve. Les socialiste allemands, en effet, ont pu déclarer, répondant aux Russes, qu'ils ne sont pas républicains. Pas républicains et socialistes ! autant dire qu'ils prétendent à la quadrature du cercle. Pas républicains, cela signifie nécessairement, en exégèse boche : les Germains tous bourgeois, les autres des prolétaires... mais des prolétaires si bien « organisés » par les Germains qu'ils seront le plus heureux du monde !

Reconnaissons donc, sans effort, dans cette ruée de tout un peuple prétendant asservir ses voisins et dans sa manière de combattre, reconnaissons l'antique guerre d'invasion qu'on croyait disparue ; mais ne la comparons pas aux guerres poli-

tiques et de nationalités des temps modernes. Elle n'en a aucun des caractères, dans le camp germanique.

De l'autre côté des tranchées, que voyons-nous ?

Nous voyons à l'œuvre l'instinct de la conservation. Nous voyons de pauvres diables qui ont été pris à la gorge par des bandits, qui ont réussi à se dégager de l'étreinte mortelle et qui, secourus par d'honnêtes voisins, continuent de défendre leur peau.

En face du péril commun d'esclavage, grands et petits se sont unis dans une suprême réaction de défense, pour sauver l'indépendance. L'union sacrée est un armistice entre les combattants de la guerre sociale civilisée, pour éviter le retour aux temps primaires.

Enfin, instruits et durement secoués par l'expérience, ces civilisés prétendent profiter de circonstances où ils ont failli trouver la mort, pour imposer aux empires du centre, qui n'en ont jamais voulu, l'organisation de l'Europe suivant le principe des nationalités. C'est à ce titre seulement, et, on le voit, tout à fait en seconde ligne, qu'on peut appeler la guerre actuelle une guerre politique. Elle est, avant tout, une guerre sociale : là, l'invasion pour le butin et la servitude ; ici, la résistance des envahis pour la propriété et la liberté.

§

Après ces éclaircissements sur la nature de la guerre, revenons à la question posée : une démocratie peut-elle être militariste ? En effet, si je comprends bien, c'est cela qu'on voudrait que nous ayons été et que nous soyons.

Militaristes, nous ne l'étions pas, oh ! pas du tout, et nos héroïques soldats qui sont, eux, militaires, si consciencieusement, sont bien loin de devenir militaristes.

Et, militaires, ne l'étions-nous pas suffisamment avant la guerre ? Cette démocratie qu'on accable de reproches, était-elle si dépourvue d'organisation et de moyens calculés pour sa défense ?

Il est facile de comparer à notre désavantage l'armée française, machine de défense éventuelle, que l'immense majorité de ses mécaniciens pensaient qu'elle ne devrait jamais fonctionner, avec la machine de guerre allemande, ajustée, réglée, perfectionnée sans cesse, *parce que ses mécaniciens savaient qu'ils allaient s'en servir et qu'ils préparaient savamment un*

outil d'agression. Cependant, pourquoi ne pas rappeler que la république consacrait chaque année des milliards à la défense nationale ? Il est facile de mettre sur le compte du régime démocratique la défaite de Belgique ; mais pourquoi ne pas rappeler, à ce sujet, d'abord qu'en honnêtes gens civilisés que nous sommes, nous avions fait notre mobilisation sur la frontière ennemie, et ensuite, au sujet du débordement de notre aile gauche, pourquoi ne pas rappeler que la France compte moins de 40 millions d'habitants contre 70 millions d'Allemands ? Un bon sabre ou un benoît goupillon nous auraient-ils fait des enfants, les soldats qui nous ont manqué pour donner la main aux défenseurs d'Anvers ? Il est facile de raconter bien d'autres histoires et de crier au miracle... En vérité, est-il utile de répondre à certains parti-pris ?

En un mot comme en cent, les faits sont là. L'armée démocratique de défense nationale non seulement a fait son devoir, mais elle a été aussi forte que peut l'être une armée *de défense* qui avait toutes les raisons possibles de ne pas croire à la guerre, contre une armée *d'agression* que ses chefs, par tous les moyens possibles, préparaient à la guerre.

On peut soulever des critiques justifiées ; j'en citerai deux principales. Nous n'avons pas utilisé les premiers la guerre de tranchées, qui nous aurait probablement évité l'invasion. Nos généraux la connaissaient. Ils ne l'estimaient pas à son exacte valeur ou bien ils ne la croyaient pas appropriée à la race française. Cette critique, la plus importante de toutes, puisqu'elle concerne les provinces envahies, est d'ordre technique ; elle relève de l'Ecole de guerre. Peut-on, sans mauvaise foi, en faire grief au régime ?

Nous n'avions pas d'artillerie lourde. Mais l'Allemagne en avait-elle depuis longtemps ? La nôtre était en chantier ; les crédits furent votés par le Parlement bien avant la guerre. Au surplus, qu'il s'agisse d'artillerie lourde ou de tout autre perfectionnement très moderne des méthodes de guerre, qu'on me permette de trouver naïfs, à mon tour, ceux qui croient qu'à aucune époque que ce soit, depuis 1871, les Allemands nous auraient permis d'être prêts. Ils ont déclaré la guerre en 1914 parce que notre nouveau programme allait entrer en vigueur. Si nous avions mis en chantier une œuvre technique quelconque, susceptible de nous mettre à parité avec eux, par

exemple en 1910, la guerre aurait éclaté en 1910 et ainsi de suite. Au point de vue militaire proprement dit, ces messieurs du Sabre, ennemis de la démocratie, eussent-ils eu la direction de la France, qu'ils auraient dû se résigner eux-mêmes à ne jamais être réellement prêts. Certes, je n'ai aucune sympathie pour notre parlementarisme d'assiette au beurre, depuis vingt-cinq ans, mais je ne confonds pas un parti politique avec *le mouvement biologique humain qui a nom démocratie et qui est universel.*

Bien d'autres objections sont recevables et font impression isolément, mais, d'un point de vue de coordination générale, elles perdent la plus grande partie de leur valeur, si on les met à leur place dans l'ensemble des faits historiques que voici :

— La démocratie française a, depuis quarante ans, fait constamment l'énorme effort financier nécessaire à la défense nationale.

— L'armée de la république a toujours été maintenue au maximum des effectifs correspondant au chiffre de notre population.

— Cette armée a été organisée pour la défense et non pour l'invasion.

— Etant donné l'état d'esprit pacifique qui paraissait universel, cette armée, convaincue que la nécessité de se défendre ne se produirait pas, n'était pas pourvue des derniers perfectionnements qu'elle aurait eus, peut-être, si l'attaque avait été prévue plus tôt qu'elle ne l'a été.

— Même dans ce cas, l'armée française n'aurait jamais eu, n'aurait jamais pu avoir l'outillage d'agression et d'invasion que possédait l'armée ennemie.

On voit qu'en définitive, il s'agit de savoir si nous avions « toutes les raisons possibles de ne pas croire à la guerre ».

Les écrivains frappés de sinistrose affectent de ne critiquer que la démocratie française. Or, il y a lieu de remarquer que toutes les démocraties du monde étaient et sont encore pacifiques ; que tous les voisins de l'Allemagne en Europe, et non pas seulement la France, étaient pacifiques. Enfin, il faut noter le cas curieux du seul pays voisin de l'Allemagne, qui vivait comme elle sous un régime autocratique, dont le souverain ne se contentait pas d'être pacifique, mais pacifiste. Que

dans ces conditions, personne, en Europe ni ailleurs, n'ait cru à la possibilité du déclanchement du pangermanisme, quoi d'étonnant? N'oublions pas que le Kaiser, pour mieux cacher son jeu, se faisait en paroles l'apôtre de la paix. Il est vrai qu'il apportait à la Conférence de La Haye une insigne mauvaise volonté; il est vrai qu'il augmentait périodiquement les effectifs et l'armement; il est vrai que de loin en loin, oubliant son rôle hypocrite, il jetait au vent des discours quelques poignées de poudre sèche. Mais quoi! puisqu'on ne lui résistait pas; puisqu'on ne lui répondait pas; puisqu'il était évident qu'on ne voulait pas se battre; puisqu'on laissait les Allemands s'enrichir, déborder sur le monde, s'infiltrer partout, puisque ces gens-là, avant cent ans, seraient arrivés à avoir tout ce qu'ils voulaient, par des méthodes pacifiques et en vivant grassement, comment croire qu'ils avaient l'intention de suivre les meneurs pangermanistes, uniquement pour le plaisir de tuer et de se faire tuer? Leur Mitteleuropa, leur Hambourg-Golfe Persique, mais ne pouvaient-ils les réaliser en pleine paix, plus lentement mais aussi bien que par la guerre? Et puis enfin, nous étions comme tout le monde : nous ne voulions pas nous battre ; nous étions résolus d'attendre patiemment l'éveil de la démocratie allemande, l'entrée des peuples du centre dans la commune loi humaine de liberté et d'égalité, à un certain stade de civilisation. Ce jour-là, la question d'Alsace-Lorraine s'éteignait d'elle-même.

Personne à la périphérie de l'Europe ne voulait se battre. Les Anglais étaient convaincus que, eux ne voulant pas la guerre, personne ne pouvait la faire, car, dans l'état de l'Europe, une Angleterre neutre était inconcevable, et, belligérante, l'Angleterre apportait avec elle la liberté des mers, c'est-à-dire une des conditions premières de la victoire. Bien plus, en acceptant de déclarer officiellement l'amitié franco-anglaise, l'Angleterre donnait à la paix un crédit illimité, puisque ainsi elle faisait savoir à l'Allemagne qu'en cas de guerre la liberté des mers serait pour nous. En vérité, l'alliance franco-russe et l'entente franco-anglaise équivalaient à un traité de paix mondial et définitif. Nous l'avons cru, les Anglais l'ont cru et je dis sans ambages que nous n'avons pas eu tort.

Notre faute, notre immense faute, est de n'avoir pas réagi, depuis tant d'années, contre l'invasion économique; de n'a-

voir pas modifié notre éducation de rhéteurs ; de n'avoir pas mis en valeur notre sol, notre sous-sol, notre intelligence, notre énergie endormie. Une nation qui se laisse envahir économiquement signe son arrêt de mort. La vie d'un peuple est fonction de sa richesse. Les peuples pauvres peuvent devenir riches : les peuples qui s'appauvrissent meurent de consomption. Mais nous ne sommes nullement fautifs d'avoir voulu la paix, cru à la paix, de n'avoir pas été un peuple militariste et d'avoir cru au respect des traités.

A ces clairvoyants du passé qui s'en vont sanglotant : Ah ! Français, tant occupés de politique, enlisés dans le marais démocratique, promoteurs d'idées et de sentiments libertaires, que ne vous êtes-vous laissés conduire par un bon sabre et une forte ploutocratie militariste ! Voyez où vous en êtes ! ça vous coûte cher, l'essai de la démocratie ! — à ceux-là, il faut d'abord faire cette réponse péremptoire : Quand on est civilisé on ne peut pas avoir la mentalité des barbares. On ne peut pas baser sa diplomatie sur le système du « chiffon de papier » ; on donne sa signature avec la certitude de la respecter soi-même et on suppose que les autres en font autant. Toute sociabilité est impraticable, entre peuples comme entre individus, si on ne part pas de ces principes. Ces données élémentaires de la sociabilité, tous les peuples et tous les gouvernements les acceptaient. A l'heure critique, tous, *moins un*, les ont mis en pratique ; tous, *moins un*, les pratiquent encore, même à l'égard de cet un. Cette pratique n'est fonction d'aucun régime politique ; elle est le fruit d'une éducation séculaire de l'homme dans ses rapports avec ses semblables ; elle représente, bien mieux que la vapeur et l'électricité, le progrès humain. C'est dans ce fait que nous puisons le droit de traiter les boches de barbares et nous préférerions l'anéantissement de la patrie et de la race à l'abandon de notre éducation civilisée.

A ceux là il faut de plus rappeler les faits que je viens de résumer ; *le bon sens élémentaire* qui nous faisait croire à la paix de concert avec l'unanimité des pays civilisés : nous étions vraiment en bonne compagnie. Ce bon sens général, on le nomme aujourd'hui naïveté, mot qu'on peut appliquer à tout honnête homme en face de bandits déguisés. Il sera sûrement victime. Combien de ces clairvoyant du passé, qui font aujour-

d'hui les malins, s'y sont laissés prendre ? Nous avons eu la certitude de ce déguisement en 1913 et nous avons pris des mesures en conséquence ; nous allions faire mieux, lorsque les apaches de Berlin se sont dits : « Nous sommes brûlés, allons-y ! n'attendons pas leur artillerie lourde. » Et ils nous ont assaillis.

Voilà ce qu'il faut dire, voilà l'histoire.

Sur le chapitre de la défense nationale, la démocratie française est inattaquable. Ceci est tellement vrai que,non seulement avant la guerre, mais encore aujourd'hui, malgré que les événements de 1914 soient si clairs à tous les yeux, un certain nombre d'intellectuels neutres sont convaincus que nous étions militaristes, guerriers et impérialistes. Peut-être inscrira-t-on plus tard cette énormité dans nos annales, en se basant sur nos formidables budgets de défense depuis 40 ans.

Les philosophes de l'histoire rectifieront cette erreur. Car il sera démontré qu'il y a antinomie absolue entre démocratie et militarisme, comme il y a attraction fatale entre démocratie et internationalisme.

§

Les éléments fondamentaux de la volonté démocratique sont la liberté et la justice qui, en politique, prend le nom d'égalité.

Liberté, c'est-à-dire soumission de l'individu aux seules lois émanées du suffrage universel. Egalité, c'est-à-dire suppression de tous les privilèges, pour n'accepter d'autre supériorité sociale que celle qui provient du travail et du mérite. Le progrès démocratique consiste à faire effort pour perfectionner juridiquement et pratiquement ces deux principes idéals. Comme tout ce qui est humain, ce progrès exige une longue période de luttes entre les jugements contradictoires, les intuitions des consciences nuancées, les énergies d'ardeur et de tendances diverses ; des frottements entre la sagesse et l'action, des erreurs, des élans téméraires, des reculs aussi, suivis de nouveaux bonds : mais tout cela dominé ou plutôt animé par l'irrésistible force-vive qui agit au fond de l'être humain et qui le conduit, sous l'illusion qu'il se dirige lui-même, au but inconnu assigné à sa physiologie dans le biologisme universel. L'histoire est ce déroulement, le long des siècles, de l'effort pour la liberté et l'égalité.

Un des poncifs les plus rebattus par les adversaires de la démocratie est qu'elle vivrait d'illusions humanitaristes. Ils l'accablent de sarcasmes sur ses soi-disant principes d'amour universel et de fraternité des peuples. Protégés par les circonstances, ils en imposent aux plus solides soutiens de la foi humanitariste. Ceux-ci n'osent plus souffler mot et certains brûlent ce qu'ils ont adoré. Or, ces ennemis jurés de la démocratie, qu'ils soient journalistes politiciens et dès lors excusables, qu'ils soient historiens érudits et alors inexcusables, tous confondent deux idées et deux buts différents : socialisme et internationalisme d'une part, humanitarisme et pacifisme de l'autre.

On lit au frontispice de nos monuments nationaux : Liberté, égalité, fraternité. Mais, tandis que les constitutions, les lois et les réformes démocratiques s'inspirent de la volonté de liberté et d'égalité, aucun code ne fait mention de la fraternité. Elle n'a d'expression concrète dans aucune législation, quoique toutes les politiques et tous les régimes l'aient prônée. Vocable instauré par déférence à ces raisons du cœur que les législateurs admettent comme la philosophie suprême du droit, la fraternité est un symbole, une clause de pure forme, un idéal pour les siècles des siècles. La fraternité n'est pas un programme, mais un sentiment. Elle n'est pas un système social, mais une religion. Idéal humain le plus pur, mais aussi le plus philosophique, elle n'est pas du tout, comme on voudrait le faire croire, un élément particulier et inhérent à la pratique démocratique. Le mysticisme de la fraternité eut, au milieu du XIXe siècle et dans toute l'Europe, une vogue immense, inouïe, telle qu'il nous est difficile aujourd'hui de nous en faire une idée. Cette ardente foi pacifiste était encore vivante sous le second empire. Brusquement, le traité de Francfort l'étrangla. On n'en entendit plus parler jusque vers l'année 1900.

Alors, de richissimes philanthropes, aidés de doux rêveurs d'académies, des universitaires studieux, vivant dans l'absolu, croyant aux phrases philosophiques et ignorant des contingences par goût et par métier, des écrivains hautement détachés du vulgaire ; des orateurs torrentueux, débordant d'idéalisme romantique ; des hommes d'Etat cossus et fort représentatifs, des femmes mystiques, somptueusement rentées,

énamourées du genre humain, — ce monde artificiel de milliardaires et d'apôtres, rénovateur d'une foi discréditée, entreprit de ressusciter le pacifisme. Associations, tracts, conférences, bibliothèques, discours académiques et discours parlementaires, rien ne manqua sauf la base essentielle : l'attention et l'adhésion des foules. Le peuple, pratique et que les dures nécessités de la vie empêchent, quoi qu'on en dise, de jamais perdre la boule, le peuple resta froid et haussa les épaules. Ses mandataires et ses journalistes populaires le sentirent bien. On ne vit accolés à ces riches bourgeois, si facilement philanthropes, aucun des grands meneurs de la politique, aucune des grandes voix ou des plumes préférées de l'opinion et qui la mènent. Les premiers rôles de la vie publique furent polis, mais ils n'adhérèrent que du bout des lèvres... sauf un, qui fut actif et sonore, Jean Jaurès, et nous verrons pourquoi. Tous les partis politiques furent polis : aucun ne fit de la nouvelle religion un article de son programme.

Si les millionnaires pacifistes avaient eu le rang social et les moyens de quiconque, ils auraient passés ni plus ni moins aperçus ou inaperçus que tant de ligues protectrices de n'importe quoi, tant de sociétés de salut, de tempérance et d'occultisme. Mais, quand on est milliardaire, quand on éclabousse le monde d'un prix Nobel et des fondations Carnegie, comment ne pas arriver à la connaissance du gros public ? Quand, un beau jour, on parvient à recruter le tsar et que, par son intermédiaire, on met sens dessus dessous les chancelleries du monde entier pour une Conférence de La Haye, comment ne pas être en vedette dans les journaux, les revues, chez les éditeurs et les conférenciers ? comment ne pas voir accourir les batteurs d'estrade ?

Or, de tout cela, qu'est-ce qui s'est infiltré de positif dans les villes et au fond des campagnes, dans les actes du Parlement et dans la politique électorale ? Rien, absolument rien. Le public qui lit est gravement trompé par la presse, surtout depuis les hostilités. Je ne parle pas de ceux dont c'est le rôle de tromper le public par intérêt de parti ; je parle des autres. Eh bien ! il faut être un chroniqueur enrobé d'irréel et pour qui la France tient dans le microcosme des salles de rédaction parisiennes, ou bien un intellectuel confiné et comprimé au milieu des livres, pour ignorer qu'aucun programme électoral,

aucune réunion publique en temps d'élections, aucune discussion parlementaire ne s'occupa jamais d'humanitarisme et de pacifisme. Jamais les grands régionaux et la presse départementale qui, cent fois plus que les journaux de Paris, forment et représentent l'opinion française, jamais ces instructeurs des masses ne se sont donné le ridicule de prêcher l'amour universel. Nos paysans et nos ouvriers n'aiment pas les sermons. Ils auraient eu bientôt fait d'envoyer au diable les homélies sentimentales, mystico-métaphysiques, d'origine milliardaire.

Tel fut le mouvement pacifiste : passons à l'internationalisme.

Ah! voici une tout autre question et où nous sommes bien loin de l'humanitarisme. L'internationalisme est d'essence démocratique et socialiste; il ne relève pas de la fraternité et de la philanthropie. Comme pour le socialiste lui-même, la fraternité n'est, pour l'internationalisme, ni un moyen, ni un but. Elle pourra être la conséquence de certaines réalisations *égalitaires*. Elle est un idéal possible, qu'on prendra tel qu'on le trouvera, si un jour on le rencontre, mais c'est tout ce qu'on peut en dire, et, sur ce point, le socialisme en dit peut-être moins qu'on n'en disait sous la monarchie. Quant à se servir de l'amour du prochain et de l'amour universel comme moyen d'action, ainsi que le veut le pacifisme, les socialistes ne se gênent pas pour traiter ce système de « vaste blague ».

Ils sont dans leur tradition. Les internationalistes furent souvent les gens les moins pacifiques du monde. Nous ne voyons pas l'analogie entre Blanqui et M. Ford. Certes, les Pères de l'évangile socialiste, Saint-Simon, Fourier, Proudhon, ont largement parlé de fraternité. Ces grands apôtres, dans leur labeur immense, sont allés jusqu'au bout de leur rêve; mais on sait que l'abondante substance de leurs écrits est avant tout pétrie de science économique; on sait que leur rêve peu pacifiste était le chambardement social, les armes à la main, s'il le fallait. L'économiste Karl Marx, qui ne s'occupait pas de politique, qui est devenu, autant par compilation que par vue personnelle, le fondateur de la doctrine appliquée, n'a pas daigné écrire une seule phrase pacifiste.

L'Internationale est une création révolutionnaire pour la guerre sociale universelle; nous sommes loin des embrassades.

Le socialisme, en France, s'est constitué en partis divers depuis 1880 environ. Si on veut bien compulser les manifestes des Partis et des Congrès pendant cette trentaine d'années, on verra que l'internationalisme en est la loi de plus en plus ferme, mais qu'il n'y est jamais question d'humanitarisme ou de fraternité et qu'on y proclame souvent la révolution internationale contre le tiers-état du monde entier.

Par contre, plusieurs fois cet internationalisme s'affirme patriote, pour défendre la liberté contre l'autocratie. Le Manifeste lancé en 1893 par le Conseil national du Parti ouvrier français tout exprès pour expliquer, une fois pour toutes, la doctrine socialiste sur l'idée de patrie n'est pas le moins du monde susceptible de réjouir le cœur de l'humanitarisme pleurnichard. Ce Manifeste pacifique n'est nullement pacifiste. Je n'en extrais que quelques mots.

« Nous ne voulons pas la guerre qui, heureuse ou malheu- « reuse, ne saurait aboutir qu'à des désastres sans exemples. » ... Remarquez au passage que, sans être fraternitards, ni socialistes, plus de 38 millions de Français, sur 39 millions, ont toujours pensé ainsi, et, avec eux, les Anglais, les Italiens, les Russes, le monde entier, sauf l'Allemagne pangermaniste. Cela, c'est être pacifique tout court. La sentimentalité utopiste et la sensiblerie fraternitaire n'y sont pour rien. C'est pourquoi l'Internationale n'était pas représentée à la conférence de La Haye. Pour les internationalistes, le pacifisme est une affaire de « bourgeois », ce n'est pas de lui que naîtra la paix universelle.

Nous voulons la paix, la paix à outrance, parce qu'elle travaille pour nous et contre la domination capitaliste et gouvernementale... parce que l'ordre bourgeois est condamné à en mourir.

Et, quatre mois après ce manifeste, les internationalistes réunis en Congrès s'écriaient : « L'exploitation du travail ne connaît pas de frontières... », la lutte prolétarienne ne saurait donc en avoir, « mais pas plus que la solidarité ouvrière n'exclut ou ne limite le droit et le devoir de se défendre contre les ouvriers traîtres à leur classe, la solidarité internationale (remarquez qu'on ne dit pas la fraternité) n'exclut ou ne limite le droit d'une nation de se défendre contre un gouvernement, quel qu'il soit, traître à la paix européenne. La France atta-

quée n'aurait pas de plus ardents défenseurs que les socialistes du Parti ouvrier. »

Et on l'a bien vu. Le vétéran Jules Guesde, le vieux chef marxiste en France, en entrant dans le ministère d'union sacrée, au lendemain de la mobilisation, a été fidèle à la doctrine de toute sa vie. Telle est l'éducation qu'a reçue, sous la protection de la démocratie républicaine, la fraction la plus avancée du peuple français. Je n'y vois trace de patenôtres émasculantes et de dissolution humanitariste.

Je sais bien que le public a entendu un autre son de cloche, à certain moment, mais il n'est sorti d'aucun congrès, d'aucun acte officiel du socialisme. Que signifiait la section de l'Yonne noyée dans le parti ? Nous avons eu l'hervéisme comme nous avons eu le pacifisme, ces deux extrêmes, si inconsistants et illusoires qu'ils ont disparu tous deux, au premier coup de canon. L'internationalisme, lui, reste intact, endeuillé, mais nullement diminué.

Et Jaurès, dira-t-on, n'était-il pas fraternitard, celui-là ? Nous en a-t-il assez servi des boniments à la Tolstoï ! C'est exact. Jaurès ne se contentait pas d'être internationaliste; il était pacifiste. Je pourrais répondre que les idées et l'attitude d'un homme n'engagent pas son parti, surtout dans les milieux socialistes. Mais le cas Jaurès incite à d'autres réflexions. Jean Jaurès fut avant tout un artiste. Il était possédé par le démon du Verbe, à un point peut-être inégalé jusqu'à lui. Il suffisait qu'une idée, un sentiment, une attitude se prêtât à un développement oratoire, pour qu'il les fit siens, même contre ses idées et ses sentiments de la veille. Jaurès est venu au socialisme comme une abeille va vers le miel. Quelle source d'éloquence que ces combats pour l'idéal des temps futurs! Quel thème pour son génie! Grâce au socialisme, sa fougue grandiose, son abondance colorée ont déversé des flots d'harmonie verbale du haut de toutes les tribunes. Et on voudrait qu'un tel homme ne se soit pas jeté, à corps perdu, dans la source infinie de verbiage que lui offrait l'humanitarisme ? Un jour, dans une réunion composée en majeure partie d'étudiants, Jaurès finissait de parler sous un tonnerre de bravos, et cette jeunesse électrisée, mais impertinente, lui criait : « Encore! encore! » Jaurès froissé répondit: « Ah! je ne suis pas un ténor! » Il se trompait. Son influence sur les masses fut consi-

dérable, mais tout actuelle et presque physique. Les autres chefs du Parti le toléraient pour cette influence redoutable et pour son génie irrésistible, bien que ses contradictions de doctrine et d'attitude fussent fréquentes. De son épopée oratoire que reste-t-il ? Un magnifique souvenir de l'artiste qu'il fut ; mais on ne peut y épingler aucune pensée neuve, aucun germe d'action et de progrès, rien de ce qui fait qu'un homme survit à son image.

On dira encore que nous avons eu le syndicalisme révolutionnaire. (Il y a deux partis à la C. G.T. : le syndicalisme réformiste et le syndicalisme révolutionnaire). Cette faction professe l'antipatriotisme. Il serait plaisant de savoir si les milliardaires pacifistes sont les amis du syndicalisme révolutionnaire ? Cette forme du syndicalisme continue, de nos jours, l'anarchisme. Ils nient la patrie, mais ils n'admettent pas l'internationalisme au sens classique de la pensée socialiste ; ils nient aussi l'Etat, le suffrage universel, toute organisation légale ; ils nient tout, hors la poigne des militants et leur ascendant personnel sur les masses. C'est assez primaire; ça mène à la résurrection inévitable du gendarme pour protéger le militant contre les « mollusques » qui ne le comprendront pas. Je ne vois pas que ce genre de pacifisme ait fait impression sur le peuple de France. Je ne vois pas davantage les citoyens Pouget, Yvetot et consorts, considérés comme des frères d'amour par Carnegie, d'Estournelles de Constant, Charles Richet, etc.

[*Censure*].

GEORGES DAUVILLE.

UNE MENTALITÉ D'AVANT-GUERRE
LE TIERS-ESPRIT

« N'être pas dupe. »

Dans l'un de ses ouvrages (1), le philosophe Paulhan décrit une forme supérieure d'ironie qu'il oppose à celles de l'envieux, du timide, de l'impuissant et du blasé. Il l'appelle le tiers-esprit et la définit en ces termes : « Ce qui ressort, sans doute, avant tout, c'est la formation d'un esprit nouveau qui n'est ni l'esprit individuel, ni l'esprit social, ni le « moi » égoïste, ni « les autres », qui est en dehors d'eux, qui ne résulte pas de leur mélange indistinct et confus, mais qui s'organise en dehors et au-dessus d'eux, qui les juge et les apprécie, les unit et les dirige. »

« Ailée et subtile », l'ironie du tiers-esprit, telle que nous la montre Paulhan, ne ressemble en rien au ricanement stérile, à la raillerie affichée, au dénigrement de parti-pris, à tout ce que l'on confond trop souvent avec elle. Le tiers-esprit consiste en une conscience aiguë des incohérences et des contradictions de la nature humaine et de la société, en une vision exacte des ridicules et des laideurs qui fleurissent au cœur de la réalité, en une jouissance intense mais discrète de l'élément comique ou grotesque qui se dissimule en tout événement.

Sans doute, la complexité d'un tel état d'esprit interdit qu'il soit très répandu. C'était pourtant avant la guerre une attitude familière à une partie de la jeune génération. Alors que, si

(1) *La morale de l'ironie*, Alcan.

l'on en croit Agathon, Bordeaux et bien d'autres, un courant se dessinait parmi la jeunesse, qui ramenait les esprits aux croyances traditionnelles ou les portait vers la philosophie nouvelle; alors que, toujours suivant ces échos de la conscience populaire, les jeunes gens ne juraient plus que par Bergson et renaissaient au spiritualisme — un autre courant, non moins important peut-être, se dirigeait en sens inverse.

Bien loin de renier les maîtres de la génération précédente, ces jeunes ne partageaient point l'engouement de leurs contemporains pour les idoles du jour, dont ils ne niaient pourtant point le prix ni l'intérêt, et n'éprouvaient nullement cet impérieux besoin d'une révision totale des valeurs. Non pas qu'ils fussent déjà cristallisés dans leurs opinions, mais parce que, s'ils voyaient la nécessité d'une évolution, ils ne voyaient pas celle d'une révolution.

C'est parmi eux que le tiers-esprit de Paulhan avait ses familiers et ses adeptes. Sceptiques, et non point par snobisme, mais pour avoir beaucoup lu sans foi préjugée, et beaucoup opposé d'idées également séduisantes; portés à l'ironie, ou mieux à cette forme d'ironie à méandres qui précisément traduit dans le langage les hardiesses de la pensée sceptique; amoraux par goût autant que par esprit logique; à la fois trop avides de jouissances pour être blasés et trop conscients du ridicule des exaltations et de l'erreur que recèle toute conviction exclusive — trop conscients, dis-je, pour être susceptibles d'enthousiasmes, ils étaient du reste pleins de contradictions, souvent emportés par l'instinct quand ils croyaient raisonner froidement, souvent aussi d'une belle naïveté au milieu de toutes leurs complexités. Mais je crois qu'ils se rendaient compte de tout cela.

Au moment où la grande tourmente agit profondément sur tous ceux qui, de près ou de loin, participent aux angoisses et aux espoirs de l'heure et où peut-être l'opinion transformée condamnera une attitude qui était forcément celle de dilettantes et d'analystes, il n'est pas sans intérêt d'en fixer les caractères et de déterminer les influences qu'elle subissait et qu'elle exerçait à son tour.

Le tiers-esprit, tel que le définit Paulhan, ne représente d'ailleurs qu'une des faces de cette mentalité. Elle empruntait au tiers-esprit son universelle indulgence, sa faculté critique,

son équilibre. Mais elle le dépassait à force de retours sur elle-même et d'ingénuités compliquées. Le tiers-esprit malgré toutes ses négations — et précisément à cause d'elles — croit encore en lui-même. La self-ironie va jusqu'à la conviction de sa propre inutilité et persuadée enfin de l'infériorité dont témoigne toute prétention, y compris celle de n'en pas avoir, elle ne tire de cette ultime persuasion qu'une fierté modérée. Elle se contente de jouir intimement de l'aspect tour à tour facétieux ou naïf de cet univers où les êtres et les événements, ramenés à leur valeur et à leurs dimensions réelles, se groupent suivant une perspective inattendue. La self-ironie, qui ne prétend pas comme le tiers-esprit de Paulhan s'ériger en « attitude morale », pas même en attitude immorale, a sur lui cet avantage qu'elle vise uniquement à procurer à l'intelligence des plaisirs multiples et renouvelés.

« Le tiers-esprit, peut-on lire dans *la Morale de l'ironie* prendra conscience de son isolement et de sa communion avec les autres êtres. Il est le frère de tout ce qui est, bien mieux, il est à quelque degré tout ce qui existe, et tout ce qui existe est en lui. » L'ironie, comme la comprenaient ceux dont je parle, avait plus de modestie : elle ne se croyait pas la sœur de tout ce qui est et se résignait volontiers à rester spectatrice bienveillante mais désintéressée. Bref, en visant moins haut et moins loin, elle touchait plus juste.

En dépit de ces différences, la self-ironie et le tiers-esprit étaient assez étroitement apparentés pour que nous les confondions désormais : le terme qu'a choisi Paulhan mérite d'être conservé, car il indique heureusement ce qui faisait l'essence de cette mentalité : un équilibre, assez malaisé d'ailleurs à définir. Mais peut-on définir sans figer, et Paulhan n'a-t-il pas raison d'écrire : « Une ironie figée n'est plus bonne qu'à exercer l'ironie d'autrui ? »

Mobile, insaisissable, celle dont nous parlons était bien un produit typique de notre époque, en exacte harmonie avec l'état des mœurs, des sentiments et des idées. Pour que le tiers-esprit naquît et survécût, il fallait tout un concours de circonstances : l'armature de la morale et de la religion devait avoir plié, la discipline sociale et familiale s'être relâchée, l'incrédulité, ou tout au moins l'indifférence, être assez répandue pour ne plus apparaître comme un crime ou comme

une tare, — mais il fallait en outre que l'on eût une certaine expérience de cette émancipation générale ; il fallait quelque accoutumance à ce nouvel état, quelque habitude de l'incrédulité, de l'immoralité même. Ces conditions, d'autres époques les ont pu réunir. Mais ce qui rendit notre siècle plus apte que tout autre à produire des tiers-esprits, ce fut la jonction de diverses séries d'influences agissant toutes en un même sens. L'état des mœurs à lui seul n'eût pas suffi à engendrer une mentalité si complexe et si nettement originale ; l'état des idées vint à son aide : la science, depuis longtemps en lutte avec la religion, avait eu, quelques dizaines d'années, auparavant son heure de triomphe bruyant. Et les intellectuels d'alors ne firent guère que remplacer une idole par une autre. Mais ensuite la science elle-même, en développant l'esprit de critique et de contrôle, en confrontant les hypothèses et les expériences, restreignit par là même ses prétentions et, sans cesser d'opposer ses propres explications aux dogmes religieux, prit une attitude moins agressive et plus modeste. A ce moment seulement, c'est-à-dire au début de ce siècle, le tiers-esprit trouvait un terrain favorable. Les adolescents d'hier — j'entends ceux que leur tempérament ou leur éducation ne portaient pas naturellement à la religion — durent à la science leur athéïsme raisonné, sans fanatisme, leurs conceptions mécanistes — ils se défiaient trop de la métaphysique pour être proprement matérialistes — et cette persuasion du déterminisme intégral. Par là ils furent amenés à ne plus croire à la morale traditionnelle, à considérer le bien et le mal comme des notions vides de sens en dehors d'une société donnée. Ils réalisaient ainsi, assez exactement, les prévisions de Paulhan : « Il saura que la part à faire au moi et au nous varie selon les individus, les temps et les circonstances. Il saura qu'il n'y a en morale rien d'absolu, et, en adoptant cette formule banale, il lui donnera un sens nouveau et plus vivant. Il comprendra que dès qu'on s'élève un peu au-dessus des fins prochaines du métier, de la vie de tel individu, ou celle de tel peuple, l'approbation ou la désapprobation ne signifient guère autre chose que la sympathie ou l'antipathie du juge, et qu'il en est souvent ainsi même dans les autres cas. Il se rappellera que tout sentiment, tout acte n'est bon ou mauvais que dans des circonstances précises et que sa valeur dépend de ces circonstances :

que le meurtre par exemple est quelquefois moralement supérieur à la pitié. Il saura que si ni les hommes ni les groupes sociaux ne sont égaux entre eux, et s'il est important d'en établir la hiérarchie, cette hiérarchie est souvent difficile ou impossible à préciser. De plus, notre vie, nos actes, notre imagination même sont enfermés dans un cercle si étroit, il y a autour de ce cercle tant de possibilités et de réalités inconnues que les jugements portés par nous restent toujours incertains et petits ; s'ils sont trop arrêtés ou trop âpres, ils se teintent de ridicule. Nous ne pouvons rien dire sur le bien et le mal, dès que nous sortons des formules abstraites, en dehors de notre expérience si courte, et, dans les limites même de cette expérience, nous ne disons bien souvent que des sottises (1). »

Par là aussi fut justifié et sans doute accrû cet égoïsme spontané qui est le propre de l'homme et surtout du jeune homme. La suite logique de leurs démarches intellectuelles les amenait ainsi au même état d'esprit que l'influence des sentiments ambiants leur faisait adopter. Et ces intellectualistes qui aimaient la science et lui devaient beaucoup n'avaient pour elle qu'un culte prudent et plein de restrictions. Plus sages en cela que leurs aînés, ils se rappelaient que les théories les plus consacrées sont à la merci de l'expérience et ils auraient vu sans étonnement, sinon sans regret, leurs idées les plus assises s'ébranler et crouler. Pourtant ils ne pouvaient s'empêcher d'avoir en elles une instinctive confiance. C'était là une faiblesse parmi bien d'autres qu'ils remarquaient en eux-mêmes et dont ils s'amusaient.

Ils étaient donc athées, sans nostalgie de la foi. Ils ne croyaient pas à la vie future et s'en consolaient en tirant de celle-ci le maximum de joie. Et notre siècle leur avait donné le goût des raffinements, du confort et du luxe. Enfin ils ne partageaient pas le mépris de la « jeunesse nouvelle » pour l'analyse et le dilettantisme. A se regarder vivre ils prenaient un plaisir extrême et ils disaient avec Suarès : « On impute à l'intelligence les torts de la volonté. Parce que l'homme analyse, on feint de croire qu'il ne peut pas agir, ni aimer. Tout n'est perdu que si la force intérieure n'est pas égale à l'intelligence quelque grande qu'elle soit. Il arrive que l'esprit paralyse l'action, mais alors la vie est inférieure au désir qu'elle

(1) *Op. cit.*, page 166-167.

suscite. L'imagination est un monde où la conscience s'enivre; il ne faut pas qu'elle se saoule à ne plus tenir debout. On ne doit donc pas opposer l'analyse à l'action, mais la force de la conscience à la force de la volonté. »

Il reste à se demander si le tiers-esprit, produit subtil de tout un jeu de circonstances et d'influences, moment de l'évolution intellectuelle et de la dissolution morale, est bien un caractère au sens psychologique du terme. Il ne le semble pas et aucune rubrique d'aucune classification actuelle ne saurait lui convenir. Tout au plus pourrait-on le ranger parmi les « caractères partiels » de Ribot. Il y avait, en effet, parmi ces cérébraux excessifs des timides et des orgueilleux, des sentimentaux et des insensibles, des apathiques et des actifs. Il y avait aussi très peu de tiers-esprits purs. Les uns se plaisaient trop à afficher leur absence de scrupules et leur dédain des conventions sociales. Inférieurs à leur propre attitude, ils se confondaient en somme avec la foule vulgaire des arrivistes. D'autres étaient devenus d'ingénus et parfaits amoreux, non plus seulement en théorie, mais en fait. Au reste, assez inoffensifs.

Le véritable tiers esprit se gardait de ces écueils. Il ne négligeait pas la distinction légitime de la pensée et de l'action et s'efforçait, sans y parvenir toujours, de ne pas mettre en pratique ses théories les plus chères. Pourtant elles influaient indirectement sur sa conduite. A force d'examiner les autres et de s'examiner eux-mêmes, à force d'apprécier la saveur des perpétuelles contradictions de l'homme et de se pénétrer de l'universelle relativité, à force de rire de tout sans même avoir envie d'en pleurer, les partisans du tiers-esprit en arrivaient à perdre dans une certaine mesure le sens des réalités et ils étaient bien près de répéter ces paroles de l'un d'eux :

Je ne puis rien prendre au sérieux,
pas même les choses légères.
Indulgent au mal, je fais mieux :
le bien aussi, je le tolère.
Je vis sans trop savoir comment,
heureux d'une existence vaine,
et je serais indifférent,
si c'en valait vraiment la peine (1).

(1) Georges Oltramare.

Ils oubliaient ou feignaient d'oublier que la vie en société comporte des services mutuels, une réciprocité d'obligations qu'il est impossible d'éluder, sous peine de sanctions diverses. Ils étaient totalement dépourvus de ce que l'on appelle le sentiment du devoir. L'impératif catégorique n'existait plus en eux, remplacé par un impératif tout conditionnel : « Sois moral (ou mieux parais moral), afin que tu ne perdes pas la sympathie et l'estime de ceux que tu estimes et que tu aimes. »

Par là seulement ils étaient un danger : une société tout entière composée de tiers-esprits ne pourrait subsister. Les illusions, les préjugés, la croyance en la valeur absolue de la morale, la soumission au code du milieu et de l'époque sont autant de rouages indispensables au fonctionnement de la machine sociale. Ils le savaient, et la conscience de leur position exceptionnelle, anti-sociale, le sentiment du danger virtuel qu'ils représentaient les incitaient à dissimuler. Et dans ce double jeu, ils goûtaient d'appréciables voluptés.

Un moraliste aurait ici matière à d'éloquents développements. Mais ils sont hors de notre sujet. La seule question qui se pose, du point de vue où je me suis placé, est celle de l'influence de la guerre sur le tiers-esprit. La réaction morale, religieuse et patriotique née avec le péril survivra-t-elle à ses causes ? La civilisation qu'aujourd'hui nous prépare condamnera-t-elle vraiment toute attitude intellectuelle tant soit peu morbide, tout dilettantisme, toute fantaisie extrême, et sommes-nous destinés sans recours à cette société future, qu'on nous vante, et d'où serait exclu le tiers-esprit ?

A toutes ces questions, il est bien impossible de répondre maintenant. Personne au monde ne peut prévoir la qualité ni la durée des réactions prochaines. Tout ce que l'on peut conjecturer, c'est que le tiers-esprit, qui dut sa formation à l'action combinée de causes profondes, ne disparaîtra pas tant que celles-ci n'auront pas également disparu. Et il semble au moins improbable que la seule influence de la guerre, forcément limitée dans le temps, suffise à les tenir en échec.

Beaucoup sans doute en seront attristés.

MARC DUFAUX.



SACHA GUITRY (dans sa pièce *Deburau*)

POÈMES

—

I

De chaleur étouffée sous la cendre
la chambre est douce ;
ma pensée erre nostalgique et tendre
et je rêve à de purs héros d'amour :
mon cœur est gonflé comme un poème,
j'ai le désir de rythmes lents et simples
comme le balancement de deux corps sveltes,
debout silencieux dans une étreinte.

Je pense à toi que j'aime
et devrais mieux aimer,
à toi qui penses à moi quand même
et m'attends sans méchanceté,
et ton corps m'apparaît le plus fier des poèmes,
intime et grave sous la batiste fine,
évanouie comme un brouillard crépusculaire,
comme un encens atténué d'église.

II. — ART POÉTIQUE

Il y a des hommes qui ont le front grave
et qui portent dans leurs yeux la nostalgie des palmes
que distribuent d'autres hommes pour des œuvres très sage
que la foule applaudit et dont l'histoire parle ;

je les vois qui s'évertuent,
inquiets de pompes et de fastes,
et leur œuvre trébuche
contre les marches.

Pour moi,
ivre de l'air cinglant que ma poitrine aspire,
je veux chanter pour seule ma joie
d'évoquer et de vivre,
pour voir sous le marteau volontaire de ma pensée
les mots, argile souple et définitive,
essorer comme un galbe l'image immaculée :
et si je rêve d'un peu de gloire,
de la gloire très douce des cœurs qui battent
sans plus, au rythme de la phrase chanteuse,
c'est de sentir par-dessus mon épaule ta tête se pencher,
et d'entendre ta voix redire le chant nouveau,
d'un souffle lent, entrecoupé,
tandis que ta main fraîche sur la mienne se pose.

III

Le soleil d'une caresse tiède vient m'éveiller :
hier il pleuvait,
il pleuvait lorsque je suis rentré,
et mes mains étaient toutes mouillées,
et j'avais peur d'éteindre la lampe
tant le vent soufflait, soufflait,
autour de la maison paisible et somnolente.

Maintenant il fait beau.
Je vois des rayons courir sur les coteaux ;
ils doivent éclairer les rues
encore fraîches de la pluie nocturne,
le ciel doit être bleu du beau bleu de Gascogne,
et sur le sol, entre les pavés ronds,
il y a des petites taches bleues que font
les flaques d'eau qui stagnent ou rigolent.

Ma pensée est mal préparée
au beau temps d'aujourd'hui ;
hier j'avais espéré
une autre journée
de lente et douce pluie,
et le feu par moi allumé,
tisonné,
parmi les fauteuils la flânerie
en longue robe de travail et de fumerie,
et les livres et les pipes,
la musique,
et peut-être aussi quelques vers écrits.

Voilà qu'il faut changer
tout ce programme ;
le soleil doit être chaud
et bon pour les jambes malades;
sur la place je vais aller me promener,
les gens me regarderont passer
étonnés de mon petit chapeau.

Je passerai et repasserai devant la fenêtre
de la jeune fille jolie qui a
tout rond un petit derrière
en l'air,
la jeune fille ouvrira la fenêtre
et elle me sourira
et je prendrai l'air préoccupé
pour que les gens ne voient pas
que la fenêtre m'intéresse
et que la jeune fille jolie m'envoie des baisers.

IV

Enfant, qui fus femme entre mes doigts,
je veux chanter pour ta gloire ce soir !
pour ta gloire de tendresse amoureuse
que couronne — telle à l'aube la candeur

s'amplifie de pourpres et d'or mêlés —
le désir planant d'étreintes et de baisers.

En longs rythmes atténués j'ai dit jadis
l'histoire de nos âmes éprises et craintives,
de nos pauvres bonnes âmes balancées hésitantes
parmi le lourd mirage de toutes nos souffrances ;
j'ai dit le chant mélancolique et grêle
des feuilles tombées
qui tournent dans l'allée
et que des pas tristes brisent,
feuilles d'automne, ors amoindris et ternes.

Je ne veux plus songer qu'aux ors verts des printemps,
mélodieux comme ta voix que hantent
des chansons d'éveil, tendres comme tes yeux
dans un rayon perdu de crépuscule bleu.
Je ne veux plus songer qu'aux fulgurances tièdes
des soirs d'été parmi les hautes herbes,
et mon chant sera le chant des baisers
que je pose sur tes lèvres fermées,
mon chant sera le chant des étreintes
tendres et folles parmi les herbes saintes.

V. — NOCTURNE

La lampe irise sur la table
le cercle rose de sa clarté ;
la bien-aimée lasse s'est couchée ;
je l'entends qui respire comme on parle
tout bas de rêves sous les étoiles ;
si je me retournais,
je pourrais voir son visage
et les longs cils bleus de ses paupières,
et j'aurais envie certes
de baiser sa joue fraîche.

Mais j'aime mieux ainsi,
les yeux mi-clos sous mes doigts

qui filtrent la lumière
en gouttes impalpables de mystère,
la rêver endormie
et avec tendresse, avec délices,
lire
dans la sérénité candide de ses rêves.

VI. — LE CHEMIN ROSE

Le chemin rose s'ouvre devant moi,
je le vois tout rose et tout droit
jusque là-bas
où il tourne
pour gravir avec peine la côte.

Le chemin rose est bordé de haies blanches
de troènes et d'aubépines,
jusqu'au bouquet argenté des grands arbres
dont les branches
l'ombrent
d'une fraîcheur mauve et pensive.

Le chemin rose passe devant ma porte,
aussi ai-je hâté le pas,
car dans la maison que je ne vois pas
m'attend tout mon bonheur, qu'escorte,
troupe harmonieuse et claire,
la chevauchée féconde de mes rêves.

VII. — CLAIR DE LUNE AVANT L'ORAGE

L'ombre lunaire des marronniers
découpe des clartés blondes sur le gravier ;
la nuit voluptueuse semble s'évanouir
et fondre à peine née dans une étreinte ivre ;
sans pensée et sans rêve je rôde
dans l'ombre qui m'effleure et fuit
ou soudain, illuminé, grandi,
devant la haie prosternée des roses.

Les roses sont blanches, toutes blanches,
blanches et blondes, les rouges comme les blanches,
toutes les roses sont blanches.

Le bruit d'une bêche contre la terre ;
à cette heure que peut bien faire
le jardinier qui manie la bêche ?
il semble qu'il ne soit là que pour ce bruit clair,
comme sont là pour leur voix gazouillante et douloureuse
les enfants qui courent et jouent et s'émeuvent
de la longueur inaccoutumée du soir,
et tous les bruits de la nuit merveilleuse,
les grillons, les grenouilles et les oiseaux,
et le gros crapaud du lavoir
semblent vouloir
dans un assaut immense de leurs voix
conquérir cet espace élargi et nouveau.

L'ombre tantôt ou les clartés s'accentuent ;
la lumière coule irritante sur mes membres ;
loin par-dessus la colline des éclairs
rouges — et les voix d'enfants se sont tues,
les roses sont plus blanches
et suppliantes
et la fièvre étrange de ma chair
et le désir tueur de rêve de mes yeux,
de suivre au fin treillis des branches
ta marche lente,
croissant de soufre clair qui te marbres de bleu.

VIII. — AUTOMNE

Le ciel est comme une caresse de vieille femme
très douce et très pure pour une enfant malade
en qui elle voit s'éteindre de doux souvenirs joyeux.

J'étends en croix mes bras pour quelque culte,
mes bras las d'un été aux fièvres radieuses,
et qui implorent vers l'alanguissement d'un sommeil ivre.

Le vent haleine chaude de mourante,
qu'exalte un rêve vers la vie
s'efforce au ras du sol parmi les feuilles
qui bruissent, lutins de feu en sarabandes.
Aux arbres des taches fines frappées de rayons fauves
semblent tomber en chute indéfinie sur le fond mauve
que déploie, clair manteau de féerie,
la ligne sinueuse des montagnes ;
et tout est illuminé d'un reste de jour
qui tombe du haut du ciel, alors qu'au loin
la chute lente du soleil qui s'éteint
a laissé comme un grand vide derrière les plateaux.

Des enfants jouent dans l'allée ;
ils sont vêtus de noir, pourquoi ? je n'en sais rien ;
et ce noir danse devant mes yeux ; mais il est clair et beau.
Un arbre grêle s'élève tout près de moi.
Ses feuilles s'allongent, langues d'or câlin,
qui voudraient baiser ma chair et toucher à mon âme,
et l'endormir doucement pour l'hiver des demains.

JUSTIN-FRANTZ SIMON.

LE

FRANÇAIS DE LA TRANCHÉE

ÉTUDE GRAMMATICALE (*)

Le français populaire parlé à présent aux armées a-t-il sa grammaire? Phonétique, morphologie, syntaxe, sur ces trois chapitres il ne procède pas de la guerre; mais c'est à la guerre qu'il doit le brassage de ses multiples sources sociales et la richesse de ses sématismes passionnés.

Michel Bréal a nommé « sémantique » la partie, haute et psychologique, de la grammaire, qui traite des effets de la sensibilité, du jugement et de la raison sur le langage d'une nation. Je puis me servir aussi du mot de « sémantique » à propos d'un ensemble intellectuel déjà réalisé et observable en sa vie concrète : je dirai la « sémantique » des tranchées comme on dit l' « astronomie » des satellites de Jupiter. Mais je propose le nom de ressort sémantique, et, plus court, de « sématisme », pour désigner le moment vivant et historique où un esprit, en vue d'une idée, a senti le besoin de créer une expression neuve, ou ressent encore un plaisir à la trouver toute créée. Le sématisme, c'est le contenu concret de l'esprit qui jouit consciemment d'un dérivé, d'une métaphore, de toute production de la langue.

LA MÉTAPHORE

Les métaphores abondent aux lèvres de nos troupiers.

Un Abri de tranchées, toit plus ou moins bombé, est une

(*) Cf. G. ESNAULT, *Colibri* et *Lois de l'argot*, dans *Rev. de Philol. franç. et de Littérature; Le Laé*, dans *Ann. de Bretagne; Danvez Geriadur*, dans *Bull. Soc. Archéol. du Finistère; Préface* à YVE-PLESSIS, *Bibliographie de l'argot.*

calebasse. — Les Haubans métalliques d'un avion sont des *cordes à piano* parce qu'ils sont bandés et vibrants. — La Baïonnette est une *tachette*; une *tacheto* en langue d'oc est un petit clou. — La Baïonnette est encore une *épingle à chapeau*, 340e infanterie, mai 1916; suivant M. Dauzat, cette image serait appliquée aux « grenades à tige, lancées par le fusil »; je n'ai pas trouvé ce sens dans l'usage. — Des Chaussures, considérées en leur semelle, sont des *lattes*, et, plus usuel, des *tartines* (1). — L'Urinal qu'on passe aux hospitalisés dans leur lit est pour sa forme un *pistolet* ou un *violon.*

Le fantassin se plaint d'avoir les jambes raides. Nous savions antérieurement que nos jambes sont des *fumerons* et des *échasses*. Marcher, Avancer en marchant, ce sera *mettre les bouts de bois*. Les canonniers d'ailleurs en disent tout autant, 46e artillerie, 1916; et l'on entend même, par extension: « V'là l'train qui met les bouts d'bois! » On dit aussi *mettre les bâtons*, un sergent automobiliste, oct. 1916; *mettre les triques*; *mettre les cannes :* « on va maitre les cannes », Abandonner le secteur, lettre d'un soldat du 1er Etranger, sept. 1916 (2). Le soldat simplifie, d'ailleurs, et dit *mettre* tout court : « Dans les rangs, l'un dit à l'autre : « Mets donc par quatre, eh! ballot! », Platt, marin-fusilier, carnet, *Petit Parisien*, 20-5-16.

Les métaphores les plus intéressantes sont celles qui sortent, neuves, de la vie du front. Les *pastilles* ou *confettis*, ce sont les petites Rondelles de drap à coudre au collet de la veste et de la capote, une à droite, une à gauche, à côté du numéro du régiment, bleues pour le 1er bataillon, rouges pour le 2e, jaunes pour le 3e, exclusivement dans la zone des armées. — Le *camembert*, c'est le Képi d'officier, de mode récente, pas très haut et très cylindrique. Le Képi du soldat tire sur le cône : c'est un *pot-de-fleurs*; — c'est aussi un *gabion*. — Des ustensiles familiers sématisent la bourguignotte réapparue : *cloche*; — *soupière*; — *pot-de-chambre.*

(1) Dans le *Vocabulaire du poilu*, (Hannequin, éditeur, 1917), on lit : « *Tartines tatanes.* — Chaussures ». *Tatane*, que je n'arrive à trouver en vie nulle part, a été communiqué à M. Dauzat, qui se demande : « *Tatane* (pied) est-il d'origine, civile ou militaire? » et propose que le sens Pied soit un abus du sens Soulier et la forme *tatane* une altération de *tartane*, sorte de Bateau. Je crains que *tartine* mal lu soit la source suffisante de cette donnée trouble.

(2) Les soldats suisses romands disent *mettre les tubes*, Se sauver, S'enfuir, S'esquiver, GRANGER et MERCIER, *Aus Leben und Sprachen des Schweizer Soldaten* (1916), pp. 69, 71, 72.

La forme allongée du Ballon captif d'observation lui vaut les noms de *saucisse*, admis en style technique dès 1915 je crois, — et de *boudin cavaleur* ; — l'ensemble de cette longueur et de la rondeur des bourrelets stabilisateurs a évoqué instantanément tel nom que la pudeur se contentera ici de sous-entendre.

De plusieurs engins le soldat a ingénieusement croqué l'aspect par une image animale : le Cheval-de-frise hérissé de fil barbelé devient *oursin* ; — un Tuyau, plusieurs tuyaux, raccordés, chargés d'explosif, destinés à faire sauter un réseau de fil de fer (et des grenades juxtaposées au tuyau, en guise de pattes), ne voilà-t-il pas bien un *crocodile* ? 81e territ., mai 1917. — *Tortue* : Grenade, SAINÉAN, *Argot des tranchées*. En effet une certaine grenade à main, le type dit de Béthune, consiste en un cylindre de fonte, quadrillé à l'extérieur de lignes de rupture qui le papelonnent pour la vue et pour le toucher d'un cloisonné de carapace (3). — Elle est bien jolie, la *mère-pingouin* des aviateurs. C'est l'Aéro d'apprentissage auquel « on a rogné les ailes et qui, avec un bruit de motocyclette enrouée, est condamné à ne jamais quitter le sol », ICART, *Fantasio*, 15-9-16 ; *mère* parce que d'instruction ; *pingouin* à cause des ailes rognées, que montre un croquis dans le texte.

Le plus célèbre échantillon de cette faune du front est le *crapouillot*. *Crapouillot*, *crapouillaud* : A, 1°, Mortier dont la portée varie de 30 à 300 mètres, *Miroir*, 16-5-15 ; « une batterie de crapouillauds avec ses artilleurs, baptisés du nom barbare de « crapouilleurs » », *ib.*, 1-8-15 ; — 2°, Artilleur servant une batterie des dits mortiers, 81e territ., juin 1915 ; *Vie Parisienne*, à la rubrique *Petite Correspondance*, 3-6-16, p. 424, c. 1, et dates ultérieures ; — B, Obus de l'obusier de tranchée : « Là [en extrême première ligne] s'abattent la grenade à fusil, les crapouillots les plus divers,)...(», LIEUTENANT P., *Matin*, 20-6-16. — Voici un texte montrant le mot à son origine : « Ils [les mortiers de tranchée] ont une drôle de forme, ils sont d'un poids immaniable, jamais on ne pourra

(3) Si M. Sainéan avait vécu auprès de nos grenadiers, il saurait qu'ils ignorent et qu'il leur est indifférent que les Boches nomment la grenade un « crabe » ; il n'eût pas, pour expliquer *tortue*, jeté un pont hardi et curviligne par le nom du crabe tourteau (*tortue, tourteau* !) et n'eût pas avancé que la grenade est « toute hérissée de percuteurs » et que la tortue est un animal hérissé. La tortue n'est ni le crabe ni le hérisson.

se servir de pareils crapouillots, disions-nous alors dédaigneusement », H. O., *Nouveaux contes véridiques*, p. 217 ; à ce moment le sématisme est plutôt un mouvement injurieux qu'un concept technique. — *Crapouillot* dérive de *crapaud* ; son image ne saurait comporter l'idée d'une « forme aplatie » de l'engin en question, que M. Sainéan a cru discerner (*Temps*, 29-3-15) ; cette bouche à feu n'est nullement aplatie, ce qui nécessiterait un projectile d'une forme jusqu'ici inconnue. Le crapaud, qui n'est pas la punaise, est un animal plat de dos mais obèse de ventre. Les mortiers sont « obèses et béants », H. DE RÉGNIER, *Le Bon Plaisir* (éd. Fayard), p. 40, parlant de l'artillerie de Louis XIV (4). Notre mortier de tranchée est bien un crapaud par son obésité et en outre par sa posture. Quiconque a vu le redoutable cracheur au tube gros et court, guindé sur son affût court et gros, a senti la justesse de la comparaison avec un crapaud qui, l'arrière-train replié, s'arc-boute sur ses courtes et grosses pattes de devant, vers le ciel, vers le ciel inexorable des munitions et des trajectoires.

Au crapouillot se rattache le *macavoué*. Cet animal se trouve dans le recueil paru sous le titre de *Lettres héroïques* : « Trois fois nous y avons été en quatre jours, une fois le temps d'y passer la nuit ; mais le lendemain matin, oh ! sainte Brigitte ! des gros *macavoués* (comme dit le capitaine) nous tombèrent sur le dos », p. 28. Ce mot a exercé M. le Docteur Sainéan, mais pour leur commun malheur. « C'est proprement », écrit-il, « le diminutif du nom patois du matou (*macaou*), image analogue au synonyme *gros noir* », *Arg. tr.*, p. 150. Or, c'est un fait qu'aucun des fantassins, aucun non plus des artilleurs, ni des aviateurs, ni des marins-fusiliers, ni des naturalistes que j'ai consultés, ne connaît *macavoué*. Il est vrai que le *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu* (Larousse, éditeur) enregistre et « *Macaou*, n. m. Arg. Chat. » et « *Macavoué*, n. m. Arg. milit. Obus, gros noir » ; mais ce n'est qu'un mauvais démarquage de la rédaction de M. Sainéan. Pis encore, M. Barbusse a admis *macaou* et *macavoué* dans son

(4) Cf. « le 220 qui n'est qu'une gueule, un seau à charbon, qui crache son obus de bas en haut. Ça fait du boulot, mais ça ressemble, dans les convois d'artillerie, à des culs-de-jatte sur leur petite voiture », Barbusse, *Feu*, XVII. — Mes références au *Feu* ne renvoient pas au volume, mais au feuilleton, paru dans l'*Œuvre* en 1916, duquel les chapitres ont subi des suppressions, reçu quelques retouches et pris d'autres numéros.

admirable épopée : « — Hier, y avait un p'tit macaou qui ronronnait du côté de la 7e. J'suis sûr qu'ils ont croûté ce macaou », *Feu*, XII ; « Une marmite — et un macavoué, mon vieux — qui a pété comme qui dirait là », *ib.*, V. Mais M. Barbusse m'écrit en octobre 1916 : « Macavoué ? Non, je ne l'ai pas entendu *directement*. Je me souviens qu'à un cantonnement, cherchant un synonyme à « gros obus », j'ai interrogé à la ronde, et ce mot m'a été cité par un camarade, qui en avait sans doute eu connaissance par la voie d'un des ouvrages que vous mentionnez. Je viens de faire une enquête ici, à l'hôpital, où il y a beaucoup de soldats ayant séjourné dans toutes les parties du front, et aucun ne l'a entendu. » Bref nous en demeurons à notre texte des *Lettres héroïques*. — D'autre part, l'explication de M. Sainéan ne vaut pas cher. *Marcou* (Chat mâle) se prononce *marcaou* en Ille-et-Vilaine, mais non *macaou* ; *maco* en Berry et en Bourbonnais, mais non *macaou*. Et que penser d'un « diminutif » auquel est précisément joint l'adjectif « gros » ? Et enfin, personne à ma connaissance n'appelle les chatons des *gros noirs* (5). — Tiendrons-nous donc *macavoué* en quarantaine ? La sémantique peut le guérir et lui signer exeat. Le Têtard de grenouille s'appelle *bocaoué* à Pont-Saint-Vincent (Meurthe-et-Moselle) depuis au moins 1885, *bacaoué* à Dombasle (M.-et-M.) et à Rigny-Saint-Martin (Meuse) ; les *Bacaoués*, c'est à Dombasle le sobriquet des gens de Sommervillers ; à Rigny-la-Salle (Meuse) le mot sert d'injure à l'adresse d'un homme de petite taille et d'un homme de rien. Un projectile est-il un têtard ? Oui. Le projectile du crapouillot ou torpille aérienne en a et le corps cylindrique et la queue, avec les proportions : si bien qu'il a aussi été nommé *queue de rat*, APOLLINAIRE, *Mercure de France*, 16-2-16, p. 760 (6). Les deux images corroborent mutuellement leur sémantique. — Les Torpilles aériennes ou minenwerfers ont encore été nom-

(5) On sent la différence entre *une grosse alouette* et un gros petit marcou. Le premier est tout naturel parce qu'*aloue* est oublié. Mais ce n'est pas à l'instant où l'on a l'idée de grosseur qu'on va créer un diminutif.

(6) D'où ce texte ironique : « puis, périodiquement, armés de boîtes de conserve qu'ils nomment *crapouillots* et de queues qu'ils coupent aux rats (à quoi cela peut-il bien leur servir ?) ils [les Poilus] partent chasser un animal nommé *Boche* », *Une France inconnue*, dans *le Rigolboche* ; ce qui revient à dire : armés de Crapouillots qu'ils nomment *boîtes de conserves* et d'Engins qu'ils nomment *queues de rats*. Mais M. Sainéan, qui réédite ce texte, *Arg. tr.*, p. 120, a compris que la chasse au Boche se pratique avec de vraies boîtes de fer blanc et des appendices de vrais mulots, et n'a enregistré des deux vraies métaphores ni l'une ni l'autre.

mées *saucisses* et *saucissons*, dans la même vue de cylindre.

Le 80e territ., en Belgique, secteur de Boesinghe, août 1916, et un soldat de Verdun, juillet 1916, me les nomment des *casques à pointe* ; le *Vocabulaire du poilu* veut que les *mitres* ne soient les obus que du calibre 210 allemand. Ce sont des définitions probablement trop restreintes. Tous les obus sont des *betteraves* ; tous, des *navets*.

Le *tuyau de poêle* est exactement un Projectile en tôle, longueur : 0 m. 60 à 0 m. 70; largeur : un tuyau de poêle ordinaire; charge : un explosif muni d'une mèche lente, et quelquefois, en outre, d'un percuteur; portée : 150 m. au grand maximum; roulant après sa chute, il peut pénétrer dans un abri-caverne pour y éclater ; 80e territ., à Boesinghe, 1916 ; 340e inf. et 14e bataillon chasseurs, août-novembre 1916.

Les Canons longs sont des *cigares*, surtout le 75 ; les 120, des *pipes* ; à quoi fait allusion ce dernier mot ? il est possible que ce soit au culot d'une pipe, pour souligner non sans exagération la proportion du diamètre d'un canon de gros calibre à sa longueur ? Possible aussi que ce soit aux gros tonneaux nommés *pipes*.

Autre série de synonymes, pour les Grenades : *calendriers*, *guitares*, *raquettes*, CHAPELLE, *Journal*, 10-8-16. Ces noms sont peu répandus, surtout *calendriers*. *Raquette* et *guitare* désignent cette sorte de grenade boche qui ressemble à une boîte de viande de conserve au bout d'un long manche de bois, et qui se lance à la main.

M. G. Rozet écrit dans *l'Œuvre*, 25-7-17 : « Savez-vous comment le combattant — depuis que la fourragère s'est éclairée du jaune de la médaille militaire — appelle ce glorieux insigne)...(? Il l'appelle la mèche à briquet.) Je regrette, la couleur n'y est pour rien. C'est le 14 juillet 1917 que le 1er régiment de marche de la Légion Etrangère, avant tout autre corps, a reçu la fourragère jaune et verte (cf. *Bulletin des Armées* 18-7-17, p. 4); or *mèche à briquet*, Fourragère, (distinction honorifique), aux couleurs de la croix de guerre, rouge et vert, est signalé six mois auparavant, comme une « expression à la mode », par *le Ver-Luisant*, dans *le Front*, 16-2-17, p. 10. — Comme tournure d'esprit, et même comme image précise, c'est très voisin de *ficelle*, Galon d'officier.

Je ne connais pas beaucoup d'objets offrant une image plus

simple que le verso d'une feuille de timbres-poste. Mais, « Représentez-vous, tombant méthodiquement de quarante en cinquante [*sic*] mètres tout d'abord, puis, la ligne tracée, dans l'intervalle, des projectiles de gros calibre, creusant leur entonnoir, forant le sol comme un crible, par quatre ou cinq à la minute. Et ainsi, le jour, la nuit, à jet continu, sans répit... Nos poilus, dans leur argot pittoresque, ont baptisé ce marmitage intensif : « la feuille aux timbres-poste ». Ils mettent toute leur attention à « suivre le pointillé ». » *Trois jours avec ceux de Thiaumont, Matin*, 13-7-16. — Je ne connais guère d'image plus simple, et je n'en connais guère de plus infernale.

Téléphoner c'est Boire par fraude à un tonneau plein en adaptant à un petit trou un tuyau de caoutchouc. Cette dernière métaphore se fonde sur une attitude humaine, une forme transitoire de notre corps; mais toutes les précédentes considéraient l'objet en sa forme stable, toutes avaient pour ressort une sorte de géométrie zoologique ou industrielle.

Les métaphores de couleur sont rares. *Un peu de tripoli sur les manches*, voilà les Galons de sergent d'infanterie, 81e territ., 1914. La même idée de jaune clair fait appeler *tripoli* le Rhum. — Pour les aviateurs la brume et les nuages sont le *coton*, comme s'ils n'avaient affaire qu'à ces cumulus que les marins nomment pour leur blancheur (et leur forme) des *balles de coton*.

Dans *le Feu*, XIX, « l'homme aux yeux dépolis », notation de prunelles vitreuses éteintes et grisaillées par la cécité, semble du style de l'auteur, mais se rattache bien aux synonymes populaires des Yeux, *carreaux* (de vitre), *vasistas*. — Le luisant obtenu par l'étamage sématise celui d'un visage allumé par l'alcool : *rétamé*, Ivre; rapprocher *cuit*, Ivre à ce degré où le visage prend un brillant de rubis. — La luisance de lumière obtenue par un *vernis* sématise Bonheur et Chance, à la manille, à l'assaut; déjà avant la guerre les Bellevillois disaient « Je ne suis pas né verni », appelaient le monde chic, l'ensemble des gens heureux, *le vernis ;* l'image est pour ainsi dire analysée dans la phrase suivante : « Il n'y a que les pantes qui ont une couche de veine », CASANOVA, *Journal à Nénesse*, p. 248 (7).

(7) Les frères sémantiques, les « syssémantiques » de *verni* sont en style popu-

En somme la palette du soldat est assez pauvre.

Mais de certains motifs musicaux, futuristes plutôt, son oreille a tiré des métaphores auditives qui valent ses bonnes métaphores visuelles.

C'est d'abord le vieux *cafard*. Le cafard, c'est le Spleen, c'est la Neurasthénie; il livre l'homme au monoïdéisme des voyages tentateurs et devient l'excuse poncive des désertions. Le cafard était surtout de mode dans les régiments coloniaux. Qu'est-il en somme ? Il n'est pas le *ver-rongeur*, qui se tient au cœur. Le cafard se loge dans la tête; c'est le *berdin*, ou *bigot*, ou *vezon*, ou *hanneton*, tous insectes des cervelles, ce que la vieille France appelait le *grillon*, l'insecte au bruit de grelot qui sous le crâne virevolte ivre de vol fou. Remarquez que le *cafard* n'est pas bruyant; l'*araignée* non plus; mais ils sont traités dans l'occurrence en succédanés des insectes bourdonnants, par le procédé dit « dérivation synonymique ». — *Avoir le bourdon*, c'est Etre ennuyé; *avoir les grelots*, Avoir peur; exactement avoir des grillons dans la tête.

Plus neuves sont les métaphores expressives des Mitrailleuses. Ce sont des « moulins à mitraille », A. A., *Contes véridiques*, p. 126. L'engin était nommé *moulin à café* avant 1914, dans MERLIN, *Langue verte du troupier*, et même, paraît-il, dès 1870-71 ; et ce nom, qui a fait rage dès le début de notre lutte mondiale, a engendré, depuis, *moulin à poivre*, et même *moulin à rata*, 81e territ., 1915; *à poivre* parce qu'il pique, sale, poivre; *à rata* par calembour sur les fréquents *ratés* dont se plaignent les servants. Dans ces deux derniers noms l'idée de moulin est légèrement perdue de vue, tandis que *moulin à café* évoque avec justesse non seulement la crépitation régulière du tir, mais aussi le crac-crac des grains de café en mouture (8).

laire *reluisant, gommeux, juteux, qui jette de l'huile*; plus littéraire, *brillant, doré* ;

« Et vous ne verrez point se dorer dans la gloire
La crinière de vos chevaux. »
Hugo, *Châtiments, La reculade.*

(8) Cette image est la seule étymologique. Il n'y a rien à faire du mouvement de rotation imprimé par la main à un certain volant, le volant du pointage en hauteur, image visuelle à laquelle s'arrêtent généralement les profanes, même soldats, et il faut tenir pour peu autorisé le mitrailleur qu'un littérateur du *Petit Journal*, 8-4-16, laisse parler ou fait parler comme suit : « Avec mon moulin à café entre les jambes », il faut « opérer tranquillement, comme si on tournait des

Confirmations de cette image auditive du moulin : *machine à découdre*, Mitrailleuse, SAIN., *Arg. tr.*, admis dans *le Feu*, XVII ; *à découdre* est là par une rectification un peu bien philosophe de la métaphore réelle, qui fut certainement *machine à coudre*, et se prenait du bruit trépidant de la mitrailleuse ; — *crécelle*, Mitrailleuse ; — *écrémeuse*, même sens : « je les ai déjà tatée [les Boches] voilà 10 jours et je n'est pas à me plaindre à part quelques pauvres malheureux qui ce sont laissée prendre par l'ecrémeuse », lettre d'un soldat, 65e inf. 11-4-17 (9).

Un autre *moulin*, (*moulin* tout court), c'est le Moteur d'avion, en langue d'aviateurs, janvier 1917 ; l'Avion bi-moteur est le *bi-moulin*.

Le cheminement aérien des gros obus bruyants et relativement lents a évoqué le bruit d'un train ; d'où plusieurs syssémantiques : *train de permissionnaires*, Obus de 305 ; — *métro* : « Les projectiles se croisent en se vissant dans l'air à 1,000 et 1,500 mètres de hauteur... Les miens jouent de la contrebasse, au moins. Les fantassins les ont surnommés le « Métro », et ils aiment bien entendre le « Métro » filer en grondant au-dessus de leur tête, car derrière lui la voie est libre... ou à peu près. », D.-A., *Le Concert Européen par un exécutant*, *Echo de Paris* 9-10-16. — De *train* la pensée a glissé à Voiture, d'où *intendance*, Obus de 210 (allemand), et *ravitaillement*, même définition (10).

Cheminant par l'élément des volatiles et comme eux musicaux, les projectiles ont reçu des noms d'oiseaux et d'insectes chanteurs ou bruissants : *oiseau*, Obus ; *moineau*, même sens ; *pigeons*, Petites bombes à ailettes (allemandes) ; — *tourterelle*, Espèce de torpille, M. Barbusse, lettre du 26-11-16 ; le mot se trouve dans *le Feu*, XVII ; « les tourterelles, c'est les

films à la revue de Longchamp », « j'irai tourner mon appareil dont j'aime la chanson comme celle du rossignol : Taratata ! taratata !... », « Et le joyeux blessé faisait en claquant de la langue, une onomatopée parfaitement réussie. » *Taratata*, oui ; *entre les jambes*, soit ; mais *tourner*, point. Le jeu de fauchage de la mitrailleuse s'obtient directement par l'impulsion donnée de droite ou de gauche à la poignée.

(9) Un témoin me dit qu'entendant souvent nos soldats se servir de ce mot, il les voyait faire en même temps le geste de tourner une écrémeuse à lait. Les psychologues de l'imagination savent que les visuels sont plus nombreux que les auditifs, et ce fait, comme il explique le faible pourcentage des images réellement auditives, explique aussi le grand nombre des faux interprétateurs d'une image fondée sur l'oreille.

(10) Ne pas tenir trop dur à ces spécifications du calibre.

Viven-Bessières boches », un soldat, 34e inf., juill. 1917 (11).
Les Shrapnells sont des *cigales*, *Matin*, 19-7-16, p. 1, c. 6.

« En sifflotant comme un gavroche,
Voici la balle de fusil
Qui part soudain du créneau boche
Et sur le parapet ricoche
Avec un fin bruit de grésil.

Voici des balles plus nombreuses
Jouissant d'un fâcheux renom,
Essaim d'abeilles butineuses,
C'est le trille des mitrailleuses
Qui perle l'accord du canon.

Les grenades coupent ce trille
De brusques gammes par moment.
Leurs sœurs, la bombe et la torpille,
— Voix de basse de la famille, —
Complètent l'accompagnement.

L'enveloppe qui les protège,
Pulvérisée avec fracas,
Par respect des lois du solfège
Laisse fuser comme un arpège
Les notes grêles des éclats. »

J. L. BAUDE, *La chanson des balles*, *B. des Arm.* 22-8-17, p. 11.

Métaphores de translation. — Le sématisme de *miaule* est ambigu ; je le vois moins bien parmi les images auditives que parmi les métaphores de translation. Les *miaules*, ce sont les Obus de 77 (allemands), *Voc. du poilu*. Le mot désignerait le Mulet en Savoie et aussi, me dit-on, à Chablis (Bourgogne), et il est usuel en ce sens dans les bataillons de chasseurs. Je ne pense pas qu'au sens d'Obus ce soit une forme coupée de **miauleur* qui pourrait s'appliquer au cri du projectile ; je crois à l'assimilation plus ou moins parlante de l'obus avec le mulet, tous deux sont *chargés*, ou d'une rafale d'obus avec un convoi de mulets. — La *roue-chenille* permet aux tanks de franchir talus et fossés ; c'est la roue que les techniciens appellent « roue Cingoli » ; *chenille*, c'est en anglais *caterpillar*, qui a passé aussi en français officiel : il

(11) Les Viven-Bessières sont des grenades à fusil. — J'ai recueilli aussi, — une seule fois — *coucou*, « Entends-tu le coucou qui descend? », 81e territ., sept. 1917, à propos, non d'un obus, mais d'un éclat d'obus contre avion retombant avec son froufrou spécifique. Mais c'est une erreur de M. Sainéan dans l'*Argot des tranchées* d'avoir donné *coucou*, Obus, à cause d'un texte, *Journal* 21-6-15, mal interprété, où « s'esbigner des coucous » signifie Echapper aux avions.

y a des « sections de caterpillars », tampon administratif apposé sur un pli en novembre 1916. — Translation encore : *faire du chevaux-de-bois*, Décrire des ronds (en parlant d'un avion). Rapprocher *faire le cirque*, Se promener en rond (autour d'un pâté de maisons, en parlant de gardiens de la paix). — La circulation subreptice, insaisissable, d'un courant d'air sématise celle des Nouvelles qui courent : « Depuis quelques jours déjà les « courants d'air » circulent », J. DES VIGNES ROUGES, *Journal* 27-7-16. — *En vol plané*, pour signifier une Descente hélicoïdale, « descendre de son hamac en vol plané », 81e territ., si moderne et sportif qu'il soit, se date d'avant la guerre : « Plouf! Tu parles d'un vol plané! », DUVERNOIS, *Nounette* (éd. in 8° ill.), p. 60, c. 1. récit d'un suicide par la fenêtre. — Mais cette métaphore-ci est éminemment guerre : *arrivée* et *départ*, Aboutissement et Genèse, chez M. Barbusse. Français et Boches dans les tranchées adverses peuvent se trouver célébrer en même temps des messes identiques au même dieu ; un aviateur a vu cela, ou l'a cru voir. On lui fait remarquer que les fusils aussi parlent une même langue ; « — Oui, dit l'aviateur, mais il n'y a qu'un seul Dieu. Ce n'est pas le départ des prières que je ne comprends pas, c'est leur arrivée. », *Feu*, XIX.

Idée de valeur : *premier-jus*, Soldat de 1re classe, 94e inf., 1916 ; Canonnier de 1re classe, 46e art., 1916. Le *premier-jus*, c'est le café du début de la filtration, qui fait penser au *premier soldat* ; celui-ci a bien débuté par la 2me classe ; mais c'est un troupier devenu plus fort, un soldat concentré.

Une métaphore de quantité issue de la guerre actuelle, c'est *quatre-cent-vingt*, qui a plusieurs emplois : 1, Bidon militaire de 2 litres (comparé à l'ancien d'1 litre), 81e territ., oct. 1916, oct. 1917 ; 2, Coup de poing major, ibidem, mars 1916 ; 3, Homme gros et grand, et par ironie, Homme tout petit, ibidem, 1917. — Inversement, à l'homme que l'âge a fait grossir, ou *pépère*, est comparable tout ce qui est gros, un obus, un rat, etc. Mais ni en ce sens, ni en celui qu'on verra plus loin, *pépère* ne comporte d'allusion à des territoriaux, quoique ce soit l'avis de M. Dauzat, *Merc. de Fr.* 16-4-17, p. 666. M. Dauzat lui-même a recueilli « paquet pépère » à Ménil-

montant « dans les premiers mois de 1914 » ; en outre, aussi bien que *pépère*, employé en beaucoup de provinces au sens précis de Grand père, le synonyme *grand mère* exprime la grosseur : « nos [canons de] 400, ceux que nous avons baptisés les *grand'mères*, —)....(Où intervenait *Grand'Mère*, c'était la mort sans phrase », *Journal*, 29-9-16, p. 1, c. 6. Ni les aïeules puissantes ne sont versées dans la territoriale, ni les champs dans le premier semestre de 1914 ne voyaient courir des pépères ventrus en capote bleue. *Grand mère* et *pépère* évoquent simplement l'idée de Grosseur-respectable.

L'idée de quantité est encore exprimée par une série qui, je préviens, mène l'imagination un peu bas. *En faire un plat*, c'est faire de pas grand chose une grosse histoire par des commentaires en long et en large. Syssémantiques, *en faire un saladier*, Parler avec abondance, usuel un peu partout; *en faire une gamelle*, Rouspéter ferme sur un petit sujet, un second-maître, déc. 1917. Si ces locutions semblent assez récentes, leur idée est vieille, rattachables qu'elles sont à l'idée de Parler exprimée par *cracher* qu'on trouve dans *tenir le crachoir*, Parler sans fin, par *vomir*, (« j'y vomirai tout c'que j'sais et tout c'que j'sais point ! », DELARUE-MARDRUS, *Journal*, 20-10-16), par *se vider*, Tout avouer (au juge d'instruction), LORRAIN, *Maison Philibert*, p. 305, par *se soulager*, Décharger les griefs qu'on a sur le cœur. Du *saladier*, qui, d'ailleurs, a l'avantage d'évoquer *salade*, Boniment quelconque, Numéro de café-concert, du *saladier* nous passons à la *caisse* : « N'en fais pas une caisse ! », un Parisien, août 1917; de la *caisse* nous descendons à la *tinette*, « en faire une tinette », *Feu*, I, qui a l'avantage d'évoquer un terme scatologique bien connu, équivalent de Grande quantité. Pour ne pas parler seulement par allusions je demande licence de citer un dernier syssémantique : « Le curé était un espion; tu te rappelles, il avait ouvert son parapluie, et aussitôt les Boches nous ont envoyé une déculottée d'obus », un artilleur, de Paris, déc. 1916.

Le célèbre nom d'*as* offre une métaphore d'ordre. — *As*, 1°, Cavalier du 1er peloton, SAIN., *Arg. tr.* ; 2°, Sujet hors ligne, aussi bien à propos de certaines ouvrières dans les usines, « véritables « as » », LONDON, *Journal*, 3-11-16, qu'à pro-

pos d'un comédien qui est un numéro épatant, exemple CHAPELLE, *Journal*, 2-8-16; l'aviateur Daucourt, moniteur à l'école de Pau, l'ayant employé pour désigner ses meilleurs élèves, ce serait l'origine de la fortune du mot dans l'aviation, *Interm. des Chercheurs et Curieux*, in *Journal*, 20-12-16, au sens d'Aviateur brave et heureux, puis dans n'importe quelle arme au sens de Soldat d'élite. En dépit de l'opinion de J. Daçay (*Journal*, 10-10-16), que l'*as* d'aviation est un « terme de tripot adopté par la guerre », en dépit de plaisanteries comme « Leur jeu d'escadrilles [des Boches] est un jeu qui n'a qu'un as »,... un seul champion sans émules, *Matin*, 28-7-16, p. 1, c. 6, ou comme « on ne trouve plus que des jeux de 28 cartes, tous les as sont dans l'aviation », — notre métaphore n'est pas issue de l'as des cartes, mais de l'as des dés, qui, lui, vaut toujours l'unité. Et c'est l'idée de Numéro 1 qui est essentielle ; c'est ainsi que les garçons de café disent « *Un bock à l'as, un madère au « trois centre », un café-crème au « six »; l'important est de ne point se tromper en rendant la monnaie !* », légende d'une gravure illustrant JANE SIMON, *Le journal d'une « remplaçante », La femme « garçon de café », Je Sais tout*, 15-9-16, p. 327, c'est-à-dire ... aux tables n° 6, n° 3 de la travée centrale, n° 1. De même, le cavalier du 1er peloton est par là numéroté *as*, sans être un cavalier meilleur.

Métaphores de position : *tangent*, Mal bâti, Anormal, en parlant d'un appareil, aviateurs, d'une pièce, artilleurs ; image de géométrie couvée à Polytechnique ; — *plafond*, Ciel supérieur ; « être dans le plafond d'un avion ennemi » ; — *filon*, Chance, Bon métier, usuel chez les marins de l'Etat dès 1907, usuel chez les soldats genevois, *Schw. Sold.*, p. 72, universellement répandu aujourd'hui. Nous sortons du sens vrai en traduisant *filon*, « Recommandation », comme le fait le *Voc. du poilu* ; comprenez qu'indiquer un *filon* c'est inspirer une Idée utile. Nous rentrons dans le bon chemin avec ce texte-ci : « Il s'égare)...(; vingt fois il croit tenir le droit filon ; vingt fois)...(», M. C., *Nouv. Contes vérid.*, p. 135; et c'est un vrai filon sémantique que l'image fournie par celui-ci : « le turf devint le filon-mère de la confrérie », MANDELSTAMM, *Jim Blackwood, jockey*, p. 27. Le filon, image issue des mines,

c'est la direction féconde, la route heureuse, la ligne d'or de la conduite. — Encore deux métaphores de position, l'une issue de la caserne, l'autre de la guerre : *installer* et *camoufler*. D'un camarade prétentieux qui fait valoir ses patrouilles, on dit qu'il *installe*, par comparaison avec ces revues d' « installage » où le troupier ventile somptueusement des riens ; — *camoufler*, Chaparder, Faire disparaître ; en effet, camoufler un engin d'attaque, un travail de défense, c'est le « soustraire » (aux regards) ; *embusquer* aussi s'emploie au sens de Cacher, et l'antonyme est *repérer*, qui signifie Découvrir et Prendre, Dégoter et Chiper, 81e territ. et autre part.

Métaphores de rythme : *avoir la pause*, Rester inutilisé ; « je sort tous les soirs avec des copains et je te promet que le pinard n'a pas la pose », lettre d'un chasseur, 120e bat., 1916. Tirée des « progressions » journalières de l'instruction du soldat, qui comportent des pauses entre des reprises d'exercice, cette image est plutôt caserne ; les deux suivantes jaillissent de la technique de la guerre : — *mitrailleuse à gosses*, Femme prolifique : « Elle pondait un enfant tous les ans. Réglé, recta : une vraie mitrailleuse à gosses! », *Feu*, II ; — et l'autre est éminemment actuelle : les vagues, dans la tactique des tranchées, ce sont les lignes d'assaillants, (lignes minces et même lignes de petites colonnes), qui, successives, « déferlent » contre la tranchée ennemie, *Manuel du chef de section* (1916), p. 374 ; exemple littéraire à peu près conforme à la Théorie : « J'entendis crier : « En avant ! » et la compagnie des pantalons rouges partit comme un seul homme. ... Elle était « de vague » avec un bataillon dont je ne me rappelle plus le numéro ; », D'ESPARBÈS, *Journal*, 4-4-17 ; de là *vague*, Fraction qui fait tel service de telle à telle heure : « On fait ce service-là par vagues, j'étais de la troisième vague, lui de la seconde », un artilleur du 10e lourd, février 1917.

Les rubriques de rythme, de position, d'ordre, de quantité, de valeur, de translation, que nous venons de passer en revue, peuvent se grouper sous la catégorie psychologique commune de la relation.

J'appelle métaphores de fonction celles qui se fondent sur une analogie tirée de la société, de la physiologie, de la méca-

nique, de l'industrie, ou du sport; c'est le cas des suivantes.

La fonction d'un ballot est purement négative, c'est le zéro fonctionnel, la passivité; aussi le *ballot* sématise la Stupidité; le *colis*, le *paquet* aussi; et tous trois ne sont bons qu'à envoyer *à la gare, au bout du quai*. — Un crâne sans germes natifs et qui n'est qu'un récipient, c'est encore un ridicule par carence de fonction. De là *bourrer le crâne*, synonyme nouveau de Farcir la cervelle, et par suite équivalent de Tromper; *bourrer le mou*, même sens, 81[e] territ., mai 1916; « bourrage de nerfs », LE BIFFIN, *Action française*, 31-3-17; un *bourre-crâne*, une Blague, 81[e] territ., 1915; un *bourrage*, (tout court, par synecdoque), même sens. Antonyme naturel : *débourrer le crâne*, MAURRAS, *Act. fr.*, 21-2-17, p. 1, c. 2; de plus la réflexion lettrée a forgé *videur de crâne* pour exprimer le Mauvais citoyen qui pose dans les crânes un cafard, qui y insuffle un vent amer, qui les bourre de conceptions négatives : « également rebelles aux sophismes contradictoires des « bourreurs ou des videurs de crânes » (ainsi qu'on les nomme aujourd'hui) », ALBERT THOMAS, ministre de l'armement, discours du 12-7-17; le mot est déjà dans l'*Action française*, 28-5-17, p. 2, c. 2.

Le Paillasson qui revêt une bouteille de vin remplit une fonction protectrice qui le fait nommer *capote*, 81[e] territ.; — la Tranchée « de doublement » qui renforce la ligne de feu s'appelle la *doublure*; — les Yeux étant des fenêtres sont aussi des *vasistas*.

Se faire décoller, Etre tué. — *Décollé* et *décartonné* sont synonymes aussi au sens d'Amaigri, Etique, 8[e] génie, 1917. — Ivre se dit *retourné*; — *bousillé* (voir plus loin); — et *en désordre*.

Ces images ouvrières nous amènent à celle, plus industrielle, tirée du verbe de mécaniciens *gazer*, Produire du gaz. *Mettre les gaz* c'est Donner de la vitesse, en automobilisme; *gazer*, c'est Aller vite : *ça gaze*, L'auto, L'avion, marche bon train; à propos d'un feu de bois en plein air, « Ça gaze ? », Votre feu flambe ?, me dit un chauffeur, déc. 1916. — D'où métaphore : *gazer*, Marcher dur, Barder, Etre animé : « ça gaze toujours dans le secteur ». — Il y a longtemps que *gazer* est synonyme de Fumer; non seulement *gazer*, Fumer du tabac, était usuel populairement à Nantes et à Paris dès 1894, et on disait *gazer*

une sèche, Fumer une cigarette, mais *gazer* s'emploie par métaphore à propos des fumées de l'alcool et de la colère : d'un homme un peu ivre qui commence à gesticuler et à se sentir éloquent, on dit qu'*il commence à gazer*, comme aussi qu'il est *allumé* et qu'*il y a de la pression*. La tête (chaude) est une *bouillotte*, une *cafetière*, une *casserole*; elle contient un cerveau en ébullition.

Le sport a donné *encaisseur*, Soldat entraîné à subir une offensive : « Le troupier français est devenu le premier « encaisseur » du monde », CAPITAINE Z., *Œuvre*, 20-10-16; tiré du lexique de la boxe, où la *caisse* est l'Estomac ou le Ventre.

La vie animale a donné *poux-gris*, Boches, *gris* pour leur longues capotes grises, *poux* à cause de leur ténacité; — *se coqueter*, Se mettre à l'abri, Prendre des précautions contre un projectile : le casque te protège la tête, « Naturellement, faut t'coqter tout d'même », *Feu*, XVII (12), image d'un escargot rentrant dans sa coque; — *lâcher ses crottes*, Laisser choir ses bombes, en parlant d'un avion; — l'idée que l'ennemi est une sorte de viande dans laquelle on pique fournit la métaphore *aller à la fourchette*, Donner l'assaut à la baïonnette : « C'est là que les Allemands ont été cueillis « à la fourchette » suivant le mot d'un soldat, comme des escargots dans leur coque », anonyme, *Matin*, 15-11-16, p. 1, c. 6.

De son Fusil le soldat dit que c'est sa *femme*, unie à lui par un contrat et de longs tête-à-tête. Une tendresse plus grande envers des mécanismes plus complexes et plus sensibles le mène à donner des noms de baptême à sa mitrailleuse, à son canon. C'est un usage universel et d'ailleurs indéfini. On a beaucoup reproché *Rosalie*, la Baïonnette, à M. Botrel ; rien n'était plus juste que d'accorder au poète qu'il eût réellement entendu quelque soldat appeler ainsi sa baïonnette; j'ai toujours admis sans peine que le Havresac s'appelle *Philibert*, *Feu*, XI ; le Rat *Gaspard*, L. ALBIN, *Bêtes nuisibles*, dans *B. des Arm.*, 6-9 février 1916 ; le 75 *Joséphine* et *Charlotte*, DAUZAT, *Merc. de Fr.*, 16-4-17 ; la Baïonnette *Joséphine*, SAINÉAN, *Arg. tr.* ; la Pipe *Joséphine*, FAGUS, *Merc. de Fr.*, 1-8-17 ; l'Argent *Eusèbe*, *Feu*, III ; les Feuillées *Ugène*, SAINT-CASSIN, dans *le Front* 1-9-16 ; et cependant je n'ai observé aucun usage de ces noms-là dans mon régi-

(12) « Entendu rarement », m'écrit M. Barbusse.

ment et voici que j'apprends en février 1918 que *Rosalie* a été réellement en usage au 80e territ. en 1916 dans le secteur de Boesinghe.

Des classes sociales sont issues la *bonne* : « Quand la cavalerie se morfondait à l'arrière, on l'appelait *la bonne sans place*. Maintenant qu'elle est dans les tranchées, elle se nomme *la bonne à tout faire* », *Cri de Paris*, vers juillet 1916 ; — le *concierge de tranchées*, l'Homme de garde à la tranchée et qui, à tort, conçoit son rôle comme plutôt monotone et contemplatif, *B. des Arm.*, 10-5-16, p. 7 ; — « Le pinard, ils [les Poilus] l'appellent maintenant : *le général*. Et à ce général si populaire, au général Pinard, je vous prie de croire que les poilus ne souffriront jamais qu'on fende l'oreille ! », *Vie Parisienne*, 21-4-17, p. 349 ; on sait assez que *le général Hiver* a passé pour le grand stratège des Russes. M. Petitjean, député de Paris, parle aussi du « roi pinard » de nos poilus, *Journal*, 22-7-17 ; *roi* ou *général*, c'est toujours l'idée du souverain dispensateur de courage, du commun réservoir moral que doit être un Chef. On sait que le Vin s'appelle couramment le *moral*.

La guerre nourrit la guerre et sa technologie ses métaphores : on a déjà vu la mitrailleuse à gosses, la boîte de conserve, la mèche à briquet, le train de permissionnaires, le 420, la vague, l'arrivée et le départ. — Au lieu de Stupéfiant, Renversant, Ecrasant, on a dit *marmitant* au 81e territ., mai 1915 ; « Eh ! bien, j'en suis... excusez-moi !... j'en suis marmitée ! », PROVINS, *Vie Parisienne*, 11-11-16, p. 851. — *Pilonner* le terrain, c'est le Marteler, en émietter les éléments défensifs à coups d'obus comme on ferait au marteau-pilon : « Le crâne est pilonné comme le terrain pendant des heures par la « débourdinaille » des marmites », *Trois jours...*, *Matin*, 19-7-16, d'où métaphore littéraire : *pilonnage*, Préparation des esprits avant une action sociale : « Sus aux embusqués ! M. Clemenceau annonce qu'il organise contre eux une formidable offensive... Elle est même déjà commencée : la loi Mourier est un essai de pilonnage qui promet d'intéressants résultats. Mais la grosse artillerie sénatoriale va donner... Il paraît que pas un abri ne résistera. », *Rire*, 14-4-17, p. 4. — *Tank* c'est Machine capable de tout défoncer : « Préposé, avant la guerre, au « rapprochement franco-allemand » et à la campagne contre le Creusot et

les armements, le Torchon [le *Bonnet Rouge*, journal d'Almereyda] était tout indiqué pour servir de tank aux maîtres chanteurs, escarpes et refileurs de tout poil, embauchés par le gouvernement allemand afin d'essayer de jeter le trouble dans la Capitale, le désordre dans les esprits, puis dans la rue. », L. DAUDET, *Act. fr.*, 26-4-17. — *Asphyxier quelqu'un* est sensiblement synonyme de lui vider le crâne; chez les troupiers, c'est l'Etonner à l'excès, le Figer et suffoquer comme font les gaz axphyxiants, « et quand on raconte une histoire intéressante, l'on n'épate plus quelqu'un, mais on « l'asphyxie ». », *Echo des Marmites*, dans *Annales pol. et litt.*, 5-11-16, p. 485; pour les lettrés *asphyxiant* est synonyme d'Empoisonné; L. Daudet parle d'une « atmosphère de germanophilie qui commença à se répandre, comme un gaz asphyxiant de l'intelligence, au lendemain de nos désastres [de 70] », *Act. Fr.*, 27-6-16, et M. Donnay des « diseurs de paroles asphyxiantes », *Impromptu du Paquetage*, p. 132.

Car les littérateurs profitent aux images neuves de la guerre. Bondir et tonner au milieu d'un cercle, c'est *éclater* : Rabiel « hurlant, s'élance et, si l'on peut dire, éclate au milieu d'eux. Les hommes le considèrent, ahuris. », LAFAGE, *Journal*, 24-5-16; comparaison avec un obus. — Ruiner quelqu'un politiquement, le Couler, c'est le *torpiller* : « le comte Romanonès a été attaqué et « torpillé ». », BAINVILLE, *Act. fr.*, 21-4-17. — *Toto*, Pou, renouvelle Parasite : « nous débarrasser des intermédiaires louches, des trafiquants, des *totos* de toute sorte qui dévorent le soldat », DESCAVES, *Journal*, 30-12-16. — Agir de haut est rafraîchi par *prendre une hauteur* : « Que le chef du gouvernement prenne, comme disent les aviateurs, une hauteur supérieure à celle de nos ennemis du dedans et du dehors; qu'il se donne, selon le même ingénieux vocabulaire, un « plafond » supérieur de quelques milliers de mètres au niveau où s'agitent les L)...(et les R)...(», MAURRAS, *Act. fr.*, 31-5-17; on avait déjà *planer* au-dessus des partis, se tenir *au-dessus de la mêlée*, mais c'était une attitude spéculative (13). — Pour Observatoire secret, et Situation d'espion, nous dirons *poste d'écoute* : « L'important est qu'après la guerre les Allemands ne reviennent pas occuper à nouveau chez nous

(13) Du « plafond » où il siégea, Lamartine lança de haut quelques éclairs actifs.

leurs postes d'écoute et de combat économique. », L. DAUDET, *Act. fr.*, 10-4-16.

L'EXTENSION DU SENS

La part d'une imagination alerte besognant des impressions vécues, je l'ai montrée assez au large dans les pages précédentes. Ces métaphores belles et bonnes, je les aime, et, je ne suis pas sec de cœur, également j'aime ce qui reste à montrer; mais, tenez, je crains que ces trouvailles de style où il n'y a pas de vice, droites, nullement contournées, ne soient pas, dans le lexique du troupier, le contingent le plus aimé du troupier. Tant qu'il me suffit d'avoir touché les choses pour éprouver la précision des mots, je n'atteins pas à ces termes mignons, et parfois louches, qui constituent pour les gens d'un même métier un jeu de la langue, risquons le mot, un argot, — à ces locutions qui plaisent par leur instabilité acrobatique entre le clair et l'obscur, entre la fécondité intelligible et la bizarrerie maniaque, et qui sont plutôt la quête d'un tour que la poussée vers le vrai.

Franchement, y a-t-il un « argot » poilu? Non, naturellement, si on prend le mot en sa définition ancienne de vocabulaire des malfaiteurs, même à l'état de noyau restreint par ci enflé par là. Non encore, si on le prend dans un sens corporatif, car au bout de peu d'exercices de classification à cadres sociaux, on s'aperçoit qu'aucune limite ne circonscrit le français des troupiers; de partout il filtre partout, (et les vieux argots faisaient de même). Mais il y a vraiment de l'argot dans la langue poilue si on l'analyse dans des procédés psychologiques, sémantiques, qu'il reste à souligner, — et qui d'ailleurs, le dosage seul varie, se retrouvent dans toutes les sortes de glossaires.

Le mot métaphore signifie transport. Transport de quoi? Transport d'un mot. D'un point d'origine à un point terminus. Quelle origine? un sens déjà établi. Quel terminus? un sens nouveau. Telle est l'idée des vieux grammairiens grecs, et français, qui ont traité des « tropes ». Pour les grammairiens modernes le phénomène psychologique métaphore n'est plus tout à fait cela. L'idée de transport peut être conservée; mais ce qui se transporte c'est l'esprit même, et son voyage, ou sématisme, a bien pour origine le sens établi d'un mot, mais

pour terminus une idée neuve ; de sorte que la bonne métaphore a pour effet d'enrichir d'une idée, poétique, scientifique même, le trésor mental humain.

L'extension de sens ressemble à la métaphore et en diffère. L'esprit qui étend le sens d'un mot opère un voyage encore, mais, vagabond plus que conquérant ni fondateur, il ne fixe pas au terme de sa course un centre neuf ; il lui suffit par un coup de tête, et souvent à la suite d'un hasard de langue, d'appliquer, avec un à peu près de justesse, un mot connu, à une chose, objet ou action, qui d'ailleurs, nullement inconnue, ne manquait pas d'un nom convenable.

Exemples poilus : *poilu* lui-même. Comme on a beaucoup raisonné sur ce mot, il faut résumer le déraisonnement sous peine d'être long : *poilu* n'a jamais été une allusion à la barbe des hommes en campagne démunis de rasoir, quoi qu'en ait dit par exemple M. Souday, *Temps*, 24-1-16 ; *poilu* n'a jamais été non plus une allusion à leurs cheveux, quoi qu'en dise par exemple M. Sainéan, *Temps* 29-3-15. Noblement Samson et nos Mérovingiens ont été des chevelus ; *poilu* présente une image... dont l'altitude anatomique est très inférieure au front et au menton. Un Grec ancien, un brave s'il en fut, le robuste Héraclès, était déjà surnommé le Mélampyge, « aux fesses noires *ou* couvertes de poils noirs, *signe de force* », BAILLY, *Dict. grec*, μελαμπῦγος ; deux mille ans passés, les Grecs ont un autre mot : « μαλλιαρόκωλος, ον, qui a les fesses noires *ou* velues. || Brave. », LEGRAND, *Dict. grec-moderne*. C'est par métonymie que le signe de la force est pris pour sématiser la force, et c'est par extension de sens que la force masculine est prise pour sématiser la bravoure d'un homme. En bon français *avoir du poil au cul* c'est Etre brave. Porteur de la même image, le terme unitaire *poilu* a végété longtemps parmi la scatologie. Existait-il déjà en 1793, quand Hébert, *Père Duchêne*, n° 298, parlait de « bougres à poil » déterminés à vivre libres ou mourir? C'est dans le langage des troupes que Balzac dénicha le mot : « quarante-deux [pontonniers] assez poilus, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage », *Médecin de campagne*, ch. 2 ; Gondrin dans le roman est un homme du peuple, ancien soldat de la République et de l'Empire, né en 1774 ; Vautrin, dans le *Père Goriot*, s'écrie : « Vous gouvernerez les hommes ; vous êtes fort, carré, poilu,

vous avez mon estime », et un peu plus loin : « Avez-vous vu beaucoup de gens assez poilus pour, quand un camarade dit : « Allons enterrer un corps! » y aller sans souffler mot ni l'embêter de morale? » L'armée, étant la vraie société pour confondre les notions de Brave et d'Homme, prit l'habitude de dire *un poilu* comme *un brave*; *poilu* synonyme d'Individu était « usité depuis de longues années » avant 1914 « dans l'armée d'Afrique et la coloniale », anonyme, *Matin*, 1-3-15, et au début de la guerre actuelle la belle conduite de nos troupes d'Afrique, habituées au feu, a dû faire beaucoup pour la propagation de leur vocabulaire. Mais, en dehors d'elles, *poilu* avait fait son chemin en douceur et s'était faufilé des camps par la caserne obligatoire jusqu'à ces boudoirs où l'on passe. La crotte originelle pesait bien toujours, mais la méchante odeur s'évaporait un peu (14). — Enfin notre adjectif devenu substantif peut être repris adjectivement au sens précis de Spécial à la guerre de 1914, et demeurer masculin comme font les adjectifs de couleur; exemple : « Il semblait dépaysé, n'être pas dans la note « poilu » », CHAPELLE, *Journal*, 2-8-16;

(14) « Bien avant la grande guerre, il [*poilu*] était pris dans le sens d'individu du sexe masculin. J'entends encore une jeune et élégante comédienne me dire, il y a quelques années : — Je voudrais bien que la répétition finît avant cinq heures ; j'ai rendez-vous avec des Poilus pour prendre l'« apéro ». », DONNAY, *Ann. pol. et litt.*, 30-5-15, p. 673. Les surveillants, au lycée de Reims en 1906, l'employaient couramment comme synonyme de Type, Bonhomme ou Quidam, à propos des élèves : « trente poilus à mener à la promenade ». — Un ami en 1913 me signalait comme du parler paysan, sans en fixer la région, « faire une noce poiyue » (sic : y), Nocer à tout casser. — Les littérateurs le connaissaient : « Mon cher Vallette, voulez-vous informer vos lecteurs que Léon Bloy, provisoirement domicilié à Kolding (Danemark), cherche quelqu'un d'assez *poilu* pour éditer une brochure de 150 à 200 pages, intitulée *Je m'accuse* », BLOY, 12-8-99, lettre au directeur du *Mercure de France*. *Petit Parisien*, 11-10-16, p. 2, c.5; — « nous n'avons pas de secrets pour un poilu de l'ex-Garde », D'ESPARBÈS, *Demi-Solde* (1899), III; — *poilu*. Personnage important, est dans le monologue « J'suis dans l'Bottin » de BRUANT *Sur la route*; — « Ne rigole pas, fit-elle, j'étais née pour être artiste, je le sens bien. Pour ce qui est de coucher avec un poilu quelconque, j'ai le cœur feignant », LANDRE, *Echalote* (1908), XV ; — « Et le probloc à côté, le type qu'a des épaules, le costeau, c'lui qu'a l'air si poilu ? », LEROUX, *le Roi Mystère*, XXIII, *Matin*, 28-12-08 ; — « Il s'appelait Plévech, le gabier aux ballons, et tu paries s'il était fier ! Il me dit que Plévech, en breton [erreur : Blévec], ça voulait dire « le Poilu » et qu'il ferait encore beaucoup de choses magnifiques à cause de son nom, de sa force, et de l'argent qu'il avait. Pour voir, j'allai avec lui », MILLE, *Barnavaux vainqueur*, dans *Touche à-tout* 15 8-10, p. 195 ; — « C'est-il des poilus les gars du *République* ? », ELDER, *le Peuple de la mer*, p. 225 ; — « Les réflexions se faisaient de plus en plus bienveillantes. « Ça, c'est chic... Il en a du culot, le gars... Ça, c'est poilu.. N... de D... ! », PAUL BOURGET, *L'envers du décor*, *Le déserteur*, IV, écrit en février 1911 ; — « Quand on entend dans le téléphone la voix d'un gonze poilu qui est décédé, », DRAULT, *Matin*, 10-3-14 ; — le capitaine laissa sur le vaisseau anglais qu'il avait capturé « une dizaine de ses poilus avec les « englishs » les plus éclopés », SAVOYE, *Matin*, 3-4-14; — « Nous sommes quinze poilus du 4e, avec moi »,. lettre de D. Michaud, Troupes d'occupation du Maroc, à Marrakech, *Matin*, 16-6-14

mais, malgré ce sens vraiment nouveau, on vient de voir que, menée des temps les plus anciens jusqu'au seuil de la lutte du Poilu et du Boche, la sémantique du mot *poilu* n'est pas proprement datée de cette guerre.

Le *pépère*, c'est par étymologie le Grand père ; par extension l'Homme calme (15). « J'ai écrit le mot : calme. C'est celui qui, en définitive, est la qualité essentielle du pépère digne de ce nom. Calme sous les obus, calme en première ligne, calme au repos, le pépère porte la croix de guerre avec calme. Il applique d'abord son nom à une infinité de choses : un secteur tranquille est un secteur pépère, un beau cantonnement est un endroit pépère, la cuisine roulante fait parfois un plat de fayots pépère. Avec tel capitaine on est pépère...», extrait du *Pépère*, *B. des Arm.*, 28-6-16. Si juste que touche cette définition, l'analyse du sens n'y est pas complète. La sagesse antique avait trouvé deux manières d'atteindre le calme : Epicure par une sélection judicieuse des plaisirs ; Zénon par une observance exhaustive des devoirs. Nous avons le pépère épicurien, nous avons le pépère stoïcien. On fait un objet pépère ou par zèle ou par nonchaloir. C'est ce que va montrer l'amphibolie suivante : à gauche, ascèse réfléchie du plaisir : Gaspard parle au boucher du régiment : « Pour moi, dit Gaspard, tâche equ'ça soye pépère. Une entrecôte, pis qui s'pose là ! », BENJAMIN, *Gaspard*, p. 58 ; « On va s'taper quèque chose [se taper la tête, Bien manger], hein, mon pote : c'est pépère [confortable] ! », BENJAMIN, *Journal*, 23-2-16 ; « «)...(chut ! si tu gueules, t'es foutu pour le reste ed tes jours. » Alors, j'me tiens pépère ; je remue ni pieds ni pattes. J'me dis : « Ça va... pus qu'à attendre ! » », BENJAMIN, *Journal*, 17-2-16 ; « on vit d'ses rentes [il y a peu de chose à faire (à la lampisterie de la caserne)] et c'est pépère ! », *Gaspard*, p. 232 ; le permissionnaire du front profite d'un changement de train qui lui fait perdre des heures, pour visiter la ville ; il s'asseoit à une terrasse de café ; « Il est tout à la satisfaction de n'avoir pas encore atteint son point d'arrivée, et d'être ainsi déjà « pépère » avant que sa perme ait officiellement commencé », LETOUBIB, *Vie Parisienne*, 26-8-16, p. 644 ; « il y a [parmi les types de troupiers] le *pépère*, ordinairement un territorial, homme tranquille et philosophe, pas rouspéteur ; », ROCHER,

(15) Par métaphore, *pépère*, Gros, nous l'avons vu ci-dessus.

Progrès de la Somme, 25-8-16. Relisez ces textes : tout Epicure s'y trouve : plaisirs « hygiéniques », « clinamen », « suave mari magno ... », « ataraxie ». La recherche du calme est d'ailleurs souvent une quête laborieuse où la ruse est de requête : alors *pépère* peut exprimer l'idée de Roublard ; ainsi dans un conte signé Punch, *Fantasio*, 15-8-16, la Seringue est le sobriquet d'un mécano « tout ce qu'il y a de pépère », « vieux roublard du « taxi » », et le récit le montre bon mécanicien, certes, mais éminemment ficelle. — Voici maintenant qui se range à droite, sous le Portique ; la philanthropie, ou caritas generis humani : « J'ai dégoté une marraine tout ce qu'il y a de pépère, et qui m'envoie des paxons maous soi-soi », CHAPELLE, *Journal*, 10-8-16 ; la dignité, un τόνος qui nous rend égaux aux dieux ; « Ils redressent leurs képis, boutonnent leurs capotes. Ils cherchent leurs peignes dans les musettes. — Faut être pépère pour l'arrivée ! S'agit d'mettre ses moustaches su l'pied d'guerre ! », BENJAMIN, *Journal*, 1-5-16.

En outre, pour bien comprendre cette sémantique, il faut discerner que dans l'usage *pépère* est influencé par *père-peinard*. « Monter une côte (à bicyclette) en père peinard », Brest 1898 ; « Je me balladais en père peinard du côté de Picpus, « CASANOVA, *Nénesse*, p. 101 ; « Eh bien, le soir, quand on est peinard et qu'on a de la bougie, j'aime bien lire le journal », lettre du front, signée Piphot, artilleur, *Merc. de Fr.*, 16-3-16, p. 377 ; « Un coup qu'on est là-bas, on d'vient peinard tout d'suite || On n' fait pus d' rouspétance, on s' tient clos, on si tient coi », BRUANT, *les P'tits joyeux*. Voilà pour Epicure. Y compris les plaisirs maraudés par le picoreur roublard : « Des rares contacts qu'il [le gros public] prenait avec les coloniaux, il ne retenait qu'une impression de discipline apparente moins rigide que dans les troupes métropolitaines ; et cet aspect de « pères-peinards » valut aux coloniaux une réputation de mauvaise ténue aussi fâcheuse qu'injustifiée. », MORTIMER-MÉGRET, *Œuvre* 7-9-16, p. 3. Et voici pour Zénon : « Tu t'ivrognes un jour, mais le lendemain tu es peinard ! », 81e territ., 1916. On voit comment l'idée de tranquillité bifurque d'une part vers la quiétude épicurique, confortable et sans hâte, d'autre part vers l'assiduité stoïcienne, le poste où l'on se tient plein d'énergie. Ici « rangé » en bataille, là « rangé » des voitures (16).

(16) Selon MERCIER les soldats genevois emploient « *Peinard :* veinard (par an-

Embusqué, au sens de Mis dans un emploi doux et caché, (encore une idée de clinamen épicurique) est une métaphore militaire de vieille date. Il est trop simple qu'il s'emploie en temps de guerre pour les postes éloignés du feu. Mais ses autres extensions de sens sont plus intéressantes. Le voici à propos d'un poste doux non militaire : « Quand il a été mort, on a embusqué sa femme comme bonne de curé », 81e territ., 1916 (17). Le voici au sens de Volé : « Des paires de souliers ? Y a qu'à aller à l'ordinaire. Le jour où j'en aurai besoin, j'irai à midi quand y a personne, et j'en embusquerai une. », 81e territ., 1916. Synonyme : *mis en sûreté*.

Une guerre savante popularise des mots savants, desquels la technicité devient un peu élastique : *repérer*, Apercevoir, Rencontrer, étendu de l'artillerie à l'aviation, à l'infanterie même, généralisé et familiarisé aux emplois les moins techniques : « repérer » un fait-divers dans un journal ; « i' s'est fait r'pérer avec une gonzesse », 81e territ.

Se faire porter *raide*, Se faire porter malade sur le cahier de visite médicale. Synonyme : se faire porter *pâle*. C'est à tort que SAINÉAN, *Arg. tr.* et le *Voc. du poilu* donnent : *pâle*, Malade. M. Dauzat note que « *pâle* (malade) », « n'est guère usité que dans l'expression « se faire porter pâle » (et ses variantes) », mais n'explique pas pourquoi. La raison en est que *pâle* et *raide* ne signifient pas Malade, mais Mort. (*Pâlir* quelqu'un, le *refroidir*, c'est le Mettre à l'état de cadavre : « Jésus de Monpar, ou bien le Saigneur des biges, à cause qu'il vous pâlissait un bige, d'un coup de pouce », CASANOVA, *Nénesse*, p. 229.) On a ainsi au lieu d'un sématisme puéril et fade un sématisme intéressant, que confirme l'expression *élève-mort*, Blessé, ou Malade, en particulier Celui qui exagère son état, 81e territ. 1917.

tiphrase) », *Schw. Sold.*, p. 73. Il n'y a pas antiphrase entre Veine et Peine ; dans *peinard* l'idée de Peine est oblitérée. Quant au sens, M. Mercier aura mal interprété des textes épicuriques.

(17) Ne pas confondre avec *embusqué*, Fainéant, Lâche, qui est une métaphore : « Prenons garde : il y a des embusqués de l'ordre spirituel. Embusqué, quiconque, regardant l'Evangile, ne sait pas y distinguer l'ordre de mobilisation qui lui est donné. Embusquée, la jeune fille qui)... fait semblant d'ignorer que l'Ecole du dimanche manque de monitrices ...(Embusqué, le laïque qui)... n'aide pas le pasteur à visiter les malheureux ...(Embusqué,)...(», ALLIER, *Supplications nationales* (1916), p. 11 ; « Vous, monsieur, qui avez épousé une modiste et vivez de ce qu'elle gagne, n'êtes-vous pas un embusqué ?)...(Et vous, madame, qui ne voulez pas faire d'enfants, vous êtes une embusquée. », PICK-ME-UP, *le Rire*, 19-8-16, p 4 ; — synonyme d'Inutilisé, en parlant de choses : « des wagons embusqués », HERRIOT, *Journal*, 7-11-16, à propos de la crise des transports.

Facteur est étendu au sens de Vaguemestre, — l'annamite *cái-nha*, Maison, au sens de Chambre et d'Abri de tranchées; — l'arabe *guitoune*, Tente, au sens d'Abri de tranchées; — l'algérien *gourbi*, Habitation, au sens d'Abri (18); — l'algérien *bled*, Plaine, au sens de Terrain, particulièrement Champ de bataille, Zône entre les lignes de feu; — *sidi*, Monsieur, au sens d'Individu; — l'espagnol *estanco*, — 1° Mise de denrées en régie, 2° Bureau de tabac, — est encore un mot de sabir : usuel à Gabès, en 1897, et au Maroc, depuis 1908 au moins, au sens de Cabaret, il a monté jusqu'à la basse Loire. En 1897, me dit-on, *estanco* était le nom, et l'enseigne, d'un petit café-concert à Ancenis. Dès 1892, le 65ᵉ inf., à Nantes, disait *aller à l'estanco*, aller en Prison, à la Salle de police; en 1915 le 81ᵉ territ., de Nantes, l'emploie au sens d'Abri de tranchées, individuel ou collectif.

Ramdam, Grand jeûne des Arabes, se prend au sens de Tapage : « avec un crapouillot de 90, j'ai mis le feu à une guitoune, ça a flambé pendant au moins une demi-heure. Ils devaient en faire un ramdam! », texte cité dans SAINÉAN, *Arg. tr.* M. Sainéan y voit une onomatopée; la phrase même y contredit, par cet article qui accompagne le substantif *ramdam*. *Faire ramdam* était usuel à la Légion Etrangère et aux zouaves en 1894-1898 au sens de Se serrer la ceinture, Jeûner par force, et *aller au ramdam*, mêmes corps, au sens de Ne rien toucher à l'ordinaire de la compagnie. *Ramdam* est la prononciation algérienne de *ramadan*, Grand jeûne mahométan. Entre Jeûne et Tapage doit se trouver l'image intermédiaire de Bruyante lamentation cérémonielle. *Faire du ramdam* m'est attesté par un Nantais usuel depuis au moins 1890. Les soldats romands disent « faire du rame-dame », « se fâcher dru », *Schw. Sold.*, p. 69. Cette expression a fait un stage en Provence et Languedoc : *ramadan*, *ramasan*, à Marseille *roumadan*, Carême des Mahométans, Sabbat que font les chats pendant la nuit, Hurlement des loups dans les montagnes, MISTRAL, *Trésor* (19).

(18) Le style militaire officiel l'admet au sens de Baraque construite par la troupe avec un certain confort, *Instruction sur les travaux de campagne*)...(*approuvée le 21 décembre 1915*, p. 204.

(19) « En font-elles un *ramadan*, ces cigales! », AICARD, *Arlette des Mayons*, V; mais M. Aicard risque gros en avançant que ce mot est « un des vestiges du passage des Maures dans la région du Var », *ib.*, en note. Il est plus vraisemblable

Etant donné *bousin*, Maison de danse et d'amour, le langage populaire en tire, par apocope à redoublement *zinzin*, même sens, 81[e] territ., 1916. De là « Zin-Zin », nom personnel d'un tank, *Journal* 24-6-17, parce qu'une auto de combat est bien une boîte pleine d'hommes et de chahut; *bousine*, Locomotive, est une forme féminine parallèle à *bousin*. De *bousin*, Maison à chahut, se tire, par métonymie, *zinzin*, Chahut : « Y aura du zinzin cette nuit », Les avions vont venir bombarder, 81[e] territ., 1917; *zinziner*, Mettre en bringues : « La route est zinzinée ».

Sonner, Frapper, mot d'apaches, s'étend au sens Bombarder; — *buquer*, Heurter, Taper, vieux mot français, est toujours populaire; M. Barbusse a inséré dans *le Feu*, I, « ça buquait », La fusillade tapait ferme, qu'il avait entendu d'un paysan soissonnais en 1915; — *déglinguer* signifiait Démolir, — *bousiller*, Gâcher le tissu (en langage canut à Lyon), — *gaspiller*, Emietter, — *zigouiller*, Couper avec un méchant couteau; tous quatre s'emploient, équivalents, au sens de Tuer.

Plusieurs mots familiers qui signifiaient Voiture deviennent synonymes d'Avion : *taxi*; *berlingot*; le fiacre à taximètre ne remonte qu'à une douzaine d'années; le berlingot est plus désuet (20); le même esprit de gouaillerie met la main sur *tacot* et *coucou;* qui serait de loisir, suivrait à travers les patois l'étymologie de *tacot*, dont le sens propre est Clou, et qui a été appliqué à l'Automobile usée, non pas, comme le dit M. Dauzat, parce qu'elle fait *tac! tac!*, mais parce qu'elle est un *vieux clou*, et au Train départemental ou à voie étroite parce qu'il en est un autre; quant à *coucou*, qui a désigné une Petite voiture de place pour l'extérieur de Paris, c'est un syssémantique de *rossignol*, tous deux signifiant Vieillerie hors de service, et parce qu'il y a eu comparaison comique des voitures grinçantes avec les oiseaux chanteurs; *taxi*, *tacot*, *coucou*, signifie Dirigeable aussi aisément qu'Avion.

que nos côtes méditerranéennes l'ont appris soit par la conquête de l'Algérie, soit par les récits des captifs revenus de chez les Infidèles? — Notre mot s'est développé en *ramatata* que MISTRAL signale en Languedoc, *radada* (« du radada dans le bourrichon », CASANOVA, *Nénesse*, p. 218), *radadame* (« truc à la radadame », *ib.* p. 235), *ramdamdam*. « C'est le capitaine qui a voulu faire lui-même le rapport : ha, faut voir comme il a écrit ça : des mots va comme je te pousse, des phrases à la ramdamdam, une éloquence à coups de poing », 81[e] territ., 1917, un caporal (qui a voyagé dans le Midi).

(20) N'empêche que des automobilistes à Toul, 1916, s'en servent aussi pour désigner leurs autos.

L'assimilation de l'automobile et de l'avion se poursuit sous *casserole*, qui est le Dôme à l'avant de la carlingue d'avion, mais qui est aussi, par une métonymie de la partie pour le tout, l'ensemble de l'Automobile; la boîte au radiateur est le siège d'une cuisine ronflante.— Par la même métonymie *chaufferette* désigne toute l'Auto, (le chauffeur, les pieds sur les pédales, sent aux jambes à travers un tablier métallique la chaleur du moteur); et par la même métonymie *four crématoire* désigne tout l'Avion. Il n'est pas difficile de saisir pourquoi un lexique d'automobiliste devient un lexique d'aviateur. L'argot des camps d'aviation est dû surtout aux mécanos qui avant la guerre « boulonnaient chez Henri ou grattaient chez Gnôme », *Fantasio* 1-11-16, p. 234. Il n'est nullement requis de croire que ces mécaniciens suivent rigoureusement l'analogie scientifique des deux véhicules terrestre et aérien : la vague idée d'une Mécanique a suffi pour amener les mots à un emploi nouveau; on en douterait et on se référerait au principe commun des moteurs à explosion, si la facilité avec laquelle les noms de voitures hippomobiles ont passé aux machines à vapeur et à essence ne prouvait qu'on a affaire ici plutôt à la verbalité qu'à la science.

Terminons ce chapitre par deux néologies à allusion historique : *limoger* quelqu'un, c'est le Remercier, le Disgracier; « Kouropatkine vient d'être limogé », 340e inf., 1916; des officiers généraux, deux douzaines, dit-on, ont été en septembre 1914 envoyés en disponibilité, et c'est l'explication, à Limoges; — « les Boches nous « strafent » ce matin », *Journal*, 13-8-16; germanisme tiré de l'imprécation boche : *Gott strafe England!* Que Dieu châtie l'Angleterre!

GASTON ESNAULT.

(A Suivre.)

NOTES SUR L'ESTHÉTIQUE DES COMBATS

—

Sur les frontons du temple d'Égine étaient sculptés des guerriers grecs et troyens se battant autour du corps de Patrocle; les métopes du Parthénon, enlevées à l'Acropole par lord Elgin, montraient les Lapithes luttant contre les Centaures.

Jadis le combat d'homme à homme était une matière inépuisable offerte aux appropriations du sculpteur. Il satisfaisait à toutes les exigences de la plastique : beaux sentiments, belles lignes; les héros étaient nus.

Les cuirasses reproduisaient les saillants et les creux du torse; elles ne masquaient pas l'homme ; elles le révélaient. Les cnémides faisaient valoir l'anatomie de la jambe. L'armure était représentative. Le légionnaire romain était académique. L'Apollon ou le Discobole n'ont jamais connu l'épaulette ni la molletière.

Les armes d'autrefois : des lignes calmes et continues. Elles étaient une parure. Glaives de Mycènes en forme de feuilles de saule, hache palstave d'Odin, épées celtiques en forme de feuilles d'iris, cimeterres d'Arabie, piques sarisses longues de quatorze coudées, brefs parazones des centurions ; l'arc...une branche souple qui se courbe et se détend ; la flèche... une baguette empennée qui vole. La panoplie antique pouvait être sculptée.

Le combat était un duel représentatif. Deux hommes suffisaient pour évoquer l'idée complète de la bataille. Ils formaient un groupe sculptural qui luttait, en de beaux mouvements, avec de belles armes.

Les artistes le faisaient toujours pareil à lui-même. Rappe-

lons-nous le Perse combattant du Vatican, les barbares vaincus du Louvre, de Venise et de Naples, les chevaux cabrés du Parthénon, les rangs d'hoplites circonscrivant les pilastres des arcs de triomphe, les porteurs d'enseignes des colonnes Trajane et Antonine.

La lutte se resserre dans d'étroites limites. Les combattants sont de profil; çà et là un mort encombre le terrain; un ami accourt à l'aide, un blessé se relève. La foule, impossible à figurer par le relief, disparaît complètement devant le type. La fantaisie vivante de l'artiste a donné à l'homme une importance qu'il n'a jamais eue dans la réalité.

Le concours des choses est méconnu. Le milieu n'est pour rien dans la victoire. La nature environnante n'est pas représentée.

L'Egypte et Rome ne nous ont que rarement donné l'idée des foules armées. Les bas-reliefs d'Egypte et la colonne Trajane représentent la masse par le pêle-mêle indescriptible, par les processions de guerriers et par des monceaux de têtes. Ces œuvres sont exceptionnelles et, à tout prendre, inférieures. A l'époque classique, on s'est contenté de faire évoluer de jeunes corps nus dans des attitudes hardies.

Le caractère de cruauté du combat antique apparaît par les mains et les têtes coupées que les combattants jettent en tas. Mais ce sont là des traits d'un art trop naïf pour que les sculpteurs grecs, par exemple, les aient notés. Ils n'ont jamais montré de telles scènes. Ils n'ont cherché que les attitudes admirables. Les combattants ont le calme des Immortels. Les guerriers d'Egine tombent avec un sourire mystérieux. L'artiste a tout ennobli, même le Barbare, ce corps sans gymnastique, cette âme sans philosophie. Qu'on s'arrête devant le Gaulois expirant qui est au Capitole. Il symbolise avec majesté l'image de la douleur et du courage malheureux. Impassible et las, il regarde le sang couler de sa blessure et, près d'expirer, semble réfléchir au pourquoi de la défaite et au pourquoi de la douleur.

Telle fut, dans le passé, l'esthétique des batailles.

§

L'arquebuse et le mousquet ont tué la sculpture guerrière. Désormais on lutte de loin. Il faut donc représenter l'espace, le paysage avec ses accidents de terrain, le ciel auquel

on donne, suivant les cas, un sens sinistre ou des couleurs d'apothéose.

Les combattants forment des lignes profondes. Ils manient des engins compliqués. Comment évider le marbre pour représenter la batterie d'un mousquet ?

Le confort impose des habits ; la gloriole les orne de broderies.

Le sculpteur a fait place au peintre pour qui ont l'air d'avoir été faits les feutres empanachés, les chabraques, les buffleteries, les chamarrures.

Une bataille, ce sont des masses qui se meuvent vers un but déterminé, ce sont des mouvements pittoresques et divers, c'est la synthèse de toutes les manifestations de l'énergie physique et morale ; c'est le moyen de donner aux yeux la sensation de la variété dans l'unité. Calme et désordre, abattement et ivresse, inquiétude et espoir, mort et vie : toutes les oppositions, toutes les expressions, toutes les attitudes, tous les réflexes ; la vie enfin, au maximum d'intensité, opposée à l'immobilité définitive. L'esthétique des batailles se résume dans l'esthétique des mouvements.

Casanova a vu en imagination la mêlée et nous l'a montrée. Van der Meulen a fait de la tactique et nous en a instruits. Gros a fait entrer dans l'art le mouvement des masses avec son tableau d'*Aboukir* et Horace Vernet avec *l'Assaut de Constantine*, vrai chef-d'œuvre du genre. Neuville et Detaille se sont contentés de peindre la scène mouvementée. Ils se sont rejetés vers les faits épisodiques qui leur ont donné la matière d'une peinture de francs-tireurs. Ils nous ont montré la bataille par tout petits morceaux ; ils ont été les Marbots et les capitaines Coignets de la peinture militaire.

§

Aujourd'hui...

Depuis trois ans, nos peintres, — il y a parmi nos poilus de très grands artistes, — après avoir serré de près la réalité navrante du champ de bataille, y ont découvert ce que leurs devanciers n'avaient pas soupçonné : la souffrance et la résignation.

On s'aperçoit aujourd'hui que Callot fut un observateur de génie.

Jamais on n'a tant représenté les blessures et les agonies.

Jadis les images de la guerre n'avaient rien que de gracieux : se reporter à Van der Meulen. Peu de différence entre le *Repas de chasse* de Van Loo, du Louvre, et le *Camp entre Fontarabie et Saint-Sébastien* qui est à Versailles. Le plaisir est partout. On caracole, on cause, on sourit et l'on dîne. La joie déborde : joie du jeu, de la gloire, de traverser les villes, de donner un baiser à des lèvres inconnues, de mourir un jour de victoire, en voyant passer le Roi.

Car les soldats des anciennes armées voyaient le Roi. Ramsès, sur son char, symbolisait toute l'armée égyptienne. Sur les murs du Vatican, Constantin est au milieu de la mêlée; Alexandre occupe le centre de la mosaïque d'Arbelles; le grand Roi absorbait toujours le premier plan dans les peintures de Van der Meulen; tout le *Fontenoy* de Lenfant est synthétisé dans l'admirable portrait de Louis XV s'entretenant avec le duc de Richelieu; dans quelle toile de Gérard, de Gros ou de Vernet Napoléon ne joue-t-il point le premier rôle ?

Depuis lors, personne n'a pris la place du grand capitaine. On ne croit plus à Ramsès. Les généraux disparaissent peu à peu. Dans les œuvres remontant à deux années, on dirait que la grande guerre n'est qu'une guerre de soldats !

Jadis la bataille était vue du côté du Roi. On ne la voit plus aujourd'hui que du point de vue populaire.

Les yeux ne sont pas distraits de l'affreuse misère et des cruautés de la lutte. Partout la joie en est bannie. Les aurores et les crépuscules sont lugubres; on voit de toutes parts du sang, de la boue, des fondrières, des cratères pleins d'eau sale, des tas de débris mêlés à des débris humains. Le tableau est à ce point navrant qu'il décourage le cœur le plus endurci de regarder les horreurs de la guerre.

On ne voit pas l'ennemi, mais on sent la mort toute proche. Elle n'est plus l'hydre redoutable et magnifique escaladant les bastions ou dominant la vaste plaine; elle n'est que la bête sournoise qui ricane chaque fois que çà et là un homme s'affaisse, comme pris d'un mal soudain.

Mais surtout, voici l'apparition de la nature ! On l'avait toujours ignorée. On ne nous montrait pas où les mêlées avaient lieu. Depuis quelque temps, on fait grand cas de l'atmosphère, de la pluie, de la boue, de l'eau qui enveloppent les soldats des temps nouveaux. Les bois, les champs, les brumes for-

ment un décor qui nous émeut. Depuis quelque temps, la nature, qui reste sereine au milieu de nos agitations, envahit les images que les peintres nous font de la guerre et, peu à peu, absorbe et résorbe tout.

Les combats que nos contemporains dessinent ne sont plus que des paysages animés. C'est qu'aujourd'hui des batailles de plusieurs jours ont lieu sans que personne — sauf les aviateurs — voie de part et d'autre des tranchées. Et si quelque observateur, du haut de sa nacelle, est témoin du spectacle, il n'aperçoit que de minces lignes grises se mouvant sur la terre dénudée. La bataille est quelque chose qu'on conçoit, mais qu'on ne *voit* plus.

En ne nous montrant qu'un épisode de l'action, l'artiste d'hier ne pouvait prétendre en exprimer toute la grandeur. Nos peintres contemporains ne peuvent songer à figurer, à côté des soldats qui exécutent, les chefs qui dirigent. Ceux-ci n'apparaîtront plus dans les attitudes vigoureuses, théâtrales et traditionnelles : Lannes ne saisirait plus l'échelle d'assaut de Ratisbonne ; Drouot ne défendrait plus ses pièces contre la cavalerie ; Ney ne se tiendrait plus, un fusil à la main, au milieu de l'arrière-garde, dans la plaine russe ; Napoléon lui-même pointerait-il le canon de 1814 ?

Le chef sera calme, isolé, loin derrière le front. Les historiens écriront peut-être sur son visage et son attitude impassibles leurs plus belles pages, mais que peut faire un peintre d'histoire d'un front solitaire et méditatif ?

Et les soldats... Ils sont eux-mêmes réduits à quelques mouvements monotones. Le canonnier ne regarde même plus dans la direction de l'ennemi. Il est tout entier absorbé par la lecture des tables de tir ou l'observation d'un repère. Le pittoresque des costumes et de l'armement s'est complètement effacé. Disparus à jamais les feutres brodés, les dragons chevelus, les pelisses, les tresses en cadenettes, les corsets de fer, les lanciers rouges. Les formes des armes sont les plus disgracieuses qu'on puisse imaginer : mitrailleuses accroupies, mastodontes trapus mués en mortiers, cheminées d'usine en acier baptisées canons, grenades sans galbe... Où sont les couleuvrines, serpentaux et dragonneaux ornés de foudres, de lions et d'amours ? Objets de musée comme le boomerang australien. Ajoutez à cet attirail sans grâce les lunettes baroques,

les instruments multiformes de la signalisation électrique, optique et à bras.

La fumée elle-même qui servait aux peintres pour voiler les aspects inesthétiques des champs de bataille s'est évanouie en tant que nuage décoratif. Elle n'est plus qu'une traînée roide et subite d'une substance brunâtre, fuligineuse et grise qui dure peu.

La guerre n'est plus sculpturale.

La guerre n'est plus pittoresque.

A quelle notation l'art doit-il avoir recours pour en représenter les traits essentiels?

Est-ce à la musique? Non! Le musicien ne pourrait exprimer qu'un aspect de la scène totale. Sans doute, les balles sifflent et bourdonnent, gémissent ou vibrent en fendant l'air; l'obus a un vol grave ou perçant selon son calibre. Lulli a harmonisé dans son *Alceste* le combat d'Hercule assiégeant une ville. Beethoven a composé pour Wellington une *bataille de Vittoria* qui exigeait le concours d'une « machine à fusillade ». Au 2e acte de *Parsifal*, Wagner fait dire par Klingsor les phases du combat dont il est le témoin. Berlioz a mis un coup de canon dans une de ses symphonies. Tentatives sans charme et qui n'enchanteront jamais nos oreilles.

Le combat antique était beau.

Le combat moderne était pittoresque.

Le combat de 1917 est *pensant*.

La guerre ne ressortit plus ni à la sculpture, ni à la peinture, mais à la littérature psychologique. La guerre a perdu tout caractère de poésie. Le peintre ni le sculpteur ne peuvent plus nous en donner l'admiration.

Le combat est dans le cœur des soldats. On ne pourra plus peindre de beaux tableaux de bataille. On ne peut pas peindre le combat qui se livre dans l'âme d'un homme et qui est d'autant plus violent que cet homme réfléchit davantage. C'est la tâche exclusive de l'écrivain de nous parler désormais de la guerre. Lorsque les peintres et les sculpteurs ne nous montrent plus la beauté d'une chose, les philosophes les remplacent pour nous en montrer souvent le caractère odieux.

MAURICE BOIGEY.

LE CABARET

Le village, tassé à mi-hauteur contre la côte, fait la carapace autour de l'église, qui est assise au milieu des maisons, avec, à son flanc droit, une placette plantée de tilleuls et meublée d'un puits à poulie. Le cabaret s'accroupit derrière la nef, humblement; une enseigne verte et jaune couronne son entrée basse; un long couloir où picorent des poules prend jour sur la remise encombrée de douves, de cercles et d'échalas, et conduit à la salle principale ornée d'une cheminée à manteau. Au delà, s'ouvrent l'arrière-boutique peinte à la chaux et une sorte de réduit au toit rapiécé, au sol de terre battue qu'envahissent encore les buveurs, les soirs de gala.

Le soleil du matin habille l'église de mauve; le couchant la barbouille de rouge framboisé; puis la lune, après les heures indécises, la découpe si dure et si blanche, que les étoiles vacillent en la regardant. Le coq, métallique et nerveux, fait bonne garde et menace, à chaque saute de vent, le coin de l'horizon qui n'est pas sage. Les heures tombent, une à une, sur la plaine où le tambour ronflant des grenouilles domine la basse lointaine du canon, sur le chien qui aboie aux vaches, sur le falot errant du planton de service, sur la sentinelle debout au carrefour des quatre routes.

Le cabaret, lui, vit à l'abri de la lune, à l'abri du soleil, dans l'ombre du clocher. Il s'efface, s'aplatit derrière la nef dressée en grand pontificat; il sourit diaboliquement de toute sa face bombée par la malice, de sa porte au linteau vermoulu, de son œil de bœuf un peu louche; car il tire sa gloire et son feu de ses entrailles poudreuses, habitées de muids et de bouteilles; il se recroqueville, comme le dragon couvant son tré-

sor, sur sa cave, où sont emprisonnées dans le verre et le bois les chansons, les rixes, les chimères.

Aux soirs de mai, les enfants jouent, encombrant la venelle; les martinets à courtes pattes tombent du haut de l'abside, fleurie d'iris et de giroflées, et rebondissent dans le ciel où ils nouent des entrelacs de vols brisés et de cris. La vigueur du curé mène le chœur pieux :

« O Marie, qu'on publie... » Une belle voix, barytonnante et grasse, qui porte en elle la certitude d'être catholique, romaine, éternelle; des voix de femmes, grêles, un peu fausses et hésitantes, cherchant un insaisissable espoir ; des voix de soldats aussi, trapues, fatiguées, qui trouvent peut-être dans les vieux chants monotones, appris de l'enfance, la stabilité et l'oubli. Puis le silence envahit le vaisseau de pierre; la servante éteint les cierges ; les vitraux s'endorment ; des femmes passent en chuchotant, deux par deux ; un soldat allume sa pipe devant le porche ; la soutane du curé s'engouffre dans la grille du presbytère ; un sureau en fleur règne paisiblement par le parfum. Mais, déjà, le cabaret s'emplit.



Odeur de vin, de cuir et de tabac ; une fumée dense, un brouillard où luisent quelques casques bleus sous les lampes; une frange de papier vert acide et rose-cru qui court le long des étagères du vaisselier, au-dessous des assiettes enluminées ; un cuivre à reflets juché sur le manteau de la cheminée ; une image de piété, un certificat d'études encadré, un chromo représentant la reine des Belges à Dixmude ; des faces tannées, travaillées par le vent et la sueur, au repos entre les mains épaisses, coudes sur la table ; des yeux mi-clos qui regardent dans le brouillard et y dessinent les contours familiers de ce que nul autre ne peut connaître; d'autres yeux tout écarquillés qui jouissent naïvement des filles grasses, à cheveux ondés, pressées entre les groupes, chargées de bouteilles, et qui rient d'être chatouillées.

Quelques-uns des hommes, après avoir trinqué et lampé, parlent; mais il n'y a pas encore de conversation ; la masse humaine demeure inerte, sans contact; chacun monologue et rabâche devant un autre qui ne l'écoute pas, qui rumine en faisant parfois, par politesse, un signe d'assentiment.

Moi, je suis assis dans le coin, près du lit-armoire fermé d'un rideau de cretonne rouge. Ma chopine de vin blanc se dresse devant moi et concentre mon attention; le brouillard, la lumière de la lampe à pétrole suspendue, la flamme des briquets s'y peignent comme en un miroir trouble; j'écoute les hommes qui se racontent ; je ne vois pas leurs différents visages, et il me semble que, sous les timbres et les accents divers, la voix et la terre même du pays de France m'environnent.

★

« ... Je l'avais entendu qui râlait dans les fils de fer, et il m'appelait. Au soir, je suis sorti, j'ai rampé jusqu'à lui, dans les herbes. Alors il m'a dit : « Je suis brisé. » Et il est mort. On était ensemble depuis les Eparges, dans la même escouade, les deux plus anciens. Maintenant il est mort. Je l'ai ramené, et quoiqu'il soit maigre, il pesait lourd. On l'a enterré. Maintenant d'ancien dans l'escouade, il n'y a plus que moi.

— Ce qui m'a fait le plus de peine... c'était en août 1914; il y avait devant nous un beau champ de blé, dru et chargé, qu'on n'avait pas moissonné; il grimpait la pente d'une petite crête; on a reçu l'ordre de s'y déployer en tirailleurs. J'avais le cœur gros de marcher dans la moisson, parce que je suis fermier dans la Beauce, et que chez nous, de père en fils, de naissance, on fait pousser le blé ; mais il n'y avait pas moyen de marcher ailleurs. Plus tard j'ai vu l'artillerie massacrer les vignes et les houblonnières, retourner les champs de pommes terre et de betteraves; j'ai creusé des boyaux dans de la terre si riche que c'était un crime de l'abîmer ; mais jamais je n'en ai eu si lourd que dans le champ de blé, quand on avançait par bonds et qu'on se couchait en écrasant les épis. On est arrivé à la crête ; je pleurais presque, je ne regardais pas les morts; je ne considérais que le froment saccagé. J'ai ça dans le sang ; je suis Beauceron, cul-terreux comme on dit ; ça ne se guérit pas. Tout de même, il a bien fallu s'endurcir...

— C'était une belle attaque; l'artillerie tapait en rideau, à cent cinquante mètres devant nous; on progressait l'arme à la bretelle, sans penser à la guerre; les Boches ne tiraient plus ; ils étaient comme fous du bombardement; on ne voyait que des morts, des blessés, des vivants qui levaient les pognes. Un gros capitaine bavarois puisait dans une boîte et nous offrait

des cigares, en rigolant ; il avait préparé ça à l'avance ; c'est des gens qui ont de l'organisation. Nous, on criait des blagues aux prisonniers, des vieux ou des petits jeunets; on est un peu épateur ; ça nous faisait plaisir de leur montrer qu'on les possédait en douce ; comme on ne perdait presque personne, on ne se sentait pas de méchanceté. Seulement, derrière nous, restait une sape que les nettoyeurs avaient oubliée. Les Boches ont sorti une mitrailleuse, ils nous fauchaient dans les fesses. Alors on n'était plus si contents ; on a un peu massacré.

— J'ai regardé mon bonhomme ; il avait une capote trouée, rapiécée, et pas un bouton de la même famille. Il m'explique qu'on ne voulait rien lui donner, qu'il n'arrivait pas à toucher de frusques. Pas débrouillard, un employé de bureau dans le civil, qui fatigue plus du cul que du bras ; mais bon garçon, poli, serviable et une écriture au moule. Il connaît les noms des pays ; il expliquera pourquoi les Dardanelles n'ont pas réussi et la place des batailles en Mésopotamie. Alors, je lui ai dit : « Je va t'en fournir du linge ; je suis cabot, je veux pas que mes hommes soient à la manque, surtout ceux qui ne râlent jamais. » Puis j'ai inspecté les boutons ; il y en avait de la biffe, du génie, de l'artillerie, un de boche, et même un de gendarme. Je ne comprends pas où il avait pu ramasser tout ça. Je me suis fâché tout rouge. « Quand on n'a pas de boutons, qu'on en prenne où on peut, y a pas de malice. Un de Boche, j'y vois pas d'inconvénient : ce sont des vaches, mais ils savent faire la guerre. J'en ai brûlé un grand roux au dernier coup de main, qui était coincé par le pied entre deux rondins ; il ne voulait pas se rendre et tirait avec son soufflant ; je l'ai brûlé, tout de même je le respecte. Un bouton de boche, ça passe... (*Censuré*). »

— Au début, on n'avait pas de permissions comme maintenant ; je suis resté dix-huit mois sans retourner chez nous. J'avais un petit enfant, qui était né au moment de Charleroi, dans le temps qu'on ne recevait pas de lettres. J'ai appris sa naissance dans l'Argonne, quand il avait plus d'un mois ; il est mort pendant que nous attaquions à Arras ; alors les lettres marchaient déjà vite. J'ai su pendant six semaines que j'étais le père d'un petit enfant. Il paraît qu'il me ressemblait ; on me l'a écrit pour me faire plaisir, parce que ces petites figu-

res ça n'a guère de ressemblance. Moi je ne l'ai jamais vu...

— J'ai dit au sergent : « T'es un homme ou une vache? Une vache ou une machine ? Une machine ou une merde ? » Il voulait parlementer, alors j'y ai répondu : « Je ne te parlerai plus, je ne veux plus te voir ; quand même je serais mort, tu n'approcheras plus de moi ; je me lèverais du trou et je t'écrabouillerais avec mon fémur. » J'ai failli passer au tourniquet; le lieutenant a arrangé l'affaire ; il m'a prêché la morale : « Sans discipline, qu'il jacquetait, c'est la pagaye. — Je veux bien obéir, que j'y ai répliqué, mais je veux pas qu'on me commande. » Il rigolait à la fin, le sergent aussi ; j'étais muraille. Il m'a collé, d'office, volontaire pour une patrouille. « Je suis volontaire de bon cœur, quoique forcé », que j'y ai dit. Je renâcle pas au service, mais j'aime pas qu'on m'empoisonne au repos.

— Cette fois, j'ai le filon, le fin filon ; j'y avais droit depuis des mois que je trime ; et puis marié et père de trois enfants. Cabot à l'équipe de fil de fer, c'est une affaire. La tâche de nuit entre les lignes, trois, quatre, cinq heures, ça dépend du boulot. Après, ouste ! les gas. Quand tes piquets sont enfoncés, tes chevaux de frise équipés, à chlof ! On dort tout le jour; plus de garde, le jus et la tambouille au plumard, et le cul de quart de gnole aussi, comme le pape. Tu te trouves plus dans les endroits où l'on torpille, y a plus que les fusants et les mitrailleuses par surprise. Si t'es debout, fauché aux jambes, couché, le pruneau dans la tête, c'est le seul risque. Mais quoi ! on fait la guerre...

— J'ai vu les Américains, tous des milliardaires ; ils boivent le champagne comme tu sifflerais l'aramon ; pas fainéants pour payer la tournée; nippés comme des civelots, pas l'air soldats, mais de belles frusques. Tu comprends, nous, malgré tout, on a une vieille habitude dans le sang d'être soldats, du temps des rois, des empereurs, des révolutions ; eux, qu'ils disent, c'est des citoyens ; alors on les paie cher parce qu'ils sont libres, et les hommes libres ne se font pas casser la gueule pour le plaisir, il leur faut du pèze, des dollars qu'ils appellent ; leurs femmes touchent un tunard par jour. Ils faisaient la distribution ; j'ai pensé : ces civelots-là, ils vont tout laisser traîner, je leur *achèterai* quelque chose en douce. Mais, macache ! ils rangent tout, ils rentrent tout ; c'est des mecs or-

ganisés. Les gens qu'on peut rien leur marauder, j'ai de l'estime pour eux...

— On a entendu le départ; on travaillait dans le boyau qui est effondré, large comme la route nationale et sans profondeur. J'étais avec l'Alsacien, l'ancien légionnaire, on ne pensait à rien. Le parpaing s'amène, une grosse torpille, sur nous; elle baloche juste sur notre tête ; pas d'abri, pas de trou où se planquer; on se couche, côte à côte, on ne respirait plus et on attendait; tu croirais que c'est des années. Elle n'a pas éclaté; elle a cassé en deux mon fusil, à hauteur du pontet, à cinq mètres de moi. L'Alsacien a voulu blaguer : « Le Sanct Petrus a pas voulu que j'aurais été bousillé par le gros mec en blouse qui ratatine... » Ça ne sortait pas. On était blanc comme la craie et on tremblait comme l'herbe.....

— Il m'a demandé ce que je pensais de la guerre, du moral des troupes, de l'organisation matérielle, des munitions, de la valeur stratégique des chefs..... La valeur stratégique des chefs.... Oh! la! la! et toutes sortes de pépins à la graisse d'ombrelle, comme on en lit dans les journaux. C'était un homme gras à lard qui portait une jaquette d'alpaga, un chapeau de paille et un gilet blanc. Il a ajouté que si ça n'avait pas été rapport à la santé de sa femme que la moindre émotion pourrait tuer, il se serait engagé dans un corps d'attaque. Ils racontent tous ce boniment à l'arrière; ils perdent jamais le sentiment de la famille. Alors je lui ai répondu : « Moi, je suis soldat de deuxième classe et je distingue trois choses à la guerre : le bistric, la bistriquette et le bistricaillon. Pour le reste, toc et toc.... Vous avez compris, Monsieur? » Le bonhomme n'a pas insisté.

— Si tu vas à l'hôpital, faut dire que tu es embusqué ; autrement on n'a pas de considération pour toi, on te prend pour une andouille. Moi, j'étais bien ; il y avait des dames qui me soignaient, qui me frictionnaient le ventre ; au début ça m'impressionnait; j'avais pas l'habitude de montrer mes avantages aux baronnes de la noblesse. Il y en avait une surtout, blonde, grasse à fossettes, mariée à un bon à rien, pistonné, qui se les roulait à l'état-major. Elle me racontait ça en me frottant le bide et que je devais avoir une bonne amie; elle répétait toujours que son mari n'était propre à rien. J'ai compris l'allusion. Alors j'ai filoché le secteur... Oh! là! là!... Elle m'a

donné des cheveux quand je suis parti. Je vas t'en montrer; mais faut pas les perdre, parce que je n'en ai pas beaucoup...

— Oui, mon cher, je crois que nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois à la première du *Sacre du Printemps*. Quelle bataille! Nous faisions le coup de poing pour la bonne cause, avec quel sérieux, avec quelle conviction! On n'avait plus revu cela depuis la générale de *Pelléas*. Le bon temps! Moirol et Ronsy ont échangé leurs cartes. « C'est une honte, disait l'un, la régression à l'art hottentot, aux danses des nègres ivres, la fin de la culture européenne. » (Entre parenthèses, elle nous a montré depuis ce dont elle était capable, la culture européenne.) L'autre répliquait : « Il fallait oser ce rajeunissement; la musique meurt de l'excès d'intellectualité; vive l'infusion du sang barbare! » On prononçait de grands mots pour peu de chose. Nous les avons réconciliés devant une fresque de Bourdelle. Quelle cohue dans le foyer! Le creuset de l'Europe et de l'Amérique; on aurait cru à la fusion des races ; qui aurait imaginé les instincts primitifs de la horde encore si vivants? Pourtant nous sommes tous partis, à la mobilisation, presque avec joie. Ronsy a été tué dans la Somme, Moirol à Verdun. Si l'on ne risquait pas soi-même sa vie chaque jour, on aurait le cafard de voir disparaître tant de jeunes hommes et d'amis. Amis! on se rencontrait, voilà tout; cependant la mort les a rapprochés de nous; on les aimait à son insu.... Amis, non; mais des compagnons certainement.

— Pour la guerre, le principal, c'est le moral. Et le moral ne se fabrique pas dans les journaux, avec de l'encre d'imprimerie et des discours patriotiques : il faut de l'artillerie et de la cuistance. Quand la lourde pilonne, tu te sens gaillard, ça rougit les foies à ceux qui les ont blancs; tu as l'impression d'une force qui te protège et qui travaille pour toi, tu n'es plus un isolé dans le trou. Si tu manges bien, tu ne crains ni le froid ni la mélancolie. On avait un capitaine qui goûtait toujours la tambouille de la roulante, et puis, après, il allait regarder les feuillées. Quand c'était liquide, rose et mauve, aux temps durs que le ravitaillement n'arrivait pas et qu'on buvait de l'eau à la poudre, il se bilait, le vieux; mais quand il voyait de la belle matière bien cordée, alors fallait le voir rigoler

et se frotter les mains. « Ma compagnie est d'attaque », qu'il disait. Cet homme comprenait la guerre.

— Suppose que tu sois charron établi à Quimper et ton copain charron établi à Perpignan et tous les deux d'une vieille classe; ils vous renverront. Mais, suis bien mon raisonnement, ils t'enverront, toi, à Perpignan gérer l'affaire du copain et l'autre à Quimper exploiter la tienne. Alors rien ne marchera; vous ne vous intéresserez pas à la chose; vous sucerez la bouteille, vous tirerez au cul, parce que vous ne tiendrez pas votre place. C'est toujours comme ça : le militarisme, vois-tu, c'est l'adversité des choses... parfaitement, le rebrousse-poil du bon sens... on ne peut pas mieux dire, l'adversité des choses...

— L'aspirant, un bonhomme qui se débrouillera; il a des relations dans la haute. A ce qu'il paraît que son oncle est curé à Paris et que sa sœur connaît Montéhus.

— En Champagne, au début, on en a trouvé des saouls dans toutes les caves. Ils emportaient les bouteilles et piquaient les tessons devant leurs tranchées; ça leur servait de barbelés.

— Les gros noirs radinaient; le commandant se promenait debout, sans baisser la tête, sans saluer : c'était un vieux dur. Il disait : « Les enfants, ça ne fait pas d'éclats, c'est des obus de rupture. Vous n'avez qu'à vous coucher; si ça ne vous tombe pas directement dessus, vous êtes en sûreté, comme chez vous. » Ils rappliquaient régulièrement, méthodiquement, au compas, à la manière boche qui n'aime pas opérer par rafales. Le commandant se trouvait à l'autre bout du terrain, car on ne pouvait plus parler de tranchée. Un éclat tout de même, et qui venait de loin, lui a tranché la carotide; il est tombé sans seulement crier couic, replié en deux, sur lui-même; le sang giclait à gros bouillons. L'agent de liaison, qui se tenait à côté, n'a rien eu, que la peur. Le commandant raisonnait bien; cependant le hasard l'a contredit. Il ne faut jamais avoir raison à la guerre; il faut avoir la veine.

— Les boches ont commis des atrocités, on ne peut le nier. J'ai vu, en Belgique, dans une église, deux vieilles femmes violées et mortes, dans le platras, et une petite fille de douze ans, toute nue et les seins coupés. C'est de la sauvagerie. On n'est pas toujours maître de soi, l'idée qu'on peut mourir

d'une minute à l'autre vous sort de l'assiette. Tout de même, faudrait garder un peu de savoir vivre ; des nistonnes de douze ans et des vieilles de septante, en abuser en les forçant, j'appelle ça un viol... (*Censuré.*)

— Le lieutenant a eu la cuisse fracassée pendant la patrouille, et il est resté dans un entonnoir. Toute la journée on a vu la fumée de sa cigarette et son casque qui lui servait à faire des signes, de temps en temps. Quand nous voulions sortir, les mitrailleuses balayaient le champ, et les nôtres de même quand les ja-ja essayaient de ramper. Le lieutenant ne pouvait pas être délivré par nous, ni ramené prisonnier par les autres. Et toujours il fumait sa cigarette et agitait son casque. A la nuit tombante, les mitrailleuses ont cessé de tirer et nous nous sommes déployés en tirailleurs, en même temps, nous et les Boches ; mais nous les avons eus à la grenade et nous avons ramené le lieutenant. Ça ne pouvait pas se passer autrement : on met plus de cœur à sauver quelqu'un qu'on connaît qu'à prendre un prisonnier qu'on n'a seulement jamais vu.

— Au dépôt, ils ne connaissent pas la guerre ; ils ne comprennent seulement pas la plaisanterie et ils t'apprennent des théories des années de paix. Après Charleroi, j'ai été blessé, au moment d'arriver sur la Marne. Hôpital, convalescence, je rentre au dépôt ; je passe cabot instructeur de la classe quinze. Le capitaine, un vieux à barbiche, qui avait dû gagner ses galons à Sébastopol, surveillait la théorie. Un jour, il me demande, à propos des arrière-gardes : « Vous avez déjà battu en retraite ? — J'ai jamais fait que ça, mon capitaine », que j'y réponds. Tu crois qu'il rigolait ? pas du tout, il râlait et voulait me foutre dedans pour mauvais esprit.

— Les gaz sont arrivés quand on ne pensait à rien, sur les dix heures du soir. Un téléphonard a crié dans l'appareil, avant de mettre son masque, et il est mort deux jours après. On le traitait d'embusqué, mais il y a bien des marioles qui auraient coiffé le groin sans s'inquiéter des copains. Ça a duré trois heures à peu près, et plus longtemps dans les creux. Une compagnie de travailleurs a été toute empoisonnée, ils avaient suspendu leurs masques à cinquante mètres et ils n'ont pas eu le temps d'y arriver ; ceux qui ont couru et n'ont pas pu retenir leur respiration sont tous clapsés à cette heure. Une chose terrible tout de même ! On craignait une attaque et les

renforts montaient ; on les voyait à travers le mica brouillé des lunettes, à la queue-leu-leu, avec leurs mufles de bêtes de l'autre monde, et qui marchaient lentement. Pas moyen de grimper sur la crête où le gaz ne reste pas ; les mitrailleuses la ratissaient, il fallait demeurer dans les bas-fonds, dans l'empoisonnement. Mahort, qui est asthmatique, étouffait et il voulait retirer son masque pour respirer une toute petite lampée, juste une lampée ; j'ai été obligé de le prendre à bras le corps et de le terrasser presque pour l'empêcher de se tuer. Il haletait, le poteau, je le maintenais à toute force. La vague a passé ; les fusées vertes ne partaient plus ; je l'ai démuselé. Au matin, ça sentait l'arrière-boutique de pharmacien... (*Censuré*). »



Cependant, dans le fond, à l'endroit le plus chaud et le moins ventilé, déjà les conversations s'animent, s'entrecoupent, se croisent. Des poings s'abattent sur les tables, entrechoquent les bouteilles, ponctuent les affirmations ; des regards cherchent bataille ; des pensées couvées longuement, mûries par le vin, veulent s'exprimer ; des chansons, qu'on fredonne par fragments brefs, semblent secouer leurs plumes, au bord du nid, avant de prendre essor. Les rires des filles, dans la touffeur du cabaret gorgé de mâles, deviennent plus saccadés ; la percale colle à leur peau moite, et l'odeur des femmes trouble les hommes.

« Un kil par ici, la blonde, et trois verres !

— Un café bien tassé, comme pour un malade.

— Il y a du café, mais plus de sucre ; si vous n'en avez pas apporté, on ne peut plus en fournir.

— Un café tout de même, l'enfant, j'ai barboté la douceur.

— Avez-vous fini, malappris ?...

— Oh ! si vous vous fâchez, M'selle...

— Le capiston m'a demandé si c'était le lieutenant qui se promenait dans le brouillard, à découvert ; on n'y voyait rien, j'y ai répondu que je savais pas si c'était le lieutenant, mais que c'était sûrement une andouille.

— Il t'a collé quatre jours.

— Non, les moulins à café ont tourné ; l'autre s'est planqué ventre à terre, et il est revenu comme un lézard ; j'ai reconnu le lieutenant. Alors je me suis défilé.

— Et tu dis qu'on va partir pour l'Italie ?

— Des blagues.

— Le tampon du colonel me l'a juré.

— Des blagues de tampon ; c'est les leggins du colonel qui lui ont peut-être raconté ça ! D'abord, moi, les tampons je les blaire pas, je les considère pas comme des hommes libres.

— Le colon a fait appeler le chef de musique : Faut apprendre la Marseillaise italienne, qu'il lui a commandé, pour la jouer sur la place de Turin.

— Oh ! la la ! C'est pas en Italie qu'on embarque, c'est à Salonique. Le cuistot de la troisième...

— Ta gueule, l'enflé ! Tuyaux de roulante, rapport de sous-marins...

— Et pourquoi qu'on n'irait pas à Salonique ?

— Parce qu'on va attaquer ici, avant d'être relevé par les Américains.

— Et puis, théâtre demain soir avec des chanteurs de la Comédie Française. Quand on annonce du théâtre, faut numéroter ses abatis.

— Attaquer ici !... Et l'artillerie ?... y a pas de quoi battre un potager.

— Les cent cinquante-cinq longs arrivent par le Decauville ; les emplacements sont préparés dans les bois...

— On construit des baraquements pour les ambulances.

— Et les positions !... Est-ce qu'on a des positions pour attaquer ?

— T'as l'œil, le mec ! Je m'y connais ; ici, c'est pas un secteur d'attaque pour nous.

— Ils ont posé des lignes en sous-plomb ; dans le ravin, à un mètre de profondeur, avec des briques...

— Pas une raison. On est là pour organiser le secteur. Les troupes qui organisent n'attaquent jamais où elles ont boulonné ; on connaît trop le danger, on n'y va que d'une fesse ; faut arriver du repos, un peu gras, sans avoir pensé, depuis longtemps, qu'on peut mourir. Ils savent ces choses à l'état-major, malgré qu'ils n'aient jamais fait la guerre qu'en automobile. »

Un grand sec, au nez osseux, à la face grivelée, se lève, au milieu de la salle ; il hume l'air, narines retroussées, et flaire le contradicteur :

« Nous sommes montés le dix-sept à l'attaque, en première vague, au petit jour ; on devait sortir au sifflet : la terre fumait et gênait la vue. L'artillerie avait pilonné comme jamais ; les fils de fer n'existaient plus. On a avancé comme on a voulu. Si le deuxième bataillon n'avait pas flanché, on aurait pris la crête et dévalé au diable vert.

— Dis donc, le grand mec, — crie une voix près de la cheminée, — où as-tu pris ça que le deuxième bataillon avait flanché ?

— Tout le monde le sait.

— A la porte !

— On n'avait perdu que deux hommes pendant l'avance, il a fallu rentrer de trou d'obus...

— Va-tu te taire, la bringue ? Tu étais encore embusqué aux cuisines, ce jour-là.

— Parfaitement, c'est toujours les plus foireux qui le font à l'influence, chez les bistrots.

— ... de trou d'obus en trou d'obus. On est revenu cinquante de la compagnie, à la tranchée de départ. Nous étions en pointe, à cause que le deuxième bâton n'avait pas atteint ses objectifs. Les mitrailleuses nous prenaient en écharpe.

— Il a raison.

— Il déconne.

— A la porte !

— La ferme, macaque !

— Bouche ton égout, glaviot vert !

— C'est toujours le deuxième bâton qui nous fout dans la mouise. Et on leur colle les citations.

— Répète un peu !

— Des fainéants ! Des fainéants ! Je vous emmerde, vous et vos croix de guerre, que j'aurais honte de porter, si je l'avais payée avec le sang des autres !

— Enlève la capote, si tu n'es pas un capon.

— Tu peux en amener deux autres de fausses couches comme oi ; il m'en faut trois de ta famille pour m'occuper... Eh ! ait-en-fiacre !...

— Pas besoin d'être trois pour te coller un marron sur la ueule, eh ! pied-de-pommier !... »

Le soldat, par-dessus la table, bondit ; on l'arrête, le pousse, calme, le pique ; les partis se forment ; les filles gloussent

à petits cris d'épouvante qui excitent les hommes, fiers de cette peur ; elles passent de main en main. Un banc s'effondre, un casque roule avec un bruit de tonnerre, des bouteilles se répandent; un fausset suraigu, dominant le brouhaha, entonne Tipperary. Mais soudain un coup de pied ébranle la porte, et une voix retentit dans le corridor :

« Silence ! Voici les artilleurs ! »

§

Le silence s'établit immédiatement. Une sorte de pacte tacite, de confraternité à degrés règne dans les âmes simples : la morale instinctive des vieux clans. Toute dispute entre fantassins s'apaise devant l'artillerie ; les rivalités des unités inférieures s'aplanissent et s'agglomèrent dans l'esprit de corps, le bataillon se compose des querelles de compagnies, l'infanterie des rixes entre biffins, chasseurs, coloniaux, l'armée de la concurrence des armes, la nation de la lutte du militaire et du civil, et ainsi de suite à l'infini, depuis l'escouade jusqu'à l'Europe. L'orgueil des provinces, le particularisme des Africains embrouille l'écheveau. L'homme qui change de numéro ou d'uniforme, qui passe du bleu au kaki, revêt une âme différente, d'emblée, par la seule vertu du parement ou de l'insigne. La patrie est un grand amour qui couronne un lacis, un enchevêtrement, une hiérarchie de petites haines.

« Silence, répète le fait-en-fiacre, faut pas se cogner devant les artiflots, qui ne connaissent rien de rien et n'ont que de la jactance.

— T'as raison, approuve le pied-de-pommier, j'ai été artiflot dans le temps, mais on m'a versé dans la biffe et je soutiens les copains. »

Les deux hommes regagnent leur place. Un sergent, maigre et râblé, de poil grisonnant, de cuir tanné, le nez fleuri, apparaît, goguenard, dans l'encadrement de la porte. Il regarde l'assemblée, en tambourinant avec sa canne de cornouiller, sur le chambranle. Il fredonne une marche :

J'ai connu deux amants,
Qui s'aimaient tendrement.
Ta, tagara-ta-tère...

Des voix amicales le saluent :

« Voici le sergent Médoc.

— Son reniflant prend chaque jour de la couleur.

— Un coquelicot.
— Un rubis avec trois poils dessus.
— La bûche de Noël.
— Une rose sur un vieux mur.
— Une lanterne de claque.
— Et cependant, Messieurs, — réplique sentencieusement Médoc, — je ne bois jamais que du blanc. Mon habit est bleu, mon vin blanc, mon nez rouge. Je suis un soldat de la République. »

Une table siffle aux champs, une autre chante :

> V'là le général qui passe
> Mal fichu, mal vêtu,
> On voit sa ch'mise et l'trou de son...

« Trop d'honneur », interrompt le sergent amène. Puis, prenant soudain un ton d'insolence et de commandement, en chien de quartier rempilé :

« Assez de raffut comme ça. Taisez-vous, filles de joie ! »

Il va s'asseoir sur un tonneau, contre la haute cheminée, près de moi, bourre avec onction sa pipe de merisier, odorante et noueuse, commande une chopine et jouit, l'œil plissé, de la popularité qui l'environne.

« Je t'ai connu, lui dit son voisin, que tu n'étais que cabot. On t'appelait, dans ce temps-là, le caporal Pinard. Quand tu as été nommé sergent....

— Au bout de vingt-deux ans de grade, dans le civil, il est vrai....

— On t'a donné le nom de Médoc. Plus tard, tu sera l'adjudant Sauternes.

— Le lieutenant Pommard.

— Le capitaine Trois Etoiles.

— Ainsi, bleusaille, l'excellence de mon nom correspondra à la hauteur de mon grade. Je m'abreuverai de crus dont la qualité croîtra en proportion de ma solde et du nombre de mes ficelles. L'arome de mes rots portera témoignage de l'importance de ma personne. »

Il fume maintenant, et je le regarde. Sec, coloré, d'esprit droit et d'humeur joviale, homme de devoir et de foi, mais sans illusions, philosophe et contemplateur à sa manière, doué d'imagination verbale, plein d'images nourries d'un terroir riche et fin, il est le fruit dernier d'une tradition séculaire.

Les gardes françaises, Fanfan la Tulipe, le sergent Bourgogne, je les vois en lui, et bien outre encore dans le passé, jusqu'à ceux des guerres d'Italie et de la Pucelle d'Arc. Le Père Rhin se plaignait à Heine de n'avoir pas, depuis longtemps, reflété leurs habits bleus et leur marche alerte, scandée de chansons nerveuses, quand ils passaient les ponts de Mayence pour aller donner de la cohérence, du style, de l'humanité aux profondes et barbares chimères de l'Europe centrale. Alourdi par le piétinement de la tranchée et l'enlisement immobile, il garde encore, sous sa bonhomie populaire, je ne sais quoi de chevaleresque et de vif.

« Et les artilleurs? C'était donc un bobard?

— Pour vous accorder. Mais n'ayez crainte, ils viendront. Seulement, ils n'ont pas l'habitude de la marche, et ça monte. Ils ne sont pas pressés ; avant d'entrer, ils pisseront contre l'église pendant que le curé chante. Puis ils discuteront devant la porte ; ce sont des gens lourds, qui s'empêtrent toujours dans le bancal et les éperons, même quand ils n'en ont plus, et qui n'ont pas oublié le poids des basanes... Et, tenez, les voilà qui balochent au mitan du couloir. »

*

Cinq artilleurs s'installent à un coin de table, que leur cèdent les fantassins en rechignant. Les serveuses apportent les canettes de bière et les pichets de vin, caressées de ci, pincées de là, recevant force bourrades du plat de la main, sur les fesses, ce qui est la manière des paysans de témoigner une sympathie physique, mêlée d'amitié et de désir.

« Un kil de piqueton, la demoiselle.

— Une chopine de blanquet.

— Un litron de rouquin.

— Un coup-de-coude pour torcher le cafard. »

Ah ! les doux et jolis noms que les hommes ont trouvés au vin, et qui traversent l'air épais en y répandant comme un air de fête et de vendange.....

« Les fourgonniers, dit l'un des artilleurs après avoir liché à grand bruit et en essuyant sa moustache fauve du revers de son bourgeron, les fourgonniers vont à l'abreuvoir sans gradés. Pourquoi qu'il nous faut à nous un brigadier, ton-

nerre de sort!.. Un brigadier qui nous encarabine. Réponds-moi, c'est-il de la justice ou de l'injustice?

— Raisonnons, réplique l'autre; distinguons le fondement des choses; il y a fourgonnier et fougonnier...

— C'est-il la justice, oui ou non?

— Faut saisir la différence, la nuance...

— Sais-tu la différence qu'il y a entre une citrouille et un saucisson ?

— Tu parles à droite, je parle à gauche; on ne s'entend pas.

— J'entends que tu tournes autour du pot et que tu veux donner raison à la justice tout en ne donnant pas tort à l'injustice. Moi, je suis droit comme un jonc, franc comme l'or, J'aime pas les jésuites, nom de Dieu ! »

Il abat son poing fermé sur la table; les verres dansent, une bouteille renversée dégorge son vin par le goulot à gros bouillons. Un fantassin se tourne avec une insolence froide du côté de l'artilleur qui maintient sur la table sa lourde main, sans bouger, et fixe dans les yeux son camarade.

« Dites donc, les artiflots, faudrait voir à ne pas amocher l'argenterie du palace. On voudrait bien, au moins, être tranquille au repos. Ça suffit de nous flanquer régulièrement vos obus sur la tronche, en ligne; mais quand on arrive à l'arrière, ce serait la moindre des choses de ne pas déchirer les verres et dilapider l'aramon. »

L'artilleur hausse les épaules et élève lentement son poing à hauteur du menton. Des voix partent du fond de la salle :

« Eh! la patronne, vous servirez une cruche à son compte...

— Une cruche à mon compte!

— Ça meublera ton ardoise. Ces gens-là renverseraient tout et ne paieraient jamais rien.

— Une cruche à mon compte: jamais de la vie! »

Il rabat farouchement sa terrible massue de chair; une bouteille saute, le fantassin la rattrape au vol.

« C'est malheureux, tout de même, d'avoir affaire à des zigotos à la mords-moi-le-jus qui ne comprennent rien et rebiffent à la bagatelle. Les copains, cette bouteille est à moi, je l'ai sauvée. Est-elle à moi?... Une... deux... trois...

— Oui, crient les fantassins.

— Adjugé ! Inscrivez, greffier. Ca t'apprendra, l'enfifreur de culasses, à te montrer adroit de tes mains comme un marcassin de sa queue. »

Mais les artilleurs se fâchent ; une discussion confuse s'amorce, s'embrouille, se disperse, se déchaîne. Les artilleurs font tête, dans leur coin, adossés à la courtine rouge du lit-armoire.

« Parfaitement, ils nous ont tiré dessus, les vaches !

— C'est-il notre faute s'il y a des obus mal pesés? c'est la poisse.

— Une poisse qui poisse souvent.

— Et puis, faut encore qu'il vienne renverser nos litres, l'assassin !

— Assassin, moi !

— A Verdun, en première ligne...

— D'abord, y avait pas de première ligne à Verdun, que des cordons de trous d'obus avec des hommes perdus dedans...

— Ce n'est pas ça qu'on discute. Paiera-t-il ou paiera-t-il pas ?

— A Verdun, leurs barrages...

— On avait des fusées, deux chacun, pour signaler notre emplacement. Mais, va te faire foutre ! Ils les regardaient seulement pas, ces colombins !

— Pas notre faute, tonnerre de Dieu ! Les pièces étaient décalibrées ; il aurait fallu repointer à chaque coup.

— Pas votre faute ! La mienne peut-être ! V'là qu'ils nous tuent la gueule et qu'ils voudraient, après, nous la fermer !

— Même que l'adjudant criait : « Mais lâchez donc les fusées ! » On ne faisait que ça. Alors, on les a toutes mises en tas et on y a collé le feu. Je me suis brûlé les mains ; j'ai les marques. La flamme a monté jusqu'au ciel. Mais, vous ne vouliez rien voir.

— Je te répète que les pièces étaient décalibrées.

— Et ta petite sœur, fainéant, est-ce qu'elle est décalibrée?

— Paieront-ils, paieront-ils pas ?

— Jamais de la vie !

— Ils cracheront le pèze ou on leur entrera dans le bide.

— Quand on leur demande un barrage, ils roupillent.

— Et quand ils tirent, ils se trompent de tranchée.

— Y a qu'au repos qu'ils sont bons pour ramener leur science devant les gonzesses et saboter le loupillon. »

Le gros artilleur, le visage suant et cramoisi, haletant comme un bœuf échappé de l'abattoir, les veines du cou saillies à éclater, assène encore une fois son poing sur la table ; il ouvre la bouche pour crier quelque chose qui, dans l'excès de sa colère stupide, ne sort pas et il demeure ainsi, béant. Les autres, d'instinct, se serrent autour de lui. Un moment de demi-silence s'écoule, rempli seulement par le bruit du souffle précipité de l'homme, les chocs de verres, le rire lointain et trouble d'une fille, dans une encognure sombre.

« Parlera, parlera pas, — scandent les biffins sur l'air des lampions.

— Ben quoi ! va-t-il dégoiser ?

— Ferme ton égout, ou j'y jette une orange.

— Verrouille ton claque-merde, il fait courant d'air.

— V'là, Messieurs, le lion de la pampa, qu'a la peau si tendue, que quand il ouvre le bec...

— Il boucle le...

— Troun-la-la ; la-la, la-laire...

— Quand on a une tapette de cette force, on demande la place de député !

— Va donc, Jaurès !

— On réclame le silence pour Monseigneur Dupanloup qui va prêcher.

— Mince de rigolade ! »

Mais l'artilleur, dans un mouvement de rage muette, a saisi un verre qu'il lance à toute force, au hasard, pour se détendre et se décharger des injures qu'il n'a pas pu proférer. Le lourd verre à cabochons traverse la salle, tandis que les têtes se baissent, qu'une serveuse cache ses yeux derrière son bras rougeaud, en gloussant ; il atteint et réduit en miettes la chopine du sergent Médoc. Une explosion de colère ébranle le Cabaret, renverse les bancs, soulève les tables, mêle les haleines chaudes, rapproche les visages en sueur. La fièvre des rixes, l'étrange volupté de cogner la chair humaine secouent les grands corps sauvages déchaînés. Mais le sergent crie, d'une voix assurée :

« Silence ! »

Puis il bat le briquet, ralllume posément sa pipe éteinte.

Les hommes suivent de l'œil et de la tête chacun de ses mouvements; il domine la foule par l'ascendant du sang-froid.

*

Au bout d'un moment, un fausset hasarde :

« Ben quoi ! Est-ce qu'on cogne?

— Chut, interrompent d'autres, quoi qu'il va faire ?

Le sergent tire une bouffée, se lève, ramasse les morceaux de la chopine dans son calot, les montre circulairement en hochant la tête d'admiration, et dit enfin : « Quel idiot a prétendu que les artilleurs ne savaient pas tirer ? »

Des rires fusent; les nerfs se détendent en gouailleries; l'artilleur répète avec obstination :

« Jamais de la vie je paierai le litre! c'est pas juste.

— Heureusement, reprend le sergent, que l'abri était évacué (il montre les restes de la chopine) et que la garnison (il se tape sur le ventre) se débinait déjà par les boyaux.

— Jamais de la vie, je paierai le litre!

— Eh ! qui te parle de payer le kil, fils de noble vache?

— Alors, c'est une autre affaire. »

Les visages se décongestionnent; les hommes sèchent leurs fronts du revers de leurs manches, ou tirent les mouchoirs à carreaux; quelques-uns boivent un coup, s'essuient les lèvres, ce qui marque la paix de l'âme. Médoc, l'œil plissé, ironique et triomphant, mesure son effet et poursuit :

« S'il y en a qui désirent se faire abîmer le portrait, ils sont libres; je les autorise à remonter en ligne ce soir. Personne ne répond parmi l'élégante société qui m'entoure? A qui le gant ? Ne vous précipitez pas tous à la fois, bon sang, ne vous écrasez pas les arpions. Bon, je vois que vous êtes tous pacifiques, de vrais agneaux à faveurs bleues, comme sur les boîtes de bonbons. Ça me rassure. Quand je fais la guerre, j'aime la paix. Vous avez effrayé les demoiselles; vous n'avez pas des manières de chevaux de luxe, mes gas, mais des façons de bourrins, de sales bourrins qui ruent. Les demoiselles ont pris peur que vous ne démolissiez vos bas-flancs : une s'est cachée dans la cave avec un tringlot, l'autre est montée au grenier en compagnie du cycliste, et la troisième... Oh! la pauvre !... le caporal d'ordinaire est obligé de lui chatouiller

la fraise des nichons pour la ramener à la vie. Etes-vous Français ?

— Oui, crie un formidable chœur.

— Eh bien, vous devriez savoir qu'il n'y a rien de plus aimable au monde qu'une demoiselle bien élevée... »

Il prend un temps; sa main, armée de la pipe, dessine un geste suspensif qui soutient le silence; puis il laisse tomber avec négligence, en se rasseyant :

« Surtout à poil. »



La houle des hommes assemblés, maîtrisée par la bonhomie du sergent, renaît, mais en bonace, cette fois; c'est une sorte d'agitation joviale et goguenarde qui s'étale, moutonne, court par vaguelettes d'humeur franche. Une foule a été transformée et l'énergie de ces êtres vigoureux et frustes se répand en rires épais, en bourrades amicales, en lippées gourmandes.

(*Censuré.*)

— Tu comprends, approuve l'artilleur, il peut toujours arriver des accidents; le manque ou le trop de poids, une erreur de dérive, l'échauffement des pièces...

(*Censuré.*)

Bien sûr qu'on ne voudrait pas amocher des frangins; après tout, quoi qu'on ne fasse pas partie de la même arme, on est des Français les uns autant que les autres. Alors, quand ils nous reprochent de ne pas considérer les copains, ça me peine, ça me crève le cœur, ça me rend coléreux, ça me donne envie de leur entrer dans le mou... Mais y a qu'à parler pour s'entendre. Je paierai le litre que j'ai démoli...

— Y a pas d'offense; c'est moi qui l'offre.

— Nom de Dieu, tu vas pas faire affront à ma tournée... »

Un gros réjoui, à face de tomate, ayant saisi une fille à la gorge, hurle d'une voix retentissante :

« On les aura !

(*Censuré.*)

Même l'idée de l'incertitude du destin, de la précarité de la vie prend une teinte cordiale et bouffonne. Le vieil optimisme de la race se fortifie dans l'agrément de la conversation et la

chaleur du vin ; son ironie millénaire nargue la mort et égaie de masques naïfs et comiques cette danse macabre qui entraîne les empereurs, les rois, les républiques de l'Europe. La tabagie embrume la taverne et les cerveaux ; les jeux de l'imagination et du verbe colorant les fumées denses y dessinent de grandes figures vagues, les images indécises de l'espoir. De tels dangers m'entourent, de tels lendemains se préparent à m'assaillir que je m'hypnotise, moi, sur ma chance, sur ma petite étoile, qui luit, intermittente, qui ne peut me décevoir, que je veux croire infaillible. Je me moque de ma certitude déraisonnable et m'y attache aveuglément. Les Français, à l'opposé des Allemands, sont des individualistes sociables, qui rêvent en commun, et le seul peuple, peut-être, qui se donne la comédie de ses sentiments, sans diminuer leur force ; car il a la foi chevillée au cœur.

Le sergent Médoc se penche de mon côté :

« On les aura. Mais qui ? On les aura. Mais quoi ? Personne ne veut s'expliquer. On tourne la chose en farce, par une sorte de pudeur. Cependant, remarquez : pas plus qu'on n'a parlé nommément de victoire, on ne se hasarde à prononcer le mot de mort, même par manière de plaisanterie. Ceux qui dépendent trop de la destinée n'osent la tenter en paroles ; il y a de la retenue, de la superstition là-dedans... de la superstition... non de la crainte religieuse... »

La fille d'auberge se dégage enfin des pattes de l'homme gras à face de tomate et lui allonge une mornifle qui laisse une marque d'un violet sanguin sur sa joue ; elle se glisse dans l'arrière-boutique ; les quolibets cinglent le galant penaud. La chaleur d'étuve de la salle brouille les carreaux ; les faces ruissellent et fument. On ouvre les portes et la fenêtre ; l'air de la nuit entre avec l'odeur des foins et du sureau fleuri, le cantique nasillard du curé et le tonnerre, roulant au lointain, de l'artillerie.

« *Sur les bords de la Riviera*, fredonne un artilleur, *que parfume une brise embaumée...*

— *Cum spiritu tuo... Amen !* »... répond la basse-taille d'un tringlot à l'écho de l'église.

Et comme le coup de départ des pièces à longue portée, défilées dans les bois, non loin de cantonnement, ébranle les carreaux et secoue sur les tables les verres trapus, à cul mas-

sif, une voix gouaille la plaisanterie traditionnelle, héroïque défi au sens commun :

« Penses-tu que nous aurons la guerre ? »



Maintenant, l'âme du Cabaret est née. Aux rêves égoïstes ont succédé les rixes d'homme à homme, de bataillon à bataillon, d'arme à arme ; la salle étroite, chaude, bouillonnante de fermentation humaine a fondu, dans son creuset, les individus ; les disputes ont heurté les voix, affronté les faces ; chacun a cédé un peu de soi-même aux autres ; tous ont pénétré en moi. On ne distingue plus, à travers la buée et la vapeur, les visages ; on ne démêle plus les regards. Le Cabaret a une odeur, un mouvement, une expression, une bouche ; et il parle, brassant les timbres divers au même mortier, broyant les accents personnels sous la force du rythme, par le langage collectif des chansons.

Et d'abord, jaillissent des refrains dispersés, perdus aux quatre coins de la chambre, ronflent en faux-bourdon des basses de pas-redoublés, sifflent des lambeaux de sonneries, tremblent des notes de tête, soutenues ou brisées. Des semelles à clous battent le plancher ; des verres lourds, des paumes sourdes martellent les tables ; des couteaux argentins cliquettent contre des chopines; des doigts tambourinent des joues gonflées, roulent des marches. Une trame de sons, une chaîne de chocs se tissent dans l'air opaque, lient les musiques éparses, ramassent et nouent ce qui restait de libre et de flottant dans les hommes. Puis le Cabaret élit une de ces bouches pour s'exprimer ; il lui confère la charge d'être sa Voix, son Chanteur, son Prophète, de scander le rythme qui l'anime, de dessiner l'image qu'il voit.

Il s'égueule de rire aux couplets farces, truffés de calembredaines, hachés de coq-à-l'âne :

Allum, Allum', mon p'tit trognon,
Bèque de gaz, bèque de gaz,
Allum' dans quoi tout c'que tu peux,
Et je m'en vais toujours flambard,
Bèque de gaz, bèque de gaz...

Il sourit et pleure en même temps aux complaintes sentimentales, devient triste et gouailleur comme un faubourg ouvrier de Paris, au crépuscule :

C'est pas un'femme qu'est faite pour moi,
Elle a des bijoux, des toilettes...

Ou bien :

Oublions le passé, reviens...

Il marche le long des routes fleuries où le tambour a cueilli une rose, défile sous les fenêtres de la fille du Roi, dans la ville mystérieuse dont nul ne sait le nom; il regarde la belle Meunière nue, sous la saulaie, et nargue le Meunier blanc de farine; il chemine dans les plaines basses, sur les pavés durs, avec le grenadier qui revenait de Flandre :

Etait si mal vêtu qu'on lui voyait son membre.
Tambours, battez la générale.
La générale bat, ne l'entendez-vous pas?

Il s'enivre des grands espoirs révolutionnaires, des rêves violents qui conduisent les hommes et les traînent, d'espoir en espoir, à travers le sang :

Les peuples unis
Seront tous amis...

Verdun dresse devant lui sa haute figure à deux visages, celui de massacre et celui de gloire, selon qu'on chante sur une mélopée monotone, pesante comme un piétinement de cadavres, dans la nuit :

Sous les murs de Verdun
Il en reste plus d'un...

ou selon qu'on évoque l'arrêt de la brute à bout de souffle, haletante au pied du mur de boue et de feu :

Et Verdun la Victorieuse......

Comme il la hait à la fois et la désire, dans le tréfonds de ses instincts, l'Espionne de la romance, si belle et si fardée, l'Espionne à *la peau alanguie* à qui le général traître livre les secrets de l'Etat-Major. Comme il entonne le refrain, férocement d'abord, pour incliner ensuite à une pitié secrète et sensuelle :

Elle a l'adjudant pour Maître
Et pour arme l'amour.

Que si une voix perdue observe, de son encognure : « Ce n'est pas l'adjudant qu'il faut dire, c'est Judas », le Cabaret répond, d'une certitude unanime :

« Judas... qui connaît ça?... Bon pour la prêtraille, pas pour les soldats. Judas ne nous a jamais rien fait. Chacun sait qu'il n'y a rien de plus vache qu'un adjudant. »

Le Cabaret monte avec l'aviateur, *si haut si haut dans les nuages*. Il a choisi une voix de femme, celle de la serveuse qui ne possède qu'un filet de verjus, faux et angoissé ; le refrain tremble, fragile, pareil à un avion luisant, près du soleil. D'autres chansons ont l'air de bouquets de fiancés de village, honnêtes, rustaudes, bariolées, tantôt gaillardes :

Le lendemain, dans l'après-midi,
Notre amoureux retourne au logis,
Toujours bouillant d'amour,
La nuit comme le jour...

Tantôt d'une tendre rusticité :

Du haut des ces montagnes,
J'entendis une voué,
C'était la voué de ma maîtresse,
Je vais la reconsoler.

Le cabaret hume l'odeur des fenaisons, dans le vent des pacages ; les clarines tintent aux cous des vaches ; les chèvres bêlent mélancoliquement en secouant leurs barbiches et accompagnent la pastorale :

Qu'avez-vous donc, la Belle ?
Qu'avez-vous à pleurer?
Si je pleure, c'est de tendresse,
Ingrat de vous avoiraimé.

Le verger où la caille, la tourterelle et la jolie perdrix nichent, le verger de tous les oiseaux du monde est traversé par une chanson d'enfant, aigrelette et soleilleuse comme une giboulée :

Y a un pi', dans l'poirier,
J'entends l'oisillon qui chante ;
Y a un pi', dans l'poirier,
J'entends l'oisillon chanter.

Oh! la lourde et lente complainte. Un rythme désossé qui traîne, s'empêtre, s'enlise. La corvée, fléchissante sous le poids des rondins rugueux, se cale aux coudes des boyaux et s'embourbe jusqu'au ventre ; elle chemine, infléchie, contournée, cinglée de pluie, arrache la boue avec ses souliers qui font ventouse, pareille à un mille-pattes au fond d'un sillon. La

sueur mouille les fronts glacés par le vent ; les épaules, meurtries au nœuds des troncs, saignent ; le contre-coup de chaque heurt se répercute douloureusement de vertèbre en vertèbre. Oh ! la sourde révolte résignée !

Pendant qu'les embusqués, pendant qu'les pistonnés
S'endorment dans la soie et dans la fine toile,
Nous autre les poilus, nous les pauvres poilus...

Et soudain le Cabaret échappe aux ténèbres, à la désésperance, sous le faix de la croix. Dans l'excès même de sa détresse, quand il allait crier : « Patrie, Patrie, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » il a relevé la tête et assuré son regard ; les invincibles chimères, au vol un moment replié, l'emportent. Le sergent Médoc amorce une marche héroïque en toquant le culot de sa pipe au ventre d'une bouteille. Déjà le Cabaret chevauche l'Europe et rêve furieusement, tandis que les godasses ébranlent le sol qui tangue sous leur galopade effrénée.

Les voyez-vous, les hussards, lès dragons, la Garde,
Glorieux fous d'Austerlitz que l'Aigle regarde,
Ceux de Kléber, de Marceau chantant la Victoire... ?

Puis il s'arrête sur la place, ombragée d'ormes, de quelque village lointain. Les filles apportent le vin et la bière et rient à belles dents aux gaillardises des hommes. Un clair dimanche de Mai est assis sur la colline ; les seigles roulent leurs vagues glauques ; le Cabaret, astiqué comme une pomme, rasé comme un œuf, respire le soleil, hume le pot, et le sac sur les genoux en guise d'écritoire, tandis que les pigeons se becquètent à la margelle du puits, adresse à sa payse des cartes postales ornées d'amours, de torches, de drapeaux.

Si tu veux fair' mon bonheur,
Marguerite, Marguerite,
Si tu veux fair' mon bonheur,
Marguerit' donn'-moi ton cœur.

Mais la partie de lui-même qui est moins chevaleresque et moins pure, l'œil de bœuf louche, le vin frelaté, le caporal d'ordinaire qui gratte sur la gnole, l'homme qui cherche l'embusque, poursuit, à voix à peine perceptible et fredonne sarcastiquement :

Et autre chose aussi
Que je n'ose pas dire,
Et autre chose aussi
Que j'n'os' pas dire ici.

Le chœur éclatant, impérieux, étouffe la paillardise chuchotée. Comment Marguerite, qui guette le facteur, au coin de la venelle, derrière les lilas, la main sur les tétons, ses bras blancs éclaboussés de soleil, n'entendrait-elle pas l'appel du galant?

Si tu veux fair' mon bonheur,
Marguerite, Marguerite...

La gorge de la payse, là-bas, se gonfle, pareille à celle des ramiers roucoulant sur la margelle du puits; et, comme le vent soulève sa jupe, elle la ramène, et la serre autour de ses genoux. Pourquoi rougit-elle? A quoi songe-t-elle?

Et autre chose aussi
Que je n'ose pas dire....

*

Un petit homme timide, noir et velu jusqu'aux yeux, se faufile par l'huis entrebâillée de l'arrière-boutique; il porte sous son bras une sorte de toilette nouée aux quatre oreilles, taillée dans un lambeau d'étoffe camouflée, ocre et verte; on le prendrait pour quelque marchand d'almanachs d'autrefois; il hésite et promène sur l'assemblée un regard mouillé, couleur de fleur de lin.

Le Cabaret crie :

« Voilà le Mahot... Voilà le Mahot.... Le musicant de Quimper.... on va polker.... En place, les filles... Gare aux arpions! »

Un territorial énorme, chaussé de galoches de hêtre, poussant un souffle de bœuf, écrasant la mesure dans ses battoirs calleux, assomme le plancher sous une bourrée, dans l'étroit espace libre, au milieu des tables. La poussière monte, les bouteilles vacillent, les bancs geignent, le lit tangue derrière la cretonne rouge qui ventoie. Le Cabaret accompagne le danseur frénétique des pieds, des coudes, des casques.

Pour bien la dancha,
La belle Limouchine,
Pour bien la dancha,
Faut être Auvergnat.
Fouchtri! Fouchtra!

Le petit homme aux yeux de fleur de lin sourit et salue; il tire de la toilette un violon de cuivre, fabriqué avec des douilles d'obus planies, martelées, soudées, puis un archet court, éga-

lement de cuivre et garni de crins de cheval, qu'il frotte énergiquement sur la colophane, sans cesser de sourire. Le Cabaret exulte :

« Oh ! le musicant... vas-y, le Mahot de Quimper... le mangeur de beurre salé... *Pétrouill', le quadrill' commence*... T'as pas fini de racler la queue de bourrin sur ton berlingot ? Oh ! le Mahot... Le bouffeur de sarrasin... Une valse... *Les bas noirs, les bas noirs sont les bas que je préfère... Valsez, valsez, rêves envolés*... Ben quoi ? l'astiqueur de jambon... Ça s'accorde-t-il pas les tripes de chat... tourne la chevillette... Oh ! il miaule encore le matou... Un instrument qu'il n'y en a pas deux comme ça sur la face de la terre... La caisse en douilles de soixante-quinze... tout en cuivre... les chevilles, les tasseaux, le manche... Un travail de patience... l'archet fait avec la queue du cheval du capitaine... la queue d'un demi-sang mort au champ d'honneur, devant le Four de Paris... Vas-y, le Mahot... Ohé ! la clique et la musette... *Tango-tangui-tangui-tango... De l'Espagne à l'Angleterre*... En place, en place !... *Sur les bords fleuris du Missouri sous les grands mimosas*... Une, deux, troisse... Débarrassez le milieu, bon sang, qu'on ait son large et ses aises pour gigoter... »

Le territorial s'est abattu sur une chaise dépaillée, qui cède, et il ahane sous une table, le ventre pareil à un soufflet de forge. Les trois filles sont au bras de trois gaillards, prêtes à la danse, cheveux collés, visages moites, les larges paumes des hommes posées sur leurs épaules, à la manière des campagnes. Un géant tout jeunet, imberbe, a saisi la mère maigre et ridée, plus légère qu'un échalas sec ; il la soulève jusqu'au plafond, où sèchent les quartiers de lard, tandis qu'elle glousse et se débat. Des soldats se prennent par la taille et font couple gauchement.

« Oh ! le Mahot... Vas-y pour *Pétrouille*... Hé ! la belle-maman, qui caresse le lard avec sa couenue... Veinard de verrat !... »

Le violoneux s'assied dans un coin, plie son mouchoir sur sa clavicule, hoche la tête, frappe la mesure de la semelle, ouvre à demi la bouche ; son regard mouillé se voile d'extase. L'instrument métallique rend un son craintif, fêlé, sans mordant, un son qui n'a ni pénétration, ni force et contraste étrangement avec la matière implacable dont il est issu. Les mélo-

dies traînent de rustique façon, perdent haleine, reprennent pied sur les temps forts, marqués en doubles cordes presque fausses et lourdement prolongées. On dirait qu'une vielle jouée par un ménétrier centenaire va donner le branle à des ombres. Mais qui l'entend, le maigre violon, forgé par la guerre ? Les filles et les mâles sont emportés dans un tournoiement de folie. Les visages ruissellent, les bouches se rapprochent, les seins pointent sous les caracos humides et plaqués. Les regards ont la fixité du vertige et de la jouissance. Qui l'entend, la musique du Mahot de Quimper, assis sur une fesse, et qui tire la langue et se recroqueville amoureusement sur son violon ? Les rythmes seuls comptent, appuyés par tout le Cabaret, à coups de bottes, de galoches, de godasses, de verres, de bouteilles, de casques ; ils secouent la bicoque, des douves du cellier aux tuiles de la grange, sabordent les murs d'où les platras croulent, écaillent les torchis, disloquent la charpente qui titube. Les rythmes seuls comptent ; et la frêle mélodie se perd en eux comme une clochette grippée au mât d'une barque, dans une tornade.

Le sergent Médoc me prend par la manche :

« Sortons, dit-il, on étouffe. »



Dehors, le clair de lune repose sur les vergers et les vignes, le baudrier d'Orion brille au fond du ciel ; des avions invisibles ronflent qui vont bombarder quelque ville endormie. Nous, nous sommes assis sur un muraillon bas et gardons le silence. Je vois, à travers la fenêtre ouverte du Cabaret, passer les ombres des couples ; les corps des filles ploient, plus flexibles ; elles renversent la tête, offrent les flancs, s'abandonnent aux mains des hommes qui les pressent, cuisse contre cuisse. Ceux qui n'avaient point de cavalière ont cessé de danser ; ils boivent la bière en chantant. Plus loin, le clocher de l'église dresse sa tour anguleuse, sans flèche ; et le coq s'encadre dans le chariot de David.

« J'admire, sergent Médoc, votre emprise sur ces soldats, et comme vous les dominez amicalement.

— Je les connais, ou plutôt, ils me savent pareil à eux. »

Je songe, sans parler, à ces chefs obscurs, souvent sans galons, qui sont les artisans de notre force, les chevilles de notre

cohésion. Ils incarnent la race et la maintiennent. Sortis des campagnes, des villes, des métiers, ils y rentreront après la guerre ; quelqu'un dira parlant d'eux : « Un tel, il nous a souvent remontés, les jours de cafard. » Ce sera leur gloire viagère. Des boute-en-train, des pas-bileux, voilà leur seule vertu qui survivra dans la mémoire des compagnons d'armes. Nul ne saura, pas même leurs proches, que nous leur devons d'être demeurés un peuple et de n'avoir pas été dispersés ainsi que les tribus d'Israël. Le sergent Médoc répond à ma pensée et murmure :

« Pourtant, j'étais un employé comptable, fourré dans mes livres. Je ne pensais jamais à la guerre ; j'ignorais que je pouvais devenir ce que je suis. Puis, tout passera, et, si j'en reviens, tout recommencera. J'oublierai moi-même... »

L'horloge de l'église sonne lentement et répand les heures dans la nuit ; un oiseau nocturne, au vol mou, trace des cercles en poussant son cri mélancolique. Le pas de la patrouille sonne sur le cailloutis de la ruelle ; et le Cabaret se vide, par groupes qui nous frôlent; les attardés discutent encore quand les lampes s'éteignent. Une fille couverte d'une mante traverse furtivement le verger, contre la haie d'épine blanche ; un artilleur l'attend derrière l'arbre à quetsches et siffle une fanfare assourdie.

« A quoi bon penser à tout cela? reprend Médoc, il faut faire l'ouvrage qu'il y a à faire... Et ça suffit. »

Quatre fantassins chantent, en passant près de nous, à mi-voix :

Dans cette vie,
Dans cette vie,
Où tout varie,
Où tout varie,
Où chaque pas mène au tombeau...

Le chœur s'éloigne et se perd au tournant de la place. Le sergent Médoc le suit du geste, et, de ce ton mi-ironique, mi-sentencieux qui lui est familier, il dit :

« La Sagesse... »

ALEXANDRE ARNOUX.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Georges Dubosc : *Trois Normands : Pierre Corneille, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Etudes documentaires*, 1 vol. in 8°, Henri Defontaine (Rouen). — Eugène Grelé : *Un Normand « déraciné » et méconnu : Paul Challemel-Lacour, d'après des documents inédits.* 1 vol. in-8°, Ed. Champion et Louis Jouan (Caen). — Edmond Thiaudière : *La Prisée du Monde, Notes d'un Pessimiste*, 1 vol. in-16, Fischbacher.— Abbé Julien Laurec : *Le Renouveau Catholique dans les lettres*, 1 vol. in 18, 3 et 5, rue Bayard. — Georges Fonsegrive : *L'Evolution des Idées dans la France contemporaine*, 1 vol. in-18, Blond et Gay. — Bessières : *De l'Art à la Foi. Jean Thorel* ; 1 vol. in-18, Gabriel Beauchesne.

Rien de ce qui touche aux origines et à la vie de nos grands écrivains ne saurait nous être indifférent, car ils sont avant tout l'expression et comme la conscience de notre race. Ces études documentaires que M. Georges Dubosc consacre à **Trois Normands** : Pierre Corneille, Gustave Flaubert et Guy de Maupassant, en nous mettant dans l'atmosphère intime où ils ont vécu, nous éclaire sur leurs œuvres elles-mêmes. Lorsque, par exemple, M. Georges Dubosc, par une suite de documents qu'il serait trop long de reproduire ici, nous montre qu'il y avait des liens de parenté entre l'ancienne famille espagnole de Jalon, francisée et devenue de Chalon, et Pierre Corneille, « auquel Rodrigues de Chalon avait donné l'idée de mettre à la scène française le *Cid* de Guilhen de Castro », — nous comprenons mieux ce qu'il entre peut-être d'une lointaine hérédité dans cette vaillance espagnole que Corneille a su si bien évoquer.

Voici encore, d'après une eau-forte de Dautrey, le portrait d'un fils de Pierre Corneille par Jean de Reyn : visage vraiment cornélien et qui rappelle les portraits connus de l'auteur du Cid. Ce jeune homme est représenté en soldat, la cuirasse ceinte d'une écharpe de soie, le bâton de commandant à la main. Depuis son anoblissement, la famille Corneille était devenue guerrière, et on sait que les fils du poète prirent part aux guerres de Louis XIV, l'un d'eux même y trouva la mort, et le vieux poète, deux ans après cette mort de son enfant, évoquait encore son souvenir dans ses vers : *Au Roi* :

> J'en pleure encore un fils, et tremblerai pour l'autre,
> Tant que Mars troublera son repos et le nôtre.

Il semble que ces simples vers rapprochent nos deux siècles pourtant si dissemblables. Au XVIIe siècle aussi, des familles pleuraient les leurs, disparus dans la tourmente.

Parmi les nombreux documents inédits et les révélations que M. G. Dubosc nous donne sur Gustave Flaubert, je veux surtout signaler, une composition d'Histoire et de Géographie de Flaubert, élève de troisième en 1837. Il est rare, écrit très justement l'auteur, de rencontrer dans les œuvres de jeunesse d'un écrivain un document aussi significatif que celui-ci. C'est, en effet, déjà, une œuvre littéraire qui témoigne d'un goût sûr pour les idées générales : de belles images, mais surtout une netteté, une précision de style remarquables. C'est aussi un résumé de l'histoire du Moyen-âge que l'on peut lire avec profit et étonnement.

Mais entrons avec M. Dubosc dans la bibliothèque de Flaubert, « le plus formidable liseur de notre époque » et pour lequel, selon sa propre expression, l'érudition était rafraîchissante, M. Dubosc passe en revue les livres aimés du maître et dont le catalogue ne fut jamais publié. C'est un des chapitres les plus curieux de ce livre : on pourrait conseiller ce choix d'ouvrages d'études de philosophie et de poésie à ceux qui se destinent au métier sacré d'écrivain. Ce n'est souvent qu'au bout d'une longue érudition, après avoir absorbé toutes les idées, toutes les pensées, tous les rythmes antérieurs qu'un écrivain se découvre lui-même.

On a peut-être trop cru à la divinité de l'inspiration et de l'ignorance. La plupart des hommes de lettres d'aujourd'hui (il ne faut pas profaner le nom d'écrivain) ne prennent plus le temps de lire : ils écrivent, persuadés qu'en eux-mêmes ils trouveront toutes les sciences, toutes les intuitions. Flaubert lisait les auteurs grecs dans le texte et se plaisait, se délassait à relire Aristophane, et quand aux auteurs latins, il les lisait couramment. Ainsi, rien de la pensée humaine ne lui était étranger, et le plus proche présent se mêlait en lui au passé. Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs d'être un farouche romantique.

M. Dubosc nous donne encore des précisions sur la véritable Madame Bovary, Mlle Couturier, qui fut bien ainsi que Don Quichotte, une victime de la littérature : jeune fille, elle dévorait tous les livres d'un cabinet de lecture de Rouen, dont on dut payer la note restée impayée à sa mort. D'après les souvenirs de vieilles gens du pays, elle avait « un goût fin et sûr qui la guidait dans l'aménagement intérieur de sa maison, et on parla longtemps de l'arrangement des doubles rideaux jaunes et noirs de sa chambrette ». — Une toute petite histoire banale dont Flaubert a fait une tragédie et un chef-d'œuvre, et a tiré une philosophie, celle même que M. Jules de Gaultier a appelée le bovarysme.

Une servante de Mme Bovary, morte il y a quelques années, racontait encore d'une façon très tragique l'empoisonnement de sa maîtresse, et elle ajoutait, ce qui est humiliant pour Flaubert : « Ah ! c'était bien plus malheureux que dans l'histoire. »

On sait d'ailleurs que ces curiosités sur la véritable Madame Bovary agaçaient profondément Flaubert, et qu'il répondait très justement à ceux qui l'interrogeaient : « La vraie Madame Bovary, c'est moi ! » Mais puisqu'il est avéré que le roman de Flaubert s'appuie sur une aventure réelle, il eût peut-être été curieux de connaître les origines de cette Normande, « brune aux yeux troublants ». C'est sans doute là la marque d'une race et d'une caste différente de celle du milieu où elle était née, et cela expliquerait pourquoi Mme Bovary cherchait dans les romans et dans l'amour sa véritable destinée. Poétesse, elle se fût retrouvée, elle, sa race et son milieu, dans le rythme de ses vers ; elle se chercha dans l'amour, et ne se trouva que dans la mort.

Mais M. Dubosc nous révèle que la première traduction en anglais du célèbre roman de Flaubert fut faite par la plus jeune des filles de Karl Marx, le père du collectivisme. Ce roman eut une fatale influence sur sa traductrice qui s'empoisonna, à l'exemple de Mme Bovary, en avalant quelques gouttes d'acide prussique. Il y a là certainement un phénomène de suggestion : Eléonore Marx pensait souvent à l'héroïne de Flaubert et disait à son entourage qu'elle finirait par s'empoisonner comme elle. Il faut ajouter qu'une autre fille de Marx, Mme Paul Lafargue, a suivi l'exemple de sa sœur, entraînant son mari dans la mort et dans la suggestion de cette littérature. On ne peut s'empêcher de se souvenir que Flaubert fut un moment si imprégné des idées romantiques sur la tristesse de la vie que, jeune et débordant de vie, il songea au suicide.

On trouvera dans la dernière partie de ce livre un chapitre curieux sur les origines de Guy de Maupassant, dont la famille n'était fixée en Normandie que depuis la Restauration. Les Maupassant étaient d'origine lorraine. Mais par sa mère, Mlle Le Poittevin, Guy de Maupassant était incontestablement normand, et pour la race la filiation maternelle est peut-être celle qui a le plus d'importance.

§

A côté de cet ouvrage sur ces trois grands écrivains normands, il faut signaler l'étude de M. Eugène Grelé : **Un Normand « déraciné » et méconnu. Paul Challemel-Lacour**. Il appartenait, écrit M. Grelé, à cette race de conquérants, pour laquelle le découragement est chose presque inconnue. Individualiste comme l'ont été les fils les plus célèbres de la Normandie, « opposant héroïquement aux cruautés de l'existence une impassibilité tout au moins extérieure qui les préservait et les isolait ». Et M. Grelé cite les noms de Barbey d'Aurevilly, Flaubert, Louis Bouilhet, Guy de Maupassant, Octave Mirbeau, Remy de Gourmont, J. F. Millet. Mais, ajoute-t-il, aucun de ces Normands, « authentique et fa-

meux » n'a fait une profession de foi individualiste aussi nette que Challemel-Lacour. Dans son étude sur Guillaume de Humboldt, il écrit : « Il importe premièrement que l'individu se constitue lui-même; l'homme a fait ce qu'il se doit, mais en même temps ce qu'il doit aux autres, lorsqu'il a donné à sa nature tout le développement qu'elle comporte. » Ce qui, en outre, est une très belle formule de vie.

A propos de Challemel-Lacour, M. Grelé, en quelques pages, nous évoque le groupement poétique que M. Maurice Souriau a appelé l'*Ecole de l'Orne*. Ces poètes sont « tout imprégnés du culte de la campagne de chez nous » : Gustave Le Vavasseur, Achille Paysan, Stanislas Milet, Florentin Loriot, Paul Harel, le cabaretier d'Echauffour, Joseph-Germain Lacour et Wilfrid Challemel. Tous se sont inspirés du mystère de la terre natale. Et cette dévotion instinctive pour la terre natale, on la découvre jusque chez Octave Mirbeau. Elle se découvre aussi, ajoute M. Grelé, « chez un autre déraciné » de nos jours, Remy de Gourmont, né à Bazoches-en-Houlme, près de la Ferté-Macé, ironiste subtil, philosophe et artiste de race. Ce descendant d'imprimeurs, graveurs et peintres bas-normands renommés dès le xve et le xvie siècles a su, à la seule évocation du village natal, en pensant « aux morts du cimetière »,

> A ceux qui ne sont plus que de l'herbe et des fleurs,

ressusciter par le souvenir, en de beaux vers mélancoliques, tout un passé de générations défuntes ».

Mais, en lisant ce livre, on est surpris de découvrir en Challemel-Lacour un écrivain et un poète que, sans M. Grelé, nous aurions continué de méconnaître.

§

M. Edmond Thiaudière, l'auteur de l'*Ecole du Bonisme* et de plusieurs autres recueils de pensées morales, nous donne aujourd'hui un autre petit bréviaire de ses pensées quotidiennes, **La Prisée de ce Monde**, où se confirme sa philosophie à la fois consolante et décourageante. Consolante pour ceux qui croient avec l'auteur que l'on peut conquérir l'infini, décourageante pour ceux qui se contentent de leur prison terrestre. M. Thiaudière, qui a pesé le monde et la vie, aboutit à une sorte de pessimisme corrigé par un stoïcisme d'une belle tenue.

« L'âme qui progresse de jour en jour dans la bonté, écrit-il en épigraphe à ce nouveau recueil, en vient à trouver ce monde insupportable. » C'est que le monde n'est pas bâti sur la bonté, mais sur la lutte, et que la bonté n'est qu'une conquête artificielle de l'homme. On s'en aperçoit aujourd'hui que tous les instincts barbares sont déchaînés.

Mais dans cette philosophie de M. Thiaudière, on trouvera, comme dans toutes les religions, une force d'illusion capable tout de même de transfigurer la vie exécrable. « Ne vis pas pour le temps, écrit-il, mais pour l'éternité, quand elle ne serait pour toi-même qu'un leurre. »

Cela a toujours été une méthode à la fois absurde et excellente de transposer la vie dans une éternité mensongère. Quelques philosophes réalistes et quelques poètes ont dit aux hommes : vivez votre vie, cueillez les roses de la vie. Mais comme les hommes n'ont pas trouvé de roses sur leur chemin, ils continuent et continueront à rêver à des roses éternelles qui parfument la mort.

C'est merveilleux à quel point l'homme peut arriver à mépriser et à nier même son corps, sa seule réalité : « Assez, trop de ce corps, dont les bestiales concupiscences nous envahissent et nous salissent l'âme ! » Comme si ce n'étaient pas ces ardeurs du sang qui alimentent nos mysticités et nos extases divines.

Mais ici, le philosophe qui n'a pas de l'au-delà la certitude que permettent les religions révélées en arrive à aimer et à désirer la mort pour la mort, pour la délivrance. Et cela rejoint presque la philosophie boudhique. Je suis sûr que M. Edmond Thiaudière aurait trouvé dans cette religion plus vaste que la nôtre, — puisqu'elle jongle avec les siècles, comme un enfant avec les sables du rivage, toutes les consolations qu'il espère sans oser toujours y croire :

> C'est le propos d'une âme vraiment noble d'aimer la mort, soit qu'elle doive lui ouvrir des horizons que cette vie lui tient fermés, soit qu'elle doive seulement, en la délivrant d'elle-même, la soustraire à une ambiance pernicieuse.

M. Thiaudière évoque d'ailleurs le nirvana, mais il ne le conçoit pas comme une destruction du moi ; c'est, écrit-il, « son immixtion consciente dans le Parfait, l'Eternel et l'Infini ». Ce n'est plus le nirvana, puisque notre seule douleur, le seul mal de vivre, est la conscience que nous en avons. Une conscience répercutée dans l'infini, n'est-ce pas le supplice le plus affreux que l'on puisse imaginer ? Le vrai nirvana où nous puissions nous réfugier est celui où va se noyer définitivement notre fugitive et inutile conscience.

§

M. l'Abbé Julien Laurec, étudiant **Le Renouveau catholique dans les lettres**, nous énumère les conversions célèbres de ces dernières années, depuis Huysmans, A. Retté, Paul Bourget, Francis Jammes, Claudel, jusqu'à Péguy, et consacre aux plus célèbres de ces écrivains d'élogieuses pages. Je ne discuterai pas les idées d'un prêtre, qui ne peut pas ne pas associer cette renaissance religieuse à une renaissance de la littérature. Cette foi nouvelle a d'ail-

leurs été dans certaines âmes un levain de poésie. Je remarque que la plupart de ces convertis ont découvert le catholicisme qu'ils ignoraient presque complètement, d'où l'élément de nouveauté et de fructification. Un catholique élevé dans la familiarité de cette liturgie ne trouverait ce renouvellement de lui-même et ce jaillissement de son âme que dans la découverte d'une autre religion — et il y en a peu qui concordent parfaitement avec nos âmes occidentales. Bien des âmes modernes, avides de retrouver une foi perdue, en ont été réduites à se plonger dans la philosophie de M. Bergson. Mais, au fait, la philosophie de M. Bergson, c'est une religion, et elle aussi, elle a fructifié notre littérature moderne. Il ne faut dédaigner aucun levain.

Dans un appendice, M. l'Abbé Julien Laurec se demande si Maurice Barrès est oui ou non converti. La question n'est pas résolue.

§

Le livre de M. Georges Fonsegrive, **l'Evolution des Idées dans la France contemporaine**, essaie de nous montrer comment « les enfants du siècle ont évolué depuis trente ans et se sont rapprochés des croyances, des dogmes de notre Eglise ». C'est donc un livre de foi, mais de bonne foi aussi. C'est avec la plus parfaite conscience, en effet, que M. Fonsegrive nous fera l'historique de la philosophie de ces dernières années, de Taine à Péguy, écrit-il. Taine représentant l'esprit scientiste, la confiance la plus entière en la science, la certitude la plus absolue de la toute-puissance de l'intelligence et de la raison ; Péguy qui pense ou qui a l'intuition bergsonienne que la science et la raison sont insuffisantes pour donner à l'homme « une doctrine de vie ». L'un, descendant de la bourgeoisie émancipée du XVIIIe siècle, « est monté par étapes aux plus hauts sommets du monde intellectuel », l'autre, sorti du peuple, « a franchi d'un bond toutes les étapes ». Non, Péguy n'a franchi d'aucun bond aucune étape. « Initié, selon l'expression de M. Fonsegrive, aux plus hautes disciplines intellectuelles », non seulement il ne s'est imprégné ni d'intellectualisme ni de rationalisme, mais il a toujours gardé, sous le vernis superficiel de l'école, sa belle foi de paysan. C'est ce qui a fait sa force. Il était de ces êtres de race jeune et saine qui font de la vie avec les idées de scepticisme dont on les alimente. Et ces mouvements de vitalité dans une race sont un excellent symptôme, en dehors de toute philosophie et de tout pyrrhonisme. Excellente aussi, à ce point de vue, la doctrine de M. Bergson qui réintègre le libre arbitre et ouvre le chemin à la foi, ruinant ainsi par la base, écrit M. Fonsegrive, le mécanisme scientiste, et avec lui le déterminisme et par celui-ci tout le rationalisme ». Et M. Boutroux ne nous affirme-t-il pas « avec l'autorité qui s'attache à son caractère et à la valeur de sa pensée, que la vraie science et la véritable religion, ne sauraient se contredire » ? On ne peut que s'incliner devant ces affir-

mations de nos plus grands philosophes officiels. Il est peut-être bien qu'en cette période de crise où notre race a besoin de toute sa force vitale, la pure philosophie, toujours négative et destructive, sommeille en quelques cerveaux. Elle se réveillera.

A ce même cycle de littérature religieuse appartient l'œuvre de Jean Thorel, dont M. Albert Bessière, dans ce petit livre : **De l'Art à la Foi** nous fait revivre les idées. Jean Thorel, lui aussi, devant le scepticisme de sa génération essaya de trouver une « raison de vivre » et il s'engagea sur le chemin de la croyance. Au point de vue seulement littéraire, ce qu'il faut surtout retenir de son activité, ce sont ces traductions et adaptations à la scène française d'ouvrages étrangers, comme les « Tisserands » de G. Haupmann.

Memento. — Dans l'*Heure de l'Italie* (1 vol. in-16, Bossard), M. Jean Ajalbert nous rapporte l'image vivante de l'Italie pendant la guerre, que précisent encore des dessins de Raffaëlli, Vallotton, Villani et van Dongen. — J'ai reçu les cinq premiers fascicules des *Remarques* de M. André Suarès. J'en parlerai un peu longuement. — *Chateaubriand et les Dames de la Halle*. Correspondance inédite que publie M. Edouard Champion, et qui est une curieuse petite brochure où Chateaubriand nous est montré dans le rôle de porte-parole des harengères de Bordeaux pour féliciter la duchesse de Berry de la naissance du duc de Bordeaux. On trouvera ici cette lettre majestueuse qu'il faudra ajouter à la Correspondance de l'écrivain, cette lettre qui ne parvint sans doute jamais à la duchesse de Berry, en raison d'intrigues d'étiquette. Elle serait donc doublement inédite, écrit M. Champion.

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Maurice Caullery : *Les Universités et la Vie scientifique aux Etats-Unis*; Armand Colin, 3 fr. 50. — Max Leclerc : *La Formation des ingénieurs à l'étranger et en France* (nos Instituts techniques, nos grandes Ecoles) ; Armand Colin, 2 fr.

Parmi les problèmes que l'on devra s'efforcer de résoudre après la guerre, l'un des plus importants est incontestablement celui de la réforme de notre enseignement, en particulier de l'enseignement supérieur. Pour réviser les éléments de notre vie nationale, afin d'en obtenir un rendement meilleur, il sera bon de ne plus ignorer ce qui se passe à l'étranger.

On saisit tout l'intérêt d'un livre comme celui que vient d'écrire M. Caullery sur **les Universités et la Vie scientifique aux Etats-Unis**. L'auteur, biologiste et professeur éminent, occupe à la Sorbonne une chaire qui touche à la philosophie des sciences, celle de l'*Evolution des êtres organisés;* depuis quelques années les universités françaises et américaines ayant établi des échanges de professeurs, il fut désigné en 1916 pour être « exchange pro-

fessor » à l'université Harvard. Il fit ainsi un séjour de cinq mois aux Etats-Unis, et, dans des pages pleines d'attrait, il décrit aujourd'hui « le paysage universitaire surtout du point de vue scientifique et même plus spécialement biologique, mais avec la préoccupation d'en faire comprendre l'ensemble et de le replacer dans le cadre général de la société américaine contemporaine ».

M. Caullery ne songe pas à transporter chez nous, purement et simplement, des institutions du dehors, pas plus américaines, qu'anglaises ou allemandes, fussent-elles parfaites, car, en biologiste, il se rend bien compte qu'il y a lieu de tenir compte des conditions de milieu, des traditions, des mœurs.

Dès son arrivée à Cambridge, le président de l'Université Harvard lui ayant ouvert sa maison, M. Caullery fut surpris de constater « la cordialité simple, qui fait le charme de la communauté harvardienne, et en unit tous les membres, depuis le président jusqu'aux jeunes freshmen ». Certes, il serait désirable de modifier nos mœurs universitaires dans ce sens. Nos universités, notre Sorbonne, se ressentent trop encore de l'organisation napoléonienne, et il y règne une hiérarchie déplacée dans une société dont les membres se consacrent aux recherches désintéressées de la science. La coopération des efforts scientifiques implique des relations cordiales, l'égalité dans les échanges de vue et les discussions, la liberté pour les élèves de penser autrement que leurs maîtres.

Il est grand temps que nos universités se pénètrent de l'esprit démocratique, et nous devons savoir gré à M. Caullery de l'avoir montré dans son livre.

Un des caractères les plus originaux des universités aux Etats-Unis est le rôle important qu'y jouent les anciens élèves, les *alumni*.

L'université devient le centre d'une vaste famille d'autant plus puissante qu'elle est plus nombreuse ; elle mérite le nom d'*alma mater*, et ses nourrissons, ses *alumni*, considèrent comme un devoir de subvenir à ses besoins, après avoir été élevés par elle. Les libéralités envers les universités sont devenues ainsi un élément normal du civisme de la classe riche. Elles suffisent à assurer, non seulement leur existence, mais leur développement, et souvent même avec un luxe excessif. Elles permettent à ceux qui ont en mains les destinées d'une université les conceptions vastes et les réalisations rapides.

Cet attachement qui lie tout Américain à l'institution, collège ou université, par laquelle il a passé, établit un contact solide entre les universités et la société.

La solidarité universitaire emprunte aux mœurs américaines un autre lien plus constant et non moins solide, c'est le *club*, qui est la forme d'association la plus vivante, la plus générale de la vie américaine. Il y a des *Harvard clubs* dans tous les

grands centres d'Amérique, et même partout où il y a un groupe de Harvardmen quelque peu nombreux : Honolulu a le sien ; Paris, aussi.

M. Caullery insiste également sur un autre caractère du collège ou de l'université aux Etats-Unis. On y envisage l'éducation, non seulement du point de vue intellectuel, mais encore du point de vue social. Il s'agit de faire des hommes, de former des caractères, « d'apprendre tout en vivant et en apprenant à vivre ». Notre milieu universitaire purement intellectuel apparaît *inhumain* aux Américains. On met en œuvre tout ce qui peut contribuer au développement de la sociabilité et de l'esprit civique : l'organisation d'une vie en commun, la pratique des exercices physiques... servent à réfréner les tendances individualistes. Le passage par le collège ou l'université apparaît comme un facteur sérieux de succès dans la vie. Cette considération du *succès* tient une place très grande dans la psychologie américaine.

M. Caullery ne paraît pas avoir beaucoup de sympathie pour l'*individualisme*. Pour lui, l'excès de l'individualisme est une des faiblesses de notre milieu universitaire et scientifique, comme d'ailleurs de toute notre société française. Cependant, les résultats obtenus en Amérique ne sont pas si encourageants que cela. M. Caullery reconnaît lui-même qu'il sort pas mal de médiocrités intellectuelles des universités américaines, et peu d'hommes supérieurs. « Les très grandes individualités sortent rarement du collège » (Graham Bell, Edison, Carnegie, Rockfeller, n'ont pas subi l'influence stérilisante de la vie universitaire...) Mais peu importe, puisque les Allemands nous ont appris que « la force est faite surtout du développement habile et de l'utilisation judicieuse des valeurs moyennes ». Quant à moi, je regretterais de voir disparaître l'individualisme français, fondement du génie de notre race.

Sous d'autres rapports nous n'avons pas à envier les universités américaines. Les anciens élèves participent, comme nous l'avons vu, à leur gestion ; mais il y a justement parmi eux trop de notabilités sociales (hommes d'affaires, banquiers, citoyens considérables...), et trop peu d'intellectuels. Si l'argent ne manque pas aux savants de là-bas, ceux-ci, — l'un d'eux me l'avouait, — sentent peser sur eux une atmosphère où l'on respire mal. Les professeurs, sans aucune part dans la direction des universités, surchargés de cours, relativement peu payés, sont soumis à l'autocratie du président de l'université ; celui-ci est le tyran, bon ou mauvais ; il choisit les professeurs, les nomme, leur donne de l'avancement, les révoque, sans appel... ; c'est un homme d'affaires, et non un homme de science, et il jouit de pouvoirs à peu près discrétionnaires.

M. Caullery décrit d'une façon très vivante le faciès extérieur et

la vie des diverses universités : Harvard, Columbia college, Princ ton, l'université de Californie... Quel contraste avec nos Facult étriquées !

Il consacre plusieurs chapitres à l'enseignement des jeunes fille aux écoles professionnelles... Dans la seconde partie de son livre, envisage *la recherche scientifique*. La recherche est incontestabl ment l'idéal du corps enseignant des universités américaines, ma les professeurs ont trop de préoccupations pédagogiques, et les élèv s'exercent surtout à vivre ; et, s'il y a d'énormes ressources mat rielles, les valeurs individuelles sont plus rares. Mais les Etats-Un commencent à créer des instituts, des laboratoires pour la recherc pure. Il serait désirable qu'en France on suive ce mouvement ; ju qu'ici nous avons eu beaucoup trop la superstition de la chaire et c l'enseignement. Si Pierre Curie avait eu un laboratoire, au lie d'enseigner au P. C. N., la Physique et la Chimie compteraien sans doute quelques belles découvertes en plus.

Parmi les *Instituts de recherche*, M. Caullery décrit plus part culièrement le laboratoire de biologie marine de Woods'Hole, do l'organisation est toute démocratique. Ses deux devises sont : *liber* et *coopération*. Les biologistes les plus distingués des diverses un versités y sont venus travailler, et il en est sorti toute une série d travaux fort remarquables. « Exemple significatif à opposer, d'aprè M. Caullery, à la dispersion stérilisante qui a été notre règle en ma tière de stations zoologiques, comme en d'autres choses. » Ici encor je ne puis être tout à fait de l'avis du distingué professeur de l Sorbonne. C'est en travaillant dans les nombreuses petites station des côtes de France qu'on peut le mieux se rendre compte des mul tiples conditions de milieu et de leur influence sur les phénomène de la vie. L'avenir est aux investigations éthologiques, et celles-c sont incompatibles avec une trop grande centralisation des recher ches.

Le livre de M. Caullery se termine par des considérations géné rales fort intéressantes, que feront bien de méditer ceux qui ont l pouvoir de rajeunir l'enseignement supérieur en France.

§

Un autre ouvrage, la **Formation des Ingénieurs à l'é tranger et en France**, par M. Max Leclerc, a paru dans l même collection que celui de M. Caullery, et il témoigne des même préoccupations.

La guerre a mis au premier plan le rôle de l'ingénieur. Autan notre science était hardie, autant notre industrie s'est montrée sou vent timide et somnolente. « La victoire définitive serait illusoire, s nous n'essayions pas de relever notre industrie et notre commerce »

le sénateur Goy, auteur d'un projet de création de *Facultés de* ences appliquées.*

M. Max Leclerc expose et critique ce projet, et pour cela il comnce par examiner ce qui se passe en Allemagne, aux Etats-Unis, Angleterre. Ce qu'il dit au sujet des *Ecoles techniques supérieu-* allemandes est particulièrement intéressant. Toutes ces écoles it autonomes et jouissent de la « liberté académique ». L'accès en libre, sans concours. L'enseignement n'a pas un caractère encypédique ; la spécialisation est poussée si loin que dans les seules les des mines on décerne quatre diplômes. Les programmes nt pas un caractère obligatoire. Chaque élève choisit librement les irs et exercices pratiques auxquels il désire assister, et peut même inger d'école autant qu'il veut. Beaucoup vont suivre, dans les erses parties de l'Allemagne, les cours des professeurs les plus utés. Les professeurs sont choisis sans règle fixe parmi les perines qui se sont fait une notoriété par leurs travaux et souvent me parmi les industriels en renom ; ils ont une situation pécuire et sociale considérable, ils s'occupent d'affaires industrielles en tirent des ressources complémentaires importantes.

On voit d'après cela que le régime de la liberté n'est pas toujours lu de l'organisation allemande.

M. Max Leclerc montre l'œuvre importante accomplie au sein même universités françaises par nos *instituts techniques*. Ceux-ci it florissants, variés, adaptés dans une large mesure aux besoins diverses régions.

Dans nos Universités de Nantes, Grenoble, Toulouse, Lyon, etc., des mmes de science ont compris la nécessité de renouveler leurs méthodes, tendre la main à l'industrie, de travailler pour elle ; là, grâce à une oite collaboration entre les industriels et les savants, il s'est créé en ite liberté, sous l'impulsion des initiatives individuelles et des besoins istatés, une heureuse floraison d'instituts qui sont des organismes bien ants, en plein développement organique, et dont on peut attendre beauip.

M. Leclerc pense que c'est de là que doit sortir, au moins pour une rtie, la réforme de l'enseignement technique supérieur. Il combat projet de M. Goy.

Loin de chercher à improviser des créations artificielles et de toutes piè-, en vertu de conceptions rigoureuses, logiques et uniformes, au risque déformer l'œuvre admirable née de l'initiative combinée des savants et industriels, — le législateur doit s'étudier à respecter ces institutions n type trop rare dans notre pays, et se borner à les aider, à les complé-. à les convoyer.... Il faut respecter surtout les diversités locales.

L'auteur examine aussi la réforme de nos grandes Ecoles (Poly-

techniques Centrales...), en particulier la question de la sélection par le concours et celle de l'enseignement préparatoire.

Ces Ecoles sont destinées à former des *chefs d'industrie*, et non des spécialistes. On doit y envisager, non seulement le rôle technique de l'ingénieur, mais encore son rôle économique et social. On ne se préoccupe pas assez de l'élément humain, de l'ouvrier, du rendement qu'il peut et doit fournir.

Pour toutes ces réformes, M. Leclerc compte avec raison sur l'initiative privée, et non sur la bureaucratie, la politique, ou même le Conseil supérieur de l'Instruction Publique, dont il récuse la compétence en ces matières...

GEORGES BOHN.

LES REVUES

L'Eventail : poème de Mallarmé. — Poème de Jean-Marie Rosa, poète mort à l'ennemi. — *Le Tord-Boyau* : « ce qu'on devra éviter de dire » après la guerre aux combattants. — *On progresse* : A. M. : Prière pour les vivants et les morts ; opinion sur le prix Goncourt. — *Le Crapouillot* : les intellectuels et la guerre, par M. J. Galtier-Boissière. — *La Vie* : une page de Mme Rachilde, sur l'or « unique ennemi de tous les hommes ». — Memento.

L'Eventail (15 janvier) donne ces vers de Mallarmé, avec le commentaire que voici :

Voici, lecteur, des vers inédits de Stéphane Mallarmé ; connus seulement de quelques initiés, ils t'en seront d'autant plus précieux. L'auteur de l'*Après-midi d'un faune* les écrivit, il y a de longues années, à propos d'un déménagement de la *Revue indépendante*, fondée par M. Edouard Dujardin. Moins heureux, *L'Eventail* n'a point pendu de crémaillère ; il se plaît néanmoins à ressusciter ce petit poème :

Caressé par la réussite
Et dans les gants les plus étroits,
Edouard Dujardin sollicite
Qu'autour de neuf heures, le trois

Mars, pas même l'ombre endossée
D'un habit à crachat divers !
Vous visitiez, onze, Chaussée
D'Antin, son magasin de vers :

La revue avec bruit qu'on nomme
Indépendante, Monsieur, pend
Une crémaillère d'or comme
Le gaz en son local pimpant.

Dans son n° suivant (14 février), orné d'une belle lithographie originale de M. Barraud, *l'Eventail* présente des poèmes et des proses de Jean-Marie Rosa. M. G. Oltramare présente ainsi leur auteur, né en 1894 près de Poitiers et mort à l'ennemi le 24 octobre dernier :

Rosa a écrit un roman, deux ou trois nouvelles, et des vers. Je dis bien des vers, encore que son lyrisme soit si singulier, si clairvoyant, si hard

u'il semble être, en dépit d'une forme parfaite, tout le contraire de la poésie. Ses deux poèmes qu'on trouvera plus loin témoignent d'une attitude bsolument originale.

Rosa est avant tout un psychologue. Dans l'examen de soi, il n'a pas 'égal. Il signale ses moindres faiblesses, et l'orgueil plaisant qu'il goûte les confesser ; il s'adresse de fréquents désaveux ; il divorce tant de fois 'avec lui-même qu'il se multiplie. Il se connaît bien, et il s'excuse, et il xcuse les autres. Sa tolérance est absolue. Rosa se rit des gens larges d'iées qui condamnent les idées étroites. Il trouve au cynisme une bonne olonté qui le rend insupportable. Les hommes lui paraissent tous insuffiants et persuadés. Il a « *une grande foi dans le néant* » ; il ironise sur la ouleur et prend au sérieux toute joie, et la mort lui semble le degré surême de l'indifférence. Avec quelle horreur il s'écarte des souillures de action : « *Oh ! faiblesse d'agir*, s'écrie-t-il, *n'être pas assez sûr de ses lées pour s'abstenir des gestes qui les confirment !* » Ce qu'il agrée, c'est ne paresse amusée durant laquelle il peut faire le procès de l'univers avec onne humeur.

M. Oltramare a pr[illegible]nté dans Jean-Marie Rosa un poète de la g[illegible]ée de notre Jules Laforgue, qu'il ne nomme pas. C'est au philoophe lyrique des *Complaintes*, mort, hélas ! avant la formation de n grave et charmant génie, que nous paraît s'apparenter l'auteur cette pièce très curieuse, et par le choix du sujet, et par la distincon raffinée de la forme.

A MON CŒUR MÉTAPHYSICIEN

Vous dédaignez, mon cœur, les touchantes alarmes
De l'amour attentif à ses supplices vains...
Et sans même pouvoir troubler vos jeux divins
Les femmes vous ont fait l'hommage de leurs larmes !

Mon cœur, vous êtes pur ! Qu'il plaise à la souffrance
De convaincre les bons poètes attendris,
Sa grimace est trop laide, et sa plainte, et ses cris
Ne sauraient offenser votre chaste cadence.

Vous fûtes épargné des communes injures.
Le monde épuise en vain ses puérils secrets,
Et le désir jaloux, l'espoir et les regrets,
Mon cœur, vous sont de trop modestes nourritures.

Quand parfois, exorable au vœu des âmes tendres,
Vous les faites souffrir, et que vous suscitez
Les émois douloureux et l'âpre volupté,
En feignant gentiment de vous y laisser prendre,

Quand vous allez, suivi des reproches suprêmes,
Désinvolte à travers le drame palpitant,
Vous vous riez des pauvres fêtes de Satan
Et de ce qu'il propose à vos joyeux blasphèmes,

Car plus folle une fête unique vous convie
Où le vertige même a trouvé sa chanson,
Et négligeant alors tous les autres frissons
Vous vous êtes choisi pour angoisse, la vie !

§

Le Tord-Boyau, « journal paraissant malgré la guerre », dont le directeur, M. H. Davoust, porte quatre chevrons et la croix de guerre, a pour sous-titre : « Annales du Front, ni politiques ni littéraires. » Nous relevons aussi cette indication : « Adresser la correspondance ou tout au moins les mandats à H. Davoust, secteur postal 140. »

Du n° de février, où tout est à lire, nous détachons ce qui suit et vaut d'être médité :

APRÈS

CE QU'ON DEVRA ÉVITER DE NOUS DIRE

D'accompagner des parents de province à Verdun.

Que nous ne devons plus être difficiles sur rien.

Qu'il y avait des jours « où on entendait le canon d'ici ».

Que dans les derniers temps, il n'y avait plus beaucoup d'offensives.

Que « si j'avais été d'âge à le faire, je ne serais pas resté là ; j'en ai assez souffert... »

Qu'à l'intérieur on vivait surtout de privations.

Que nous n'étions pas rationnés.

Qu'il y avait beaucoup de « bons secteurs ».

Que c'était surtout une guerre de patience.

Que nous n'avions pas de soucis.

Que nous jouions tout le temps à la manille.

Que les civils ont pâti cette année sans charbon où il faisait si froid.

Que maintenant, il faut se remettre au travail.

Et qu'on voyait bien, d'après le *Tord-Boyau*, que nous ne nous en faisions pas.

LE BONHOMME GRIS-SALE.

§

On progresse, « revue du 9e dragons au front », publie, signée des initiales A. M., dans son n° du 2 novembre — on admet qu'une telle publication parvienne à l'arrière avec quelque retard, — cette très belle

PRIÈRE

pour les Vivants et les Morts

Hommes,
partis dans les joies et les rires de la jeunesse,
hommes,
qui croyiez à la fraternité humaine,
hommes,
qui rêviez d'idéal et de justice,

et qui, maintenant, reposez dans le néant,
Je vous salue.
On vous a demandé tous les courages, mais vous en auriez tant eu à vivre.
La vie nous semblait douce.
Voici qu'un mal s'est abattu sur nous et nous a rendus fous de sang, de meurtre et de vengeance.
Un souffle de démence nous entraîne, que nous ne savons arrêter.
Les jours et les heures s'accumulent.
Toujours,
il nous est demandé plus.
Augmentation lente et douloureuse de notre misère et de notre effacement.
Quand donc la raison reviendra-t-elle ?
Quand donc les vivants pourront-ils vivre ?
Le sang et les larmes répandus ne suffisent-ils pas encore ?
Au moins que votre sacrifice ne soit pas inutile et que cette sanglante tragédie soit la rançon du Bonheur futur de nos fils.
Ainsi soit-il !

Un pareil témoignage vaut à lui seul des tomes et des tomes de la rhétorique éloquente émise par les pontifes de ce patriotisme braillard qui s'adresse sans pudeur aux combattants et qui a reçu d'un humoriste célèbre son épigraphe lapidaire : « Allez, enfants de la patrie ! » Ils n'y vont, eux, qu'en imagination, — et quelle ardente imagination !!

Dans la même revue (n° 7, janvier), Tityre s'exprime en ces termes, à propos du « Prix Goncourt » :

— Monsieur, me dit cet écrivain plein de feu, je me présente au prix Goncourt.

J'ai allumé une cigarette et, avec sagesse, je lui ai tenu ce discours :

— Mon jeune ami, j'aurais scrupule à ralentir votre zèle. Je ne puis vous garantir que vous aurez le prix, car cette aventure n'est point en relation de votre talent, mais à défaut d'honneur ou de profit, messieurs les pensionnés des Goncourt vous donneront une jolie leçon de scepticisme littéraire... Ne craignez point d'être mal reçu. Ces messieurs sont l'indulgence même. L'un vous offrira le thé. L'autre offrira ses bons offices. Ce troisième sera bien près de vous offrir sa fille... Quant à votre livre, qu'ils l'aient lu ou non, croyez bien que ce détail est tout à fait dépourvu d'importance. Voilà qui n'est point pour les retenir de vous louer congrûment. Et ainsi vous serez bercé de beaux rêves. L'espoir vous portera six semaines — le temps de la campagne — et c'est là déjà un bien joli résultat...

— Mais le prix ?

— Que vous êtes impatient ! Le prix, je vous l'ai dit, n'a rien à voir en cette affaire. Puis-je vous prédire la digestion de ces messieurs et l'état de leur estomac ? Drôle d'idée qu'ont ces messieurs de ne l'attribuer qu'après un déjeuner !

§

Dans **le Crapouillot** (janvier), M. Jean Galtier-Boissière traite de ce sujet : « Les intellectuels à la guerre. Les hommes de demain. » On ne saurait négliger un pareil témoignage :

La guerre, qui les arracha aux livres, les mit brusquement en présence de la vie, en les promettant à la mort. Emportés dans la bourrasque, ils se trouvèrent soudain seuls avec eux-mêmes, contraints de réfléchir, d'apprécier, de sentir, de souffrir par eux-mêmes au lieu d'aller quémander aux écrivains ou aux dramaturges des émotions factices. Le plus extraordinaire spectacle leur fut imposé, le plus divers et le plus innombrable ; corps à corps avec une terrible réalité, ils ont appris à se connaître ; toutes les émotions, toutes les angoisses, toutes les révoltes et toutes les joies, ils les ont éprouvées jusqu'au fond de l'âme. Sous le coup de la mort et des effroyables souffrances, ils ont évalué le *prix de la vie.* Sauf quelques malheureux que les pilonnages auront détraqués nerveusement, les intellectuels qui reviendront du front ignoreront cette veule neurasthénie, ce dégoût de la vie qui ravagea certaines générations décadentes. Ayant travaillé, peiné durement, ils sauront d'abord, comme de simples travailleurs manuels dont ils furent les camarades, estimer à leur juste valeur les jouissances matérielles du bien-être. S'ils aiment franchement le bon vin et la bonne chère, après avoir subi les plus atroces privations, s'ils chérissent le confort, après avoir vécu des années dans la terre, ils sauront aussi aspirer à de plus nobles buts. Exilés du front ou exilés des geôles allemandes, tous auront compris, dans les interminables heures d'attente vide et d'ennui, la joie du travail et de l'activité créatrice, et dans l'horrible solitude de la vie en commun, le bonheur du foyer, le plaisir d'aimer et d'être aimé ; ils donneront leur valeur relative aux désagréments et revers anodins, et ayant connu les plus effroyables misères, ils sauront sans hésitation où placer leur but de vie. « Ah ! comme nous saurons vivre ! » s'écriait le malheureux Lintier !

Aux jeunes intellectuels, la guerre aura aussi appris à connaître les hommes. Un lettré qui a vécu pendant des mois dans l'intimité des bonshommes n'a-t-il pas plus appris sur la psychologie humaine qu'en annotant La Bruyère ou La Rochefoucauld ? L'intellectuel s'est brusquemen[t] trouvé dans un milieu composé de toutes les classes sociales, il a pou[r] camarades de combat des ouvriers, des paysans, des employés ; dans le[s] circonstances tragiques où le cœur de l'homme se montre à nu, il a ét[é] témoin de toutes les bassesses, de toutes les lâchetés, aussi bien que d[e] tous les héroïsmes et tous les sacrifices ; il a pu dégager de l'hypocrisi[e] des mots les mobiles des actions humaines. Il a vu clair dans les yeux de[s] hommes.

La plupart des intellectuels furent des chefs, et se trouvèrent mainte[s] fois en présence d'événements requérant une prompte décision ; ils ont d[û] assumer de graves responsabilités. L'étudiant habile à tourner un discou[rs] latin ou à masquer un contre-sens s'est vu brusquement obligé de jeter, e[n] pleine bataille, les ordres décisifs d'où dépendaient sa vie, la vie de s[es] hommes et l'honneur de sa troupe. La guerre a développé l'esprit de l'in

tiative et le goût de l'autorité. De jeunes gens instruits, elle a fait des caractères.

La guerre a rendu les intellectuels *réalistes*. Lorsque, rendus à la vie civile, ces jeunes hommes, débarrassés de la terrible emprise de la vie collective, devront affirmer leur personnalité, ils regarderont droit devant eux ; ils auront le mépris du mensonge et du bourrage de crâne ; ils ne se aisseront pas prendre à la magie des mots ; anciens combattants, ils jugeront les hommes aux actes et non plus aux discours ; ils seront habitués à manier les hommes et à les commander. Ils iront droit à leur objectif, — comme au combat,— et cet objectif, ils le fixeront très haut, parce que, ayant accompli collectivement pendant la guerre des exploits inouïs, ni l'audace, ni la ténacité ne leur manqueront pour réaliser leurs projets les plus ambitieux.

§

De la **Vie** (mars), cette page empruntée à un très beau livre de Mme Rachilde : « Dans le Puits (ou la vie inférieure) » :

La disparition de l'or, surtout, fut la plus étonnante des merveilles, signe des temps extraordinaires d'union sacrée. Vivant l'été, dans une maison isolée visitée deux fois par les cambrioleurs, je n'y recèle jamais de fortes sommes. Pourtant, il fallait manger ! On ne voulait pas du papier et les pièces de vingt francs semblaient attirées par un aimant. Heureusement que, non carnivore, je peux me contenter d'eau fraîche et de mon amour, vraiment exagéré, pour le pain sec...

Cette fuite d'un métal trop rutilant me remémore l'histoire, si lointaine, les rideaux de soie jaune. La nuit qui suivit la déclaration de la première défaite de 70, les propriétaires de l'appartement que nous habitions lans la garnison du 12e chasseurs, arrivèrent en trombe pour... décrocher leurs rideaux de damas jaune, les rideaux du salon. Ma mère, très offensée, prétendait qu'elle avait droit à la jouissance de ces draperies usqu'au bout de sa location. Les propriétaires discutaient, soulevés par une passion violente pour ce damas somptueux qu'ils voulaient soustraire aux invasions prochaines : « Je suis aussi bonne Française que vous, déclarait ma mère absolument outrée, s'ils viennent, j'y mettrai le feu ! » Ils arrachèrent littéralement cette soie de la tringle, coupant avec des ciseaux quand l'anneau ne cédait pas et, aux lueurs tremblantes des chandelles, ils allèrent enterrer leurs fameux rideaux dans le jardin. Oui, je l'ai vu, de mes yeux vu ; on les mit à même la terre comme de grands cadavres flasques dont la chair faisait des plis ! Cachée derrière le tablier de ma bonne, je regardais ça pétrifiée d'une horreur superstitieuse. Pourquoi ce crime contre une étoffe, contre le luxe innocent ? Il y a donc des soieries qu'on brandit au bout d'un bâton et d'autres qu'on descend de leur bâton pour les tuer ? Je devais avoir l'œil désorbité du pauvre mulet cité plus haut. Déjà l'entêtement de la contemplation, ce vertige photographique, s'emparait de mon cerveau.

De nos jours, on est plus pratique : on dissimule d'abord la couleur jaune sous la forme de l'or en pièces, on l'enterre sous des monceaux de paperasses. Puisse-t-il y pourrir sans retour possible à la lumière, à la circulation ! L'unique ennemi de tous les hommes, c'est celui-là.

Memento. — *Revue Hebdomadaire* (2 mars). — Mrs Edith Wharton : « L'Amérique en guerre ». — M. J. Flach : « L'idéal du Japon et sa participation militaire ».

Le Feu (1er mars). — « Lettres de guerre » du capitaine Robert André, tué à l'ennemi. Introduction par M. Bruno Durand.

Le Fait de la Semaine (23 février). — « Le droit des mutilés », par M. M. Lehmann.

Les Cahiers idéalites français février). — : « Du sens du mot « Pacifisme » et de quelques autres ». — M. Maurice Vernes : « Pascal et le relativisme de la connaissance ».

Revue des Deux Mondes (1er mars). — « Autour de l'entrevue de Bjœrkœ », par M. A. Nekludow. — « Poésies », par Vega.

Le Correspondant 25 février). — « Le ballon sur la mêlée », par « un officier aérostier ». — M. A. Lemoine : « La coopération militaire du Japon ».

La Grande Revue (février). — M. E. Vandervelde : « Problèmes d'après-guerre ». — M. H. Bachelin : « Contes sur quelques points à distance des lignes ». — M. A. Thierry : « Carnets de guerre ». — Mme Henriette Charasson : « Trois poèmes de guerre ».

La Revue (1-15 mars). — Dr S. Voronoff : « La Chirurgie et les greffes humaines ». — M. Jean Finot : « La Religion du Meurtre ». — M. Frank Puaux : « Benjamin Constant et la calomnie ».

La Revue de Paris (1er mars). — M. Gilbert de Voisins, dans un très bel article, présente le romancier anglais Joseph Conrad de qui la revue public « Le Typhon », traduit par M. André Gide.

Les Ecrits Nouveaux (mars). — Notice sur Georges Bannerot, avec deux de ses poèmes. — M. P. J. Toulet : 2e acte de « Le Souper interrompu ». — M. André Germain : « Cocteau bourgéticide ou Apollinaire sauvé ».

La Nouvelle Revue Wallonne (février). — Vers de MM. E. de Bongnie, O. P. Gilbert, Marcel Wyseur. — « Le marché de Liège, naguère », par M. X. de Reul. — « Le Borain à Paris », par M. Louis Piérard.

Je sais tout (15 février). — M. Binet-Valmer : « Les chars à l'assaut ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

Vaudeville : *Deburau*, comédie en 4 actes et un prologue en vers libres, de M. Sacha Guitry (9 février). — Une mésaventure : Le Théatre intime : *l'Habit de Guerre*, pièce en un acte, de M. Vitalis de Tolédo (3 mars). — La mort du Singe (22 janvier).

J'ai beaucoup connu, dans mon enfance, le disciple, l'émule et le rival de Deburau : le mime Paul Legrand. Il était un grand ami de mon père, et venait souvent déjeuner à la maison, quand nous habitions 21 rue des Martyrs. Je parle des années qui vont de 1875 à 1882. Paul Legrand devait avoir alors bien près de 70 ans, et habitait rue Saint-Lazare, dans la partie jolie et pittoresque de cette rue, celle qui va de Notre-Dame de Lorette à la Trinité, — l'autre partie, celle qui va de la Trinité à la gare Saint-Lazare, étant aussi laide, à

mon avis, que la rue de Rennes ou l'avenue de l'Opéra. Je le revois comme si c'était d'hier, avec son vieux visage pâle, où brillaient deux petits yeux bruns très vifs, un vrai La Tour. J'ai même encore dans les oreilles le son de sa voix. Par exemple, un matin qu'il arrivait pour le déjeuner, comme on lui disait, dès la porte, le menu composé à son intention, connaissant ses goûts, je l'entends encore répondre, de sa bouche aux lèvres minces, avec un petit air gourmand, son visage de vieux Pierrot ravivé soudain : « Des chatteries ! Encore des chatteries ! » J'ajouterai que je lui garde à distance une grande sympathie, un souvenir reconnaissant. Mon père m'emmenait toujours aux matinées de pantomime qu'il donnait encore çà et là, et il fut une de mes joies d'enfant, une de ces joies silencieuses comme déjà je les aimais. Mes enchantements dramatiques n'étaient pas longs à énumérer, dans ce temps-là, si fidèle habitué que je fusse de la Comédie-française, où je passais presque toute mes soirées, dans les coulisses ou dans le trou du souffleur. Avec les représentations de Paul Legrand, les petits ballets des garçons tailleurs et des petits marmitons, dans le *Bourgeois gentilhomme*, sur des airs de Lulli, et le cinquième acte du *Mariage de Figaro*, quand Chérubin passe en fredonnant sa romance, et c'était tout. Les tragédies civiques de Corneille, les drames absurdes de Victor Hugo, que mon père voulait à toutes forces me faire admirer, m'endormaient profondément, en attendant, pour les premières, que je les trouve odieuses, et pour les seconds, qu'ils me fassent rire, comme aujourd'hui. J'ajouterai encore que c'est dans la catégorie de Paul Legrand, je veux dire dans la catégorie des comédiens d'un certain ordre, que j'aime les gens de théâtre, comme dans celle des Nerval et des Verlaine, — je ferais mieux de dire des Diderot et des Stendhal, — que j'aime les gens de lettres. Les gros sociétaires de la Comédie Française, ces gens qui ne savent jouer qu'un rôle, toujours le même, sous des costumes différents, ne m'inspirent que railleries pour leur art de fonctionnaires, comme me choque et même m'apparaît un peu anormale la situation d'un Marcel Prévost ou d'un Paul Bourget, la fortune n'allant pas pour moi avec la carrière d'écrivain, telle que je l'entends. Le côté officiel, bourgeois, en littérature, comme en toutes choses, m'est nettement antipathique. Je n'ai de goût, d'attirance, que pour les frondeurs, les railleurs, les réfractaires, j'irai jusqu'à dire : les sauvages. Je veux l'intérêt dans l'homme autant que dans l'œuvre. Les Tyrtées, — Dieu sait si nous en comptons aujourd'hui ! — ne sont pas du tout mon fait. Je leur préfère, et de beaucoup, les Thersites. Sans compter, et les exemples ne manquent pas pour me donner raison, qu'en plus de la clairvoyance et de l'intelligence, ils ont souvent autrement de talent et d'esprit. Un écrivain comme M. Paul Bourge et comme ceux qui lui ressemblent ? Voilà bien qui ne me fait pas

envie. Ce n'est même pas assez dire pour exprimer mon opinion. J'en demande pardon aux admirateurs de M. Paul Bourget, qui sont, je le sais, hélas! nombreux. Mais quand je le rencontre, et que je songe à tout ce qu'il personnifie si parfaitement : la réussite, la fortune, et le manque le plus complet d'intérêt littéraire, il me fait éclater de rire.

Me voilà encore bien loin de mon sujet. Cela m'arrive souvent. C'est le **Deburau** de M. Sacha Guitry qui m'a fait me souvenir de Paul Legrand, dont le nom est d'ailleurs prononcé dans cette pièce. De Paul Legrand, je suis arrivé à parler de M. Paul Bourget et on me dira que la distance est grande. Si grande, j'en conviens moi-même, que je fais toutes mes excuses... à Paul Legrand. Quant à *Deburau*, la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry, je demande mille pardons pour les expressions dont je vais me servir, c'est encore une chose délicieuse, charmante, une vraie trouvaille dramatique, pleine de fantaisie et d'émotion, et qui est un document de plus sur son auteur. En effet, avoir su, aujourd'hui! se souvenir du Pierrot des Funambules, et des Funambules elles-mêmes, et des acteurs bien oubliés de ce curieux petit théâtre, et avoir mis à la scène leur chef de file, le créateur d'un genre, Deburau en personne, tout cela ne montre-t-il pas un esprit libre, pittoresque, sensible et inventif au possible? Je ne connais pas M. Sacha Guitry. Je ne le connaîtrai peut-être jamais. Pour dire le vrai, je n'y tiens même pas. J'ai trop peur de ma timidité, de ma gaucherie avec les gens que je vois pour la première fois. Mais je pense à lui, quelquefois, dans mon coin, avec grand plaisir. Il me plaît, et je l'admire pour tous ses dons, son esprit, son grand talent, et tout ce que je devine en lui de sentiment et d'intelligence. De quelle façon il dame le pion, de plus en plus, à nos fameux auteurs dramatiques, les Donnay, les Lavedan, les Bataille, les Bernstein, qui se sont si platement mis à la hauteur des circonstances, comme on dit! C'est merveilleux, et cela fait joliment plaisir.

Certes, M. Sacha Guitry n'a pas mis très fidèlement à la scène le personnage de Deburau. Par exemple, on n'a jamais su que le mime ait connu Marie Duplessis, la Dame aux Camélias, et qu'il ait été son amant. Jamais non plus Deburau n'a pu avoir avec son fils la conversation où nous les voyons au troisième acte, quand Charles Deburau révèle à son père son désir de faire, lui aussi, du théâtre, de jouer, comme lui, la pantomime, et, comme lui, les Pierrots. Il n'a pas pu davantage donner à son fils les secrets de son art, comme nous la lui voyons faire au dernier acte, au moment même où il lui cède sa place sur la scène de ses succès. Deburau est mort en 1846. Son fils avait alors dix-sept ans, et était au Conservatoire, pour les rôles comiques. Ce n'est qu'en 1847, Deburau mort, qu'il débuta

aux Funambules, aux côtés de Paul Legrand, et, celui-ci parti, qu'il reprit peu à peu les rôles de son père, sans réussir à l'égaler. Voilà pour les faits. Il me semble que pour le caractère également, M. Sacha Guitry a un peu embelli le personnage de Deburau. Je doute, sans en rien savoir de précis, que le mime fut simple, humain spirituel, au point où le montre M. Sacha Guitry, sans rien du m'as-tu-vu un peu romantique qu'il devait être certainement. Mais ce sont là des vétilles, je m'empresse de le reconnaître. M. Sacha Guitry a donné à Deburau, comme il l'a fait précédemment pour La Fontaine, un peu de son propre personnage : sentiment et esprit. Si la vérité y perd un peu, le spectateur n'a rien à regretter : le résultat est plein de grâce et de séduction. La scène entre Deburau et son fils, quand celui-ci lui annonce son intention de faire aussi du théâtre, et sous le même nom de Deburau, est une peinture merveilleuse, en peu de traits, de l'égoïsme, de l'orgueil et de la jalousie de l'artiste, plus forts en lui que ses sentiments paternels. Cette scène, inventée à l'égard de Deburau, fut peut-être réelle, un jour, pour M. Sacha Guitry, à un autre égard. La scène finale, quand Deburau, forcé par la maladie de quitter le théâtre, donne à son fils, qui va jouer à sa place, les conseils sur son art, contient là, en dix vers d'une grande précision, l'essentiel de l'art du mime, et même, peut-être, de l'art du comédien. Il faut voir aussi, au premier acte, la façade du Théâtre des Funambules, telle qu'elle existait à l'époque, boulevard du Temple, puis sa salle, reconstituée avec la même exactitude, avec son public dans les costumes du temps. Ce sont là deux tableaux très réussis, pleins de pittoresque et de charme. J'ajouterai qu'il n'y a pas que de l'esprit et de la fantaisie, dans cette pièce d'un ton si simple et si aisé. Elle exprime également la bonté, elle est pleine également de délicatesse, par exemple quand Deburau, arrivant à l'improviste chez sa maîtresse et trouvant un autre à ses genoux, jure, en se retirant aussitôt, qu'il n'a rien vu, rien, et qu'il n'emportera dans son souvenir qu'une image, une seule : celle des instants heureux. Il s'y trouve même une morale, légère, intelligente, bienfaisante, sans rien des bêtises romantiques, et qui prouve bien que M. Sacha Guitry a mis beaucoup de lui-même dans cette pièce. Comme tous les artistes célèbres, Deburau a chaque soir de belles spectatrices qui viennent le complimenter, et, sans en avoir l'air, s'offrir à lui. Il a contre ces séductions un talisman qui ne le quitte jamais. C'est le portrait de sa femme, d'une beauté, paraît-il, sans pareille. A chaque tentation, il le tire de sa poche, et, toujours, par ce moyen, il a résisté. Mais, un soir, une femme parait, dont la beauté le surprend. Deburau tire son talisman. Il regarde et compare. Pour la première fois, la nouvelle venue est plus jolie que sa femme, et Deburau, séduit, oubliant sa fidélité, se laisse emmener.

Je vous le demande : les hommes ne feraient-ils pas mieux de ne voir l'amour que sous ce jour heureux ?

Comme toutes les pièces de M. Sacha Guitry, *Deburau* est merveilleusement joué. D'abord par M. Sacha Guitry lui-même, dans le rôle de Deburau, bien qu'il y soit peut-être un peu jeune. C'est un plaisir de nommer ensuite, pour les autres rôles, M. Baron fils, M. Barral, M. Candé, et Mme Rosine Maurel, artistes simples, pleins de naturel, ne forçant rien, ne visant à aucun effet. Je n'oublie pas non plus Mlle Yvonne Printemps, dans le rôle de la Dame aux Camélias, ni M. Galipaux, dans le rôle de l'aboyeur des Funambules, qui va tout à fait avec son genre.

On habite la campagne. On passe toutes les journées de la semaine à Paris. On n'a que le dimanche pour être chez soi, pour penser à soi, être seul avec soi. Un auteur vous écrit qu'on joue une pièce de lui, en matinée, tel dimanche, dans une salle privée, et vous demande de venir l'entendre. Le dimanche en question, par les routes de la campagne couvertes de neige et les rues de Paris pleines de boue, vous vous rendez à la salle indiquée, et que trouvez-vous ? Une matinée de société, comme les dimanches en comptent tant, dans tous les quartiers de Paris, et qui offrent toutes un intérêt dont ce n'est pas trop dire qu'il est égal. C'est la mésaventure qui m'est arrivée avec le *Théâtre Intime*. M. Robert Kemp, qui a fait, avec beaucoup d'aisance, la causerie d'inauguration, nous a dit quelque chose du but que se proposent les jeunes gens qui ont fondé cette association : répandre le goût de la bonne musique et de la vraie poésie. J'espère bien, pour M. Kemp, qu'il n'en croit pas un mot, je veux dire qu'il ne s'illusionne pas sur leur réussite ni sur l'intérêt de celle-ci. Les gens qui aiment la vraie poésie, surtout ceux qui la sentent, n'ont que faire de l'aller entendre réciter, et pour la bonne musique, les concerts spéciaux, avec de vrais artistes pour l'exécuter, ne manquent pas. Je regardais le public du Théâtre Intime, à cette matinée à laquelle j'assistais. Ce public être sensible à des poèmes de Mallarmé, de Verlaine, de Laforgue, de Jules Romains, etc ? Voyons, c'est une plaisanterie. Et quant à la musique, je n'exagère pas : ces bonnes gens étaient beaucoup plus émerveillés de l'agilité de telle ou telle dame à manier l'archet ou à jouer du piano qu'occupés à sentir en eux l'effet de sons dont il était d'ailleurs visible qu'ils ne sentaient rien. Je ne voudrais pas exagérer quoi que ce soit. Je comprends qu'on se réunisse dans l'intimité, entre camarades, pour dire des vers. Ce n'a jamais été mon genre, mais, enfin, cela peut plaire à d'autres. Mais monter sur la scène pour les réciter, et si mal ! C'est la puérilité même. M. Carlos Larronde nous a récité des poèmes de Francis Jammes, de Mme de Noailles, d'Emile Verhaeren, de Georges Rodenbach (qu'elle est déjà vieillie, démodée et sans ton, la poésie de Rodenbach !). Il est gran-

dement dans l'erreur s'il croit que sa manière est intéressante. C'est pure afféterie, et un peu maladive. Il n'a trouvé la note à peu près juste que pour la *Chanson du petit hypertrophique*, de Jules Laforgue, pièce d'ailleurs extrêmement difficile à dire. Mme Charlotte Mutel, de l'Odéon, paraît-il, a récité, de son côté, des poèmes de Verlaine, de Gabriel Audisio, de Robert Pignarre. Je signale cette dame aux poètes comme une interprète à éviter s'ils tiennent à leurs vers. Quant à Mme Thérèse Lavoisier, le moins qu'on puisse lui demander, c'est de savoir les vers qu'elle doit dire. Elle a récité des poèmes d'Albert Samain, de Jules Romains, et notamment *Les Fenêtres* de Stéphane Mallarmé, dans une version qui lui appartient certes plus qu'à l'auteur de l'*Après-midi d'un faune*. Les vers faux, les mots à la place d'autres, rien ne rebute Mme Marthe Lavoisier, qui dit, au surplus, n'importe quels vers sur le ton des imprécations de Camille. Il y avait aussi de la musique, des choses jouées au piano et sur le violon, par des dames qui étaient amusantes à regarder, pour toute la peine qu'elles se donnaient pour tirer chacune le plus de bruit possible de leur instrument. Une seule chose acceptable dans tout cela : un poème de M. Carlos Larronde, et une *Ballade* de M. Paul Fort : *Cette fille, elle est morte...* tous deux mis en musique et chantés. Quant à la pièce de M. Vitalis de Toledo : **l'Habit de guerre**, qu'on a jouée à cinq heures et demie, — j'étais là depuis deux heures et demie, on juge de ma jubilation, — c'est une pièce sur la guerre, hélas ! et la mise en dialogue, entre une mère et un fils, de bien des choses de circonstance que nous avons tous lues dans les journaux. Mme Renée du Minil et M. Escande ont joué avec éloquence les deux rôles de cette toute petite chose, c'est entendu. Mais ils n'ont rien ôté, pour cela, à son insignifiance.

Et maintenant, je vais vous raconter la **Mort du Singe**. Rira qui voudra. Moi qui ris de tout plus que personne, je me moque bien ici de ceux qui riront. C'était un petit griffon bruxellois, à longs poils feu, pas plus gros qu'un chat de bonne taille. Il devait à la drôlerie, à la malice éveillée de sa frimousse un peu simiesque, en effet, ses deux noms : Monkey, Singe. Je le tenais de mon ami Rouveyre. Une de ses connaissances l'avait acheté pour l'offrir à une danseuse de ses camarades. Celle-ci, au bout de quelques jours, n'avait pu le garder. On n'avait pas eu le cœur de le reporter chez le marchand et Rouveyre était venu me demander de l'accueillir dans ma ménagerie. C'était en 1913. Seulement cinq années, et voilà qu'il est mort. Un être charmant, un intelligent petit bonhomme de chien. Sa petitesse, sa fragilité, sa vivacité, remplissaient ma maison de souci et d'attention. Je revis, en parlant de lui ici, la soirée où il quitta tout ce bonheur que je lui faisais. Je le revois, étendu par terre, sur un oreiller, à deux pas de ma table de travail, tout

le corps secoué de spasmes convulsifs qu'on maîtrisait à grand peine. Plus d'une heure, ainsi, puis un dernier spasme, un cri, une plainte, et c'en fut fait Alors, à genoux auprès de lui, plein de sanglots, le visage presque sur son corps, je le caressai, je lui parlai, je l'appelai, comme s'il eût pu m'entendre encore : « Petit bonhomme ! Petit bonhomme ! » Je ne trouvais que ces mots dans tout mon chagrin. Le lendemain matin, je l'emportai dans un petit kiosque à l'écart dans le jardin, et le dimanche qui suivit je l'enterrai. Je voulus le voir, ce jour-là, encore une fois, avant de ne plus le revoir. Il n'avait changé en rien. Aucune laideur, aucun grimacement. Je le pris dans mes mains, roidi, glacé, tout d'une pièce, semblable ainsi à un jouet d'enfant, et pour la dernière fois avec lui je lui dis adieu : « Singe ! Singe ! c'est donc fini. On ne gambadera plus dans le jardin avec ses amis chats. On ne sautera plus sur la table, pour mieux fêter mon arrivée chaque soir. On ne sera plus auprès de moi, pendant les longues veillées, à me regarder lire ou écrire. On ne dormira plus sur le traversin, à côté de mon oreiller, une patte posée si amicalement contre ma tête. La bonté, l'intelligence, l'attachement, le plaisir de vivre de ce petit être, c'est donc fini ! » Et depuis ce dimanche il est là, dans le jardin, un peu après la terrasse, non loin de la tombe de mon premier chien et de mon premier chat, et je peux voir, de ma fenêtre, les pierres assemblées qui recouvrent la place où je l'ai enfoui. Est-ce un effet physique de l'âge ? Est-ce qu'avec les années je deviens encore plus sensible ? Après plus de deux mois je ne me remets pas de mon chagrin. Une longue habitude me demeure aussi, qui l'entretient. Je crois toujours voir le Singe sur son fauteuil, à côté de ma table, ou à sa place habituelle sur mon lit. A minuit, quand j'appelle mes chiens pour leur dernier tour de jardin, je me surprends à commencer à l'appeller, lui aussi, comme s'il était encore là, comme je me surprends quelquefois, le matin, à commencer à le nommer, quand je fais mes recommandations avant mon départ. Le soir surtout, quand je rentre, dans la nuit, et que j'approche de ma porte, mes yeux se brouillent en pensant à lui, en pensant qu'il n'est plus là pour m'accueillir, en pensant où il est à présent. Et en même temps, il revit tout entier devant mes yeux. Je le revois gai, vif, remuant, dans ses mille drôleries et gentillesses affectueuses, et je le revois le soir de sa mort, dans ses derniers instants, convulsif, frénétique. Et ce cri qu'il eut, le pauvr être, ce cri final, si bref, cette unique et dernière plainte ! Je l'entends encore, et je l'aurai, je crois bien, pendant longtemps dans l'oreille ajouté à mon souvenir et l'animant.

MAURICE BOISSARD.

LE THÉATRE AU FRONT

La privation de musique a été pour beaucoup une des épreuves les plus pénibles de cette guerre. Les cris rauques du canon avaient fait taire « les sanglots longs des violons », brisé le gazouillement des flûtes et muselé la plainte harmonieuse de la contrebasse et du violoncelle. Mais tout arrive, même les choses qu'on désire, comme dit Théodore de Banville, et voici qu'en bien des endroits de ce front de guerre où rugit la folie humaine, la musique a repris ses droits et a recommencé à bercer les rêveries humaines, à les entraîner pour quelques instants loin du réel et de sa laideur, à entr'ouvrir pour elles les mystères harmonieux. Peu à peu l'art reprend ses droits que l'on aurait pu croire méconnus à jamais et, par la volonté tenace et l'énergie heureuse de quelques artistes, fait entendre encore sa voix et fleurit de sa beauté les tristesses du présent.

C'est ainsi qu'à L..., sous l'impulsion d'un musicien averti, amoureux des belles œuvres et chef d'orchestre remarquable, des concerts sont donnés qui satisfont le goût le plus délicat. M. Félix Hesse est aidé dans sa tâche par des instrumentistes de premier ordre que le hasard de la guerre a réunis en directeur fastueux qui n'a pas à s'occuper de ses intérêts matériels et commerciaux. Ce sont par exemple MM. Brun, premier violon des concerts Colonne, Lefranc, alto solo de l'Opéra-Comique, le violoncelliste Samazeuilh que les auditeurs des grands concerts ont applaudi, le jeune lauréat du Conservatoire, Retlinger, le flûtiste Tronche-Macaire, de l'Opéra-Comique, etc. Autour de ces vedettes, des musiciens excellents, qu'un choix judicieux a rassemblés, assurent aux exécutions une perfection que leur envieraient de nombreux concerts parisiens.

La tentative était hasardeuse d'inviter les soldats à venir écouter une heure de musique où ils ne trouveraient que les agréments des sons et les délices de l'harmonie et l'on pouvait craindre que le goût du plus grand nombre, amoindri par ces trois années de vie animale, ne se refusât à goûter la musique pure et ne lui préférât les pitreries de quelque cabot de café-concert. Il n'en a rien été; les poilus sont venus nombreux à ces auditions, deux ou trois à peine ont quitté discrètement la salle après le second morceau, les autres se sont ouverts à la joie musicale et se sont laissé baigner par ses rêveries.

Ils ont applaudi le prélude poignant et tourmenté du troisième acte de *Monna Vanna* dans lequel Henry Février a traduit expressivement l'angoisse de Guido attendant le retour de celle qui est partie pour sauver la patrie; ils ont aimé les arabesques imprévues dont Benjamin Godard a orné les thèmes de sa « suite de danses », goûté le charme subtil du « Chant sans paroles » de Tchaïkowsky, et les

« Scènes Alsaciennes » de Massenet les ont charmés par leur pittoresque, leur clarté, la caresse facile de leurs mélodies devenues depuis longtemps populaires et reconnues au passage comme de séduisantes amies.

D'autres tentatives plus audacieuses suivront celle-là. Je sais que les noms de Charpentier, César Franck, Borodine, Vincent d'Indy seront inscrits sur de prochains programmes et j'espère qu'un jour Debussy y trouvera sa place et pourra être compris par ces auditeurs dont le goût se sera de plus en plus épuré et affermi. Ainsi ce qui semblait une gageure dangereuse s'est changé en un succès et les audacieux ont eu raison une fois encore.

C'était sans doute une gageure aussi que de monter *Gringoire* (car dans le centre militaire dont je parle l'art dramatique accompagne l'art musical) et de vouloir présenter ce petit chef-d'œuvre de poésie sans le trahir. Comme la précédente, elle a été tenue hautement. La présentation de la pièce de Banville n'a pas été indigne du poète et l'interprétation en a été excellente. Un souple et intelligent acteur de l'Odéon, qui se souvient d'Antoine, M. Duvernay, a composé et joué le rôle de Louis XI avec un art très nuancé et très sûr. Gringoire, c'était M. Bayard, dont j'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de parler ici même et de dire les grandes qualités. Ce rôle complexe et divers qu'il abordait pour la première fois lui a permis de les épanouir toutes. Il a été le poète famélique et craintif, heureux comme un enfant devant le bon repas inespéré, puis le rêveur extasié devant la beauté de celle qu'il aime, et le lyrique enthousiaste qui par la vertu de sa sincérité et de son émotion fait comprendre à Loyse que « la flamme intérieure peut embellir un pauvre visage ». Il m'a été donné d'applaudir M. Georges Berr dans ce rôle ; M. Bayard ne lui a pas été inférieur. M. Gallet a composé une amusante silhouette de Simon Fourniez et Mlles Couturier et Koelh ont eu le charme qui supplée à l'expérience.

Memento. — Je reçois d'un aspirant du ...e d'infanterie, M. Varin, un compte-rendu d'une représentation du théâtre aux armées qui montre une fois encore tout le bien et le réconfort que les spectacles apportent aux troupes.

Cette représentation offrait aux troupes un programme bien composé qui permit d'applaudir Mlles Beylat, Perrin, Mrs Guilhène et Chevollot dans le Martyr de la rue Pigalle. Les organisateurs n'avaient heureusement pas craint d'inscrire Molière au programme, avec le « Dépit Amoureux ». M. Varin constate que la farce moliéresque a fort diverti les poilus, mieux, j'en suis persuadé, que telle ou telle ineptie moderne. « Notre division, écrit-il, avait besoin de théâtre ! Après quatre longs mois passés devant Saint-Quentin, on n'avait trouvé pour qu'elle se reposât que le triste décor d'un camp en pleine lande ! »

Le théâtre est venu mettre un peu de rêve et de fantaisie dans le triste décor. Il me plaît d'entendre dire encore combien il est nécessaire.

LE RÉGISSEUR.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Ping-Sin,* drame lyrique de Louis Gallet, musique de M. Henri Maréchal ; *Au beau Jardin de France,* évocation dramatique et lyrique de M. Guillot de Saix, musique de M. Francis Casadesüs. — *Concerts Pasdeloup.* — *Art et Liberté.* — *Le Grenier de Montjoie.* — *Peinture et Musique.* — *Vieux Colombier.* — Memento.

Y a-t-il quelque lien secret entre le rétablissement du maréchalat et la représentation de **Ping-Sin** de M. Henri Maréchal ? En tout cas, la coïncidence d'une élection académique indisputée et de l'exhumation de cet ouvrage des cartons directoriaux de la salle Favart, où il dormait depuis vingt ans, est à coup sûr l'unique curiosité de l'aventure. *Ping-Sin* y eût pu reposer pendant un laps supplémentaire égal, et même à perpète, sans le moindre inconvénient pour personne et surtout pour la réputation de l'auteur, qui est peut-être encore de ce monde, quoiqu'on n'en soit pas bien certain. Cette musique était depuis bien longtemps périmée à l'heure même où l'encre qui l'écrivit coulait innocemment de la plume du compositeur. Sa puérilité déconcerte et désarme; on bâille à son inanité. La pièce, confectionnée jadis par feu Gallet selon la formule vériste, délaie une petite histoire de Bibliothèque Rose qui fera désormais rigoler jusqu'aux midinettes. En dehors de la digestion de quelques nouveaux riches, on ne voit vraiment guère à quoi peut bien répondre cet ouvrage, indigne à tous égards des décors et de la mise en scène dont l'encadra fort joliment notre Opéra-Comique.

Au beau Jardin de France, qui suivait et que le programme baptisait « Evocation dramatique et lyrique », est tout bonnement un ballet accompagné de quelques chants. L'allégorie s'y atteste à la fois transparente, équivoque et, par-dessus le marché, panachée. On comprend bien qu'il s'agit de la guerre, en contemplant « Mars Gravidus qui surgit dans un saut violent » et massacre un essaim de nymphes peu vêtues. Mais on entend soudain : « Les lauriers sont coupés... » Serait-ce un ballet défaitiste ? Par contre, l'oligomastie propre et traditionnelle aux ballerines, — c'est sans doute le métier qui veut ça, — soulignait plus péremptoirement l'évidente allusion aux rectrictions variées qui sur nous s'amoncellent. Catherine la dentelière opinait judicieusement « qu'une femme sans nichons, c'est un lit sans oreillers ». Parmi l'aimable population de ce *Beau Jardin de France*, M. Jérome Coignard aurait eu de la peine à découvrir un simple traversin, tandis que les maillots des lauriers boticellisants ne trahissaient pas moins la crise du savon que celle des étoffes. L'exi-

guïté de la scèna gêna visiblement l'art de Me Mariquita jusqu'à parfois quelque tohu-bohu. L'ensemble nonobstant apparut gracieux et brillant. M. Francis Casadesus illustra cette « évocation » d'une partition corsée de chansons populaires, qui se laisse agréablement écouter.

§

L'indolence de nos Grands Concerts tourne de plus en plus à la torpeur : programmes ressassés, inédit de tout repos, souvent de tout sommeil. Les frères siamois de la salle Gaveau se font des politesses. M. Chevillard dirigea du Pierné; M. Pierné ne peut manquer de diriger du Chevillard un autre jour. La charité bien ordonnée de M. Rabaud trouva mieux. Ressuscitant à soi tout seul les **Concerts Pasdeloup**, il s'inscrivit froidement sur les deux premières affiches pour un poème symphonique et un chœur patriotique. Sa reconnaissance toutefois n'omit point son fidèle admirateur M. Saint Saëns, de l'Institut et Chevalier de l'Aigle noir de Prusse, duquel il déterra le concerto pour violoncelle. Avec, de Beethoven, la *Symphonie en do mineur*, la *Messe en ré* morne et surfaite, cette inauguration n'avait évidemment rien de bien palpitant en cette dix-huitième année du vingtième siècle où nous vivons, si on ose ainsi s'exprimer. On n'en doit pas moins remercier M. Rabaud des lointains souvenirs évoqués par son geste. Pour les vétérans dont je suis, c'est tout un passé qui se dresse au seul nom des *Concerts Pasdeloup*, un passé de jeunesse, d'exubérance passionnée, d'enthousiasme et de luttes. Alors on découvrait Berlioz et on combattait pour Wagner. Une scène jamais ne s'effaça de ma mémoire. C'était en 1877, je crois bien, par un dimanche terne et cotonneux de février ou mars, et on jouait l'*Ouverture des Maîtres-Chanteurs*. Dès la trentième mesure, l'exécution en fut hachée de sifflets brefs provoquant la riposte de « chut ! » exaspérés. Peu à peu les sifflets plus nourris crépitèrent en salves balayées chaque fois par des bravos doublés d'applaudissements. Bientôt ce fut sous un tumulte ininterrompu et croissant que se déroula le chef-d'œuvre. A la fin les protestataires étaient vaincus ; les deux tiers de la salle, debout, criaient, battaient des mains, et c'est dans la clameur d'une ovation formidable que retentit le fortissimo triomphant du thème des Maîtres. Or, juste à ce moment, le ciel s'éclaircit tout à coup et, à travers le rideau déchiré des nuages et les larges baies vitrées, un flot de soleil inonda l'orchestre enveloppé comme d'une auréole d'apothéose. Et cela se passait dans un local de cirque, qui sentait le crottin, où on entendait assez mal un orchestre plutôt téméraire. Ces temps héroïques ne sont plus. Ceux qui les ont vécus ne sauraient se les rappeler sans émotion profonde ; les autres ne les peuvent guère imaginer. Ce que, depuis, il advint d'analogue n'en fut qu'un

pâle simulacre. Donc, nos Grands Concerts somnolent sur des lauriers fanés ou hérités. C'est autour d'eux, et certes bien à leur insu, que fermente notre vie musicale en une effervescence où Melpomène et Polymnie parfois se joignent à Euterpe. C'est ainsi qu'après quelques morceaux de la jeune école symphonique italienne qu'on entendit trop mal pour en pouvoir parler, **Art et Liberté** nous offrit le piquant instantané de cinq « drames futuristes » transalpins atteignant à leur dénouement chacun en trois minutes. Je dis bien trois minutes, un quart d'heure pour le tout : restriction d'actualité encore, peut-être, à moins que ce ne soit modeste auto-critique, de quoi l'importation chez nous ne serait pas toujours à dédaigner. Par ailleurs, la gracieuse hospitalité de Melle Jeanne Ronsay fit de son charmant atelier pour une après-midi **le grenier de Montjoie** en l'honneur du « poète helléniste Mario Meunier, prisonnier de guerre », et duquel, en effet, certaines « transcriptions » de Sapho et des chœurs d'Antigone apparurent d'une adéquate grécité. M. de Max y lut de façon vraiment superbe un émouvant *Nocturne en vieille Grèce* du vaillant capitaine Canudo. M. Pierre Bertin prêta sa voix prenante à un harmonieux poème antique de Paul Fort. On entendit aussi de belle musique : les *Chanson de Bilitis*, un fragment de *Penélope* et le *Trio* de M. Maurice Ravel à la vulgarisation de quoi Mme Jourdan-Morhange, Mlle Juliette Meerowitch et M. Félix Delgrange se vouent avec une ardeur méritoire. M. Delgrange, au surplus, est l'organisateur musical des soirées de la rue Huyghens où, au milieu de tableaux d'un ultra-modernisme capable de devenir fécond, la société **Peinture et Musique** offre à ses invités de captivants programmes. Mme Hélène Jourdan-Morhange et Mlle Meerowitch y jouèrent récemment la dernière *Sonate pour piano et violon* de M. Gabriel Fauré, et, alors que M. Saint-Saëns, de dix ans son aîné, est totalement vidé depuis un quart de siècle, on est littéralement émerveillé de la verve et de la richesse de cette composition du maître aujourd'hui septuagénaire, dont le génie semble narguer le temps, croître en fécondité vigoureuse avec l'âge et s'épanouir en une inopinée puissance. Une autre fois, Mme Marcelle Meyer et M. Pierre Bertin, son époux, assurèrent à eux deux la responsabilité d'une séance où on entendit, au piano, du Debussy, du Ravel, du Strawinsky, et aussi quelques blagues de M. Erik Satie. Mme Marcelle Meyer est une admirable pianiste qui possède la qualité, si rare chez les virtuoses, de ne pas « interpréter », c'est-à-dire de jouer, non pour se faire valoir arbitrairement au dépens de la pensée de l'auteur, mais pour rendre celle-ci fidèlement en son intégrité expressive. On aperçoit combien elle est profondément musicienne à la manière dont elle y réussit autant qu'au choix des morceaux

qu'elle exécute. C'est ainsi qu'elle élit le *Concerto en ré mineur* de Mozart pour être unanimement applaudie chez M. Chevillard et, des vieux maîtres aux plus avancés des jeunes, elle ne joue que de la musique intéressante — ou presque, car il faut bien constater la présence du nom de M. Satie dans son répertoire. Mais c'est une exception ; et puis M. Satie est un si brave et charmant homme! Il n'a que le défaut de se figurer faire de la musique. M. Pierre Bertin, lui, ne se contente pas d'appartenir à l'Odéon : il chante aussi et, ma foi ! fort bien, d'une voix chaude, timbrée, et en parfait diseur ou comédien, au point même d'assurer un sort immérité à certaines insignifiances de M. Satie. Il chanta, de M. Georges Auric, *Huit Mélodies sur des poèmes de Jean Cocteau.* Sans le connaître le moins du monde, j'avais remarqué naguère, dans *le Courrier Musical*, la signature de M. Auric au bas de courts articles de critique, d'une langue précise et incisive, qui témoignaient d'un jugement très sûr et d'une entière liberté de pensée. M. Auric est jeune et a par conséquent peu produit. Je me ferais scrupule de porter une appréciation superficielle sur un *Trio* de lui, d'ailleurs inachevé, après une unique et déja lointaine audition au même endroit. En revanche, j'entendis plusieurs fois et ai pu lire en manuscrit ces *Huit Mélodies* que M. Pierre Bertin détailla avec un art accompli. Leur écriture est du plus talentueux et délibéré modernisme. La musique y aiguise avec infiniment d'esprit les intentions du poète humoriste. Toutefois elle s'y asservit à l'excès. Séparée de son texte, elle apparaît dépourvue de vie propre et de signification autonome. C'est en somme, de la déclamation accompagnée, encore que cela passerait volontiers pour un modèle du genre. Mais il est un critérium infaillible et formel : pour valoir et durer, un ouvrage lyrique, — opéra, mélodie ou autre, — doit pouvoir se jouer et s'entendre en faisant absolument abstraction des paroles et même du sujet, bref comme une transcription instrumentale. La règle est générale et sans dérogation dans le passé de tout l'art musical. Les *Histoires naturelles* de M. Maurice Ravel constituent en l'espèce un précédent significatif. Otées la prose sèche, alambiquée, prétentieuse, et les laborieuses saillies du littérateur, la musique n'est point atteinte; l'œuvre reste complète en soi, y gagne même au lieu d'y perdre. C'est d'ailleurs le cas de *Tristan*. Ces poèmes de M. Cocteau sont un peu de la même famille que les *Histoires naturelles* de Jules Renard, quoique avec plus de souplesse, de fantaisie, de spontanéité désinvolte. Mais leur humour, pourtant, n'en semble pas moins forcé, trop ostensiblement voulu, et ces *Huit Mélodies* auraient tout avantage à ne pas être données dans le même concert à la file. Rien n'est plus fastidieux, à la longue, que l'humour à jet continu, systématique. Cela devient assez vite agaçant. Pour ma part, du moins,

je confesse n'avoir jamais pu dépasser la quinzième page de *Tristram Shandy*, malgré mes tentatives réitérées. Il serait dangereux d'abuser de ce genre en musique et surtout, comme en l'occurrence, au détriment de l'autonomie musicale. On friserait aisément *le Chat Noir* dont il convient d'abandonner le falot désuétisme au génie de M. Satie. M. Auric a manifestement droit à de beaucoup plus hautes ambitions.

Enfin il s'est ouvert cette saison un nouveau temple de la bonne musique, lequel, pour avoir plutôt les dimensions d'une chapelle, n'en éclipse pas moins de plus anciens et vastes édifices. Mme Jane Bathori s'est emparée de la salle du **Vieux Colombier** et y offre tous les mardis et dimanches à 15 heures des séances du plus vif intérêt, dont les mardis sont plus spécialement réservés à de la « musique d'avant-garde ». Une heureuse et originale idée de la direction fut d'y monter *l'Heure espagnole* de M. Maurice Ravel, délaissée par notre Opéra-Comique au profit d'insanités transalpines. Et cela de telle sorte que, joué en costume de ville et partition en mains par Mme Bathori, MM. Coulomb, Feiner, Pierre Bertin et Engel accompagnés simplement au piano par Mme Marcelle Meyer, — et le tout, à vrai dire, admirablement, — l'ouvrage fait peut-être plus d'effet qu'au théâtre. Mais aussi, dans ce petit vaisseau privilégié par une excellente acoustique, rien n'échappait à l'oreille de l'exquise musique où gît, en réalité, l'œuvre intégrale, et à quoi l'étincelante parure de l'orchestre s'avère même superflue. Il suffit d'un piano et de quatre portants pour représenter *le Barbier* ou *les Noces de Figaro*, et il n'en faut pas plus pour *l'Heure espagnole*. Et on retrouve au *Vieux Colombier* Mme Hélène Jourdan-Morhange, à la tête de son quatuor ou associée à Mlle Meerowitch et à M. Delgrange, révélant une *Sonatine pour Cordes* et un *Trio* de Mlle Germaine Tailleferre, compositions savoureuses et délicates pleines des plus notables promesses. On retrouvait également M. Satie duquel, chez Mlle Jeanne Ronsay, M. Ricardo Vinès exécuta certaines *Gymnopédies*, *Sarabande* et *Gnossiennes* (*sic*) d'antan, qui ressemblent étrangement à ce que l'auteur de *Pelléas* publie à l'heure actuelle. M. Satie depuis, comme on sait, fit ses classes, apprit le contrepoint, la fugue attestée par *Parade*, et on doit reconnaître que, si, pour la valeur spécifique, sa musique équivaut désormais à la prose de M. René Bazin, il s'évertue pourtant d'être plus folichon. Qu'on en veuille juger. On lit sur le programme : *Danse cuirassée* (*période grecque*). On écoute, et on entend... *la Casquette du Père Bugeaud*. Est-ce assez drôle, et M. Satie n'est-il point le plus finement spirituel, le plus piquant, le plus éblouissant de nos humoriste sonores? Probablement M. Rodolphe Satie dédia-t-il ce chef-d'œuvre à la mémoire d'Erik Salis qui, dans sa tombe, à

cet hommage inespéré, en resta comme deux ronds de flan, sans doute aucun. Mme Marcelle Meyer, de qui le beau talent est inlassablement au service des jeunes, fit mieux en nous présentant les *Scènes de Cirque* de M. Louis Durey. Le cirque, je l'avoue, m'a toujours laissé plutôt froid. Les cavaliers et les gymnastes m'indifféraient considérablement, et les clowns m'inspiraient un mélange d'impatience et de compassion qui ne m'amusait guère. Il faut qu'une créature à face d'homme ait bien faim pour vivre de la pitrerie et il est peut-être encore plus triste d'en acquérir des rentes avec sérénité. L'exemple de M. Satie montre pourtant qu'on peut s'y adonner d'un cœur candide et désintéressé, — pour la gloire. L'âme humaine est remplie de mystères. On n'est donc pas surpris, à mon très humble avis, qu'un tel sujet n'ait pu fournir à M. Louis Durey que le prétexte d'une musique assez extérieure, quoique digne à plus d'un égard d'attirer l'attention. Mais l'œuvre souffre d'une imperfection plus essentielle. On remarque que M. Durey n'est pas pianiste, et c'est évidemment un grave handicapage que créer pour un instrument sans en dominer les ressources. La disgrâce est moins gênante pour *Carillons* et *Neige* que l'auteur écrivit à quatre mains. Cependant elle subsiste. Il en résulte que la matière sonore n'apparaît pas fondue, amalgamée. On a quelque peu l'impression de teintes plates juxtaposées, d'une sorte de raideur abstraite ou primitive. S'il y avait là un dessein prémédité de se confiner strictement dans la « musique pure », « absolue » comme disait Wagner, ce serait fort licite et pourrait être intéressant. Mais on éprouve que ce n'est point voulu et qu'il s'ensuit des maladresses. La virtuosité pianistique peut assurément devenir un piège où s'englue spécieusement la pensée de l'artiste créateur, mais le déficit contraire n'en est pas moins une infériorité funeste à priori et parfois désastreuse. Berlioz en offre un cas troublant et mémorable. Un musicien qui ne sait pas jouer du piano, c'est comme un peintre qui n'aurait pas de palette pour mêler ses couleurs et composer ses tons. Par bonheur, M. Durey est assez jeune pour que le mal soit réparable, et il a certes le devoir d'y mettre ordre au plus tôt. Car sa musique affirme une personnalité très marquée et des plus attachantes. Les recherches de sonorités qu'il intitula *Carillons* attestent une musicalité naturelle extrêmement originale et hardie. *Neige* est d'une harmonie la plus audacieuse et d'une intense poésie. On entendit précisément le même jour de M. Roland Manuel, *Sept Poèmes de Perse* d'inspiration délicieuse et subtile, et il était vraiment d'un attrait singulier de discerner les nuances de verveuse intellectualité, — qu'il ne faut pas confondre avec intellectualisme, — de pittoresque stylisé et de sensualité capiteuse, qui distinguent et semblent caractériser les sensibilités si précieusement douées de ces jeunes qui

signent Georges Auric, Louis Durey et Roland Manuel. On a, je le crois bien, de très fortes raisons pour espérer beaucoup de ces trois-là dans l'avenir. Et sans doute y en a-t-il d'autres, qui surgiront à l'improviste, rue Huyghens ou au *Vieux Colombier*, et qui peut-être, sans ces débouchés tutélaires, seraient longtemps encore demeurés inconnus. On ne saurait en être assez reconnaissant à ces deux entreprises dont l'art est l'unique objectif. A côté d'un Fauré, si près d'un Debussy et d'un Ravel, c'est une nouvelle génération qui se lève, nourrie d'influences diverses, — on procède toujours de quelqu'un et souvent de plusieurs, — mais apportant, avec ses aspirations « d'avant-garde » et ses outrances, une sève juvénile et vivace à l'arbre de Jessé de notre musique française. Que donnera cela dans vingt années ? C'est bien ennuyeux de vieillir et d'être à peu près sûr d'ignorer l'ultime aboutissement de ces prémices, sans compter tout ce qui suivra. On devrait pouvoir revenir sur terre pendant un an ou deux tous les siècles, pour mesurer et savourer l'évolution et ses conquêtes dans l'art de combiner les sons, les couleurs et les mots, après s'être informé des trouvailles acquises sur le mécanisme — physique, naturellement, puisqu'il n'en est pas d'autre, — de ce qu'on nomme intelligence. Car le reste, n'est-ce pas ? n'a aucune importance. Ce serait le rêve. Malheureusement ça n'en est qu'un.

Memento. — M. Rhené-Baton a pris la direction des *Concerts Pasdeloup*. Les programmes s'en ressentent : ils deviennent plus intéressants. Le nouveau chef les renouvellerait avantageusement en accueillant quelques inconnus « d'avant-garde ». Et puis M. Rhené-Baton ne nous donnera-t-il pas enfin les *Ouvertures* de notre Méhul ?

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition des Douze. (*J.-F.-F. Raffaëlli, Henri Martin, Ernest Laurent, etc.*) Galerie Georges Petit. — Exposition *Georges d'Espagnat*, Galerie Druet. — Exposition *Jean Peské*, Galerie Nunès et Fiquet. — Exposition *Val*, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition de Mme *Crissey*, Galerie Bernheim Jeune. — Exposition *Robert Vallier, Remi Baudry*, etc. Galerie du Luxembourg — Exposition *Guillaume Dulac*, Galerie Stauffer. — La *Société des aquarellistes*, Galerie Georges Petit. — Exposition *Devambez*, Galerie Devambez.

Exposition des Douze, c'est l'étiquette de la présentation chez Georges Petit d'un certain nombre de toiles, pour la plupart remarquables. Avant la guerre, le même groupe d'artistes s'appelait les Peintres Modernes et, environ à la même date, soumettait au public en une sorte d'avant-salon ses envois de l'année, à la Nationale ou aux Artistes Français.

J.-F. Raffaëlli triomphe avec six notations du Midi, souples, légères et profondément caractéristiques. Une toute petite toile, le

Cap d'Ail, est de celles qui renferment le mieux la nonchalance de la Méditerranée cinglant à vagues courtes dont le bleu se rosit ou se glace d'argent clair vers un joli village allongé au pied de hautes collines sévères. L'*Allée des platanes à Menton*, avec son fond si discret et si peuplé, le *Rocher rouge à Menton*, le *Vieux Menton* si large, sous ses ciels si nuancés, et si bien traduit leur sol rose et sableux, grisaillé de poussière, réveillé de micas de soleil, prendront une belle place dans l'œuvre puissante de Raffaëlli.

Des portraits d'**Ernest Laurent** dans leur joli mystère, dans leur spirituel affinement, avec leur expression d'intelligence, sensible et pensive, voisinent avec des fleurs du même artiste, élégantes et souples, d'une impression comme musicale.

Les paysages d'**Henri Martin** éclatent de splendeur vigoureuses. Des étés clairs fusent en bouquets violents au long des murailles pavoisées de lumière dorée. Des feuillures rouges sonnent dans des automnes encore chauds. De belles études féminines dont une *Liseuse* est empreinte d'une sensibilité délicate... et ce sont des parcelles de l'œuvre d'un artiste attelé aux plus beaux travaux décoratifs.

Des paysages de **René Ménard**, dans leur belle tenue harmonieuse et sévère ; les pins de Fréjus, le marais de l'île Tudy sont beaux. Une jolie gaieté résonne en cette *Baignade* au soleil couchant. Pourquoi faut-il que parmi cette vision subtile et grave semblent parfois s'imposer des souvenirs d'école?

Le Sidaner a inventé une magie. Sans doute ni Corot, ni les grands impressionnistes n'y sont étrangers ; mais cet adoucissement de la lumière, cette impression tout ensemble de joie et de mélancolie, cette tendresse qui baigne son regard sur les belles fins de journées sont profondément personnelles. Le *Déjeuner*, *Trianon sous Bois*, la *Petite place au clair de lune*, sont de forts belles œuvres.

Des paysannes bretonnes de M. **Lucien Simon** ont une hardiesse de mouvement bien observée, et sa *Marchande de cochons* est d'une réalité et d'un relief très vigoureux. Sa figure principale et le fond du tableau plein de verve en font un des meilleurs tableaux de ce peintre.

Cottet nous montre une très large *Ségovie* fauve et triste de grande impression, des marines et des bretonnes sévères d'une note par lui souvent donnée. Une nature morte, pommes rouges et livre, est d'une réelle joie de couleur.

Albert Besnard sommeille. Sa *Nymphe au bord de la mer* c'est beaucoup mieux que du Bouguereau ! Mais pourquoi y fait-elle penser? Une esquisse, *les Cygnes*, est empreinte des ordinaires qualités de verve de M. Besnard.

Les intérieurs et les natures mortes de **Maurice Lobre** présentent toujours les mêmes fortes qualités. Cette matière enso-

leillée est belle et l'art du peintre à saisir les correspondances des harmonies et des reflets est d'une séduisante justesse. **Aman Jean** montre des portraits toujours séduisants, dans une gamme plus colorée et moins nimbée que jadis ; **André Dauchez** des marines bretonnes d'un relief bien accusé ; **Raoul Ulmann** une heureuse série de marines.

La sculpture est représentée par quelques morceaux de M. **Segoffin**, une esclave à la torsion un peu dramatique, des bustes assez heureux, et par M. **de Luppé** avec un petit Samson de bronze, très intéressant. Le héros tient sa mâchoire d'âne et menace d'un air railleur. Il y a de la finesse, de la force et un bel équilibre.

§

Galerie Druet, **Georges d'Espagnat** expose quarante-cinq tableaux nouveaux, la plupart de grâce féminine ou enfantine, dans de jolies harmonies simplifiées. C'est toujours, autour des jolies flexions des corps souples, une sorte de caresse de l'atmosphère, c'est toujours, dans des portraits de jeune filles, la même impression de fraîcheur vraie, sans rien de conventionnel, sans qu'une mièvrerie du geste l'impose mais demandée seulement la jeunesse des carnations et du regard. C'est une vision réaliste, mais si sensible à l'élégance, à la clarté, à la joie de la couleur qu'elle donne à tous les mouvements ou de la grâce ou une belle franchise. On pourra ne pas aimer tout à fait certains sujets de d'Espagnat, mais quand il fait trop vaste pour le motif intime qu'il conte, il se rattrape ingénieusement dans les plus intéressantes harmonies bleu et rose. Cette exposition indique une nuance de vision nouvelle chez d'Espagnat ; tout au moins, lui qui sait si bien meubler une toile et lui donner un aspect décoratif et de fête, il a voulu cette fois être un intimiste et se mouvoir dans les gammes très douces.

§

Une importante exposition de **Jean Peské** (chez Nuñez et Fiquet) plaît par ses harmonies et sa diversité. Peské se rattache à l'école impressionniste pure. Il en a le goût de l'éclat des belles heures, le souci d'étudier tous les phénomènes de luminosité, le soin de la bonne structure du paysage. Il excelle à noter l'ensoleillement des petites criques provençales, la torsion des grands arbres, les jours liquides du large, les pierrailles fortement colorées du rivage. Il note avec plaisir l'étincellement d'un détail de couleur architecturale, d'un mur, d'une teinte de ton vif qui vient lui donner une note franche et forte. De grands dessins, robustes, très peuplés de détails voisinent avec des aquarelles où se dépeignent des aspects rares, des minutes précieuses de la vie colorée des rivages de l'Esterel. De grands nus sont conçus en vue d'œuvres décoratives. Des fleurs, en larges bou-

quets touffus, pressés, offrent une belle variété de tons. C'est un art de robustesse et d'exubérance.

§

Madame Val (Galerie Bernheim-Jeune), expose des paysages, des fleurs, des portraits. C'est aussi une impressionniste. Elle relève plus précisément de Renoir, auprès de qui elle a pris des leçons de hardiesse, du faire et de souplesse décorative. Ses tableaux de fleurs se présentent pour la plupart dans un ingénieux arrangement, parmi la marge blanc rosé de la nappe, parmi la jonchée des fruits du midi, éclatants et lisses. Ses nus sont jolis ; ce sont des études de femmes toujours placées dans quelque décor aux couleurs irisées. Les carnations roses, les yeux vifs, sont appuyés sur un effet de joie élégante, par le diaprage du fond, parfois semé de tableaux résumés en un aimable bouquet de clairs émaux. Des portraits sont peints spirituellement, portraits d'enfants pleins de naturel et gracieux. Il y a dans toutes ces toiles une recherche de la belle lumière et une habileté de mise en page réelle.

§

Madame **Crissey** peint sobrement des fleurs, et a signé quelques paysages largement vu et nettement peints. Il y a de la sincérité dans sa vision et son faire est délicat. Sa gamme de couleurs est variée, et pourrait l'être encore davantage ; de jolies qualités de justesse donnent de l'intérêt à son exposition.

§

Galerie du Luxembourg, bons paysages de **Robert Vallin**, de solide construction, d'observation sincère et délicate, de jolie luminosité; de Mlle **Renée Baudy** un bon portrait et des fleurs bien peintes. Les aquarelles de Mme **Kathieen O'Connor**, ont un charme clair ; les motifs sont ingénieux ; la mise en pages artiste, la couleur ingénieuse; de M. **René Debraux**, des paysages : une vue d'Amsterdam, aux eaux lourdes, aux maisons d'un beau ton de brique rouge, foncée par la durée et par l'atmosphère ; dans une atmosphère languide et douce, le petit port de Pasajes, à une heure de lumière paresseuse : des dessins du front de M. **Pierre Almets**, prestes, des peintures non sans valeur de MM. **Alexandridi**, **Clergé**, **Félix**, **Testard** et **Tranchant**.

L'art décoratif est représenté par des poteries d'une intéressante polychromie et de forme cherchée dans le bon sens : production de l'atelier serbo-roumain.

§

M. **Guillaume Dulac** a du goût et de la simplicité. Quelque raideur due sans doute à un souci de simplification peut se remarquer dans des paysages à l'allure noble et des aspects de ports du Midi qu'il expose galerie Stauffer ; mais la couleur en est agréable.

§

L'aquarelle est un procédé qui en vaut un autre. Des tempéraments très divers ont pu s'en servir et y réussir avec variété. On sait tout le parti qu'en a pu tirer un Cézanne indiquant rapidement et à grands traits des paysages ou des décors urbains dont il fait sentir, plus qu'en aucune autre occasion, la structure. Il a prêté à l'aquarelle de la force et de la profondeur. Il y a de fort belles aquarelles de Jongkind, pleines d'air et de transparence. Celles de Lebourg ont de jolies précisions. Dans le passé Eugène Lami, se servant de l'aquarelle à cause de ses tons brillantés, l'a mise à la disposition de jolies évocations de fête, de scintillements d'uniformes. C'est lui qui a été le plus suivi, au moins qu'on a le plus désiré suivre. Parmi toutes les méthodes esthétiques d'utiliser l'aquarelle, les moins intéressantes sont certainement celles qu'on pratique à la **Société des aquarellistes**. Tout cela est à l'excès miroitant, éblouissant, menu, et il y en a énormément.

§

On a dit de M. **Devambez** qu'il eût pu être le peintre ordinaire du roi de Lilliput; ce n'est pas une injure, car on peut rendre très précieuses de petites toiles; le format ne fait rien à l'affaire; une foule peut très bien se dépeindre, se caractériser, défiler selon ses passions et sa curiosité dans un petit espace. Mais M. Devambez y met de la coquetterie, et plus il veut susciter de personnages, plus il réduit les proportions de son œuvre. Ce procédé lui a donné d'heureux effets par des accumulations de foules, notamment lorsque ces foules sont occupées d'un même objet et ne forment en somme qu'un personnage multiple, mais se généralisant. Ce faire si minutieux, si poussé n'est point sans causer quelque lassitude; les tableautins humoristiques sont les meilleurs.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Heinrich Mann : *Die Armen ;* Leipzig, Kurt Wolff. — Fritz von Unruh. — Mort de Frank Wedekind.

La position des intellectuels allemands, dans le mouvement d'opinions créé par la guerre, est assez singulière. S'ils n'appartiennent pas à l'Université, ils vivent en marge des grands courants politiques et n'exercent aucune influence sur les destinées du pays. Aussi bien, parmi les signataires du fameux manifeste des 93, y avait-il à peine une demi-douzaine de noms appartenant à des écrivains indépendants, privés de nombreux titres honorifiques. Des vedettes comme Hauptmann et Dehmel, qui donnaient alors des gages de chauvinisme, pouvaient faire croire à un mouvement d'ensemble de

la « culture » germanique. Mais le concours de simples gens de lettre, habitués des cénacles et des brasseries, n'eût rien ajouté à la vaine magnificence de ce trop célèbre papier. L'entreprise belliqueuse de l'Allemagne n'avait pas tenu compte des sentiments qui agitaient les milieux littéraires en 1914. Elle s'est poursuivie en dehors de ces milieux sans qu'ils aient pu y jouer leur rôle. Ce n'est pas cependant que les intellectuels aient délibérément renoncé à prendre part à l'enthousiasme général. Déjà avant la guerre le cosmopolitisme dont ils faisaient étalage était fortement teinté d'infatuation germanique. La force triomphante de l'empire les remplissait d'ivresse et plus d'une fois nous avons pu remarquer sur les lèvres de certains Allemands, auxquels les choses nationales paraissaient complètement indifférentes, ce « sourire de Sedan », dont se plaignait déjà le romancier norvégien Alexandre Kielland.

Laissons de côté les écrivains qui se sont cyniquement mis au service de l'état-major prussien et qui, transformés en correspondants de guerre, remplissent depuis trois ans les journaux d'élucubrations dictées par des officiers du grand quartier général. D'autres ont trouvé dans les pays neutres un refuge contre les privations. De Copenhague, de Zurich ou même de Madrid, ils adressent aux grands quotidiens des feuilletons sur des sujets littéraires, ou même des « variétés » inspirées par le milieu nouveau où ils évoluent.

Pour ceux qui n'ont pas quitté leur table de travail et qui s'efforçaient de ne pas interrompre le labeur commencé, la tâche n'était pas facile. Il fallait, bon gré, mal gré, s'adapter aux circonstances. L'Allemagne s'installait dans la guerre et subordonnait à la guerre l'ensemble de la vie sociale. Au milieu d'un bouleversement aussi formidable, il était impossible de ne pas céder aux exigences du jour, pour hurler avec les loups. Si hostiles qu'ils soient à ce que les Alliés ont appelé « le militarisme prussien », les écrivains allemands ne s'en sont pas moins laissé enivrer par le fracas des batailles. Mais cet enthousiasme n'allait pas sans quelque embarras. On pouvait bien chanter sur le mode lyrique le courage et l'endurance du soldat germanique, il ne fallait à aucun prix passer pour jouer sa partie dans le concert pangermaniste. Alors la bohème littéraire (en Allemagne, tout ce qui n'est pas titré est bohème) s'est remise à parler d'humanité, de démocratie et les phrases creuses au sujet du salut de l'Europe ont de nouveau rempli les colonnes des journaux et des revues. Comme l'Allemagne entière, souffrant de privations sans exemple, commençait à parler de paix, c'est cette paix, une paix d'entente et de conciliation qu'il se sont plu à évoquer.

Le *Berliner Tageblatt* a publié, à l'occasion des dernières fêtes de Noël, une sorte d'enquête intitulée : « L'Europe future ; pensées sur la possibilité d'une paix mondiale. » La contribution de M. Hein-

rich Mann portait le titre : « La Vie, non pas la destruction. » L'auteur s'y élevait délibérément contre ceux qui ont voulu voir dans la guerre « un événement rédempteur », et il prétendait parler au nom de ceux qu'il appelle « nous autres Européens ».

La grande époque, disait M. Mann, doit être dans l'avenir la paix ; la vie, non pas sa destruction. La paix doit être rehaussée et enrichie par des choses véritablement vécues.

Nous autres Allemands, maintenant que nous grandissons vers la démocratie, nous avons devant nous les plus grands événements. Un peuple n'atteint pas la domination de soi, sans apprendre beaucoup de choses au sujet de l'homme, sans manier la vie avec des organes plus mûrs. Le jeu des forces sociales se trouve dans les peuples qui se gouvernent eux-mêmes, ouverts aux yeux de tout le monde ; les individus eux aussi s'éduquent les uns les autres, en agissant publiquement, pour la connaissance de leurs semblables. Mais quand nous nous mettons en mouvement à l'intérieur, les barrières extérieures tombent, les distances européennes deviennent plus petites, et nous considérons les autres peuples comme des parents qui suivent le même chemin que nous.

Ces naïves élucubrations ne valaient peut-être pas la peine d'être traduites. Leur mauvais style sert de véhicule à des pensées assez indigentes. Elles témoignent en tous les cas du sincère désire d'orienter le public vers des destinées moins extravagantes que celles dont la Ligue de la Patrie allemande avait fourni le modèle.

M. Heinrich Mann s'était déjà plu à développer des idées identiques dans un article publié il y a deux ans dans la *Europaeische Staats-und Wirtschaftszeitung*. Cela s'intitulait « L'Européen » e prétendait démontrer qu'après la guerre il y aura de nouveau une Europe intellectuelle, comme si l'Allemagne ne s'était pas appliquée délibérément à en détruire pour longtemps la plus simple notion. L'auteur, en s'appuyant sur des expériences de la guerre, y prédisait un avenir de paix et de concorde. La guerre est une « catastrophe ». « Celle-ci peut nous blesser ; elle ne peut pas nous détruire, mais il faut qu'elle nous fortifie. »

Nous sommes créés pour les catastrophes. Jamais nous n'avons perdu par notre guerre la profonde conscience qui connaît le but ultime de nos luttes. Elles (les catastrophes) doivent nous conduire par la vanité même de notre haine à une communion de tous. Quel autre but ne serait pas beaucoup trop bas, pour tout ce que nous payons ! Quand nous nous trouverons une fois de l'autre côté du précipice, il y aura beaucoup de terrain gagné pour l'Europe. Le sang que nous répandons n'accuse pas seulement, il nous parle de futurs rapprochement par le cœur et avec les mains tendues. Nous comprenons ce sang, mot par mot, il est trop de la même origine que le nôtre pour que nous le répandions ; le répandre ce ne serait pas autre chose qu'un inceste renversé (*sic*).

On peut juger, par ce passage, de l'ensemble du morceau et se

rendre compte des étranges illusions que se font encore à l'heure actuelle les Allemands qui veulent se faire passer pour des esprits libres. Il n'y a chez eux aucun sentiment de révolte contre leurs dirigeants qui ont déchaîné le cataclysme et ils ont l'outrecuidance de prétendre nous faire oublier la part qu'ils y ont eue. Leur phraséologie humanitaire ne trompe plus personne.

A côté de M. Heinrich Mann, nous aurions pu citer plusieurs autres écrivains allemands qui s'appliquent à proposer les mêmes sophismes. Son frère aîné, M. Thomas Mann, l'auteur des *Buddenbrocks*, avec lequel il ne faut pas le confondre, cherche, lui aussi, sur un autre terrain, à reprendre avec l'Europe des conversations littéraires que les événements du 31 juillet 1914 ont définitivement arrêtées. Aussi bien qu'aurions-nous à gagner à ces fréquentations? Y a-t-il seulement une seule de leurs idées, une seule de leurs expressions artistiques qui ait enrichi les lettres dans les vingt dernières années? Précisement M. Heinrich Mann qui, l'an passé, quoique jeune encore, publiait déjà ses Œuvres complètes en dix volumes, vient de faire paraître un roman dont ses admirateurs disent qu'il renouvelle une forme d'art vieillie, en se rattachant aux poètes épiques du moyen âge allemand.

Die Armen n'est pas autre chose qu'une sorte de « roman social » dans le goût des œuvres diffuses et déclamatoires qu'une certaine portion du public français goûtait extrêmement vers le milieu du siècle dernier. M. Paul Block, dans le *Berliner Tageblatt*, a essayé une comparaison assez boiteuse avec les *Misérables*. Mais c'est à George Sand plus encore qu'à Hugo qu'il faudrait songer. Zola s'était chargé depuis de rendre le genre insupportable. Si l'on en croit les Allemands, H. Mann dépasserait Zola, parce qu'il est « infiniment plus artiste » et parce que, s'étant installé dans un sujet, il a su lui prêter une ampleur que l'on chercherait en vain chez l'auteur de *Germinal*. Ne riez pas; l'infatuation de ces gens est sans exemple dans l'histoire.

Nous retrouvons naturellement dans *Les Pauvres* le type de l'ouvrier intellectuel qui apprend le grec et le latin et qui organise la révolte contre le patron. Balrich, c'est le nom du personnage, croit avoir découvert les origines assez malpropres de la fortune accumulée par Hessling, gros fabricant de papier, dont les salariés végètent misérablement dans des cités ouvrières, alors qu'il s'est installé lui-même sur la hauteur, à l'abri des fumées d'usine, dans la « *Villa Hœhe* ». Tout cela est d'un schématisme enfantin. Inutile d'ajouter que les revendications ouvrières donnent lieu à des grèves, à des échauffourées, sans que le prolétariat en tire aucun bénéfice, jusqu'au moment où la grande guerre, la guerre véritable, vient enfin fournir une conclusion à l'auteur.

§

M. Fritz von Unruh vient d'un tout autre point de l'horizon littéraire que M. Heinrich Mann. Si nous devons à celui-ci, en dehors des productions déjà mentionnées, un drame révolutionnaire, *Madame Legros*, qui fit quelque bruit, celui-là nous arrive directement de l'armée. Il fit jouer, quelque temps avant la guerre, en décembre 1911, sous les auspices de Max Reinhardt, une comédie militaire qui s'intitulait *Officiers* et obtint alors le prix Kleist, ce qui parut assez insolite. Né à Detmold, près de la forêt de Tentoburg, Fritz von Unruh vient à peine de passer la trentaine. Il appartient à une vieille famille aristocratique du duché de Lippe. C'est comme jeune lieutenant, dégoûté du métier militaire en temps de paix, qu'il affronta la scène berlinoise. Mais la guerre, en même temps qu'elle lui fournissait de nouveaux sujets, devait développer chez lui cette ivresse verbale qui forme le fond de son talent. Il faut remonter aux poètes désordonnés du *Sturm und Drang* pour retrouver une pareille surabondance dans le lyrisme, une telle impétuosité dans l'expression des sentiments. L'irrationnel a toujours formé le fond de tous les talents germaniques, mais chez ce hobereau, habitué à l'obéissance militaire, il semble bien que la discipline intellectuelle soit complètement abolie. Il dépeint l'homme emprisonné dans les commandements de l'impératif catégorique, mais dont la nature fougueuse s'exaspère sous la contrainte. Chez lui aussi un vague humanitarisme enveloppe les tirades poétiques. On a comparé son livre de prose *Verdun*, écrit pendant la bataille, au *Feu* de M. Barbusse. Son poème *Avant la décision*, qui doit recevoir une forme dramatique définitive, date du mois d'octobre 1914. On y trouve ce singulier mélange d'idéalisme et de sang, où la soif de destruction s'allie à l'aspiration vers la perfection humaine, qui, chez le poète Kleist, constituait déjà un cas pathologique assez intéressant.

Les Allemands font avec l'œuvre de Unruh de la propagande chez les neutres. *Vor der Entscheidung* a été récité à Zurich le 19 février par l'auteur lui-même. Cette transfiguration de la guerre, qui assimile l'entreprise de brigandage germanique à la passion du Christ, peut évidemment aider les naïfs à oublier les réalités de la barbarie germanique. Singulière façon de se faire absoudre en se réfugiant dans l'incohérence !

§

Une dépêche de l'agence Havas, datée de Bâle, le 9 mars, annonce la mort du *compositeur* allemand Franck Wedekind. Les journaux allemands du lendemain ont confirmé la nouvelle, mais il convient de rappeler qu'il s'agit de l'écrivain Wedekind, dont la « tragédie enfantine », *l'Eveil du printemps*, fut une des soirée malencontreuses du *Théâtre des Arts*, en novembre 1903. We-

dekind était âgé de cinquante-trois ans, étant né à Hanovre en 1864. Il avait débuté par cette pièce singulière en 1892, l'année même où Gerhart Hauptmann faisait représenter les *Tisserands*. Sa jeunesse orageuse, qui le conduisit pendant quelques années loin de la littérature, lui valut une connaissance assez profonde du monde des *Music-Halls* et des établissements de plaisir. Il en profita largement, en écrivant, par la suite, une série de pièces dont les héros étaient façonnés sur le modèle des types bizarres qu'il avait fréquentés. Cette incursion dans un domaine assez neuf lui valut à plusieurs reprises de retentissants démêlés avec les tribunaux de son pays. Il fut aussi parmi les fondateurs du *Simplicissimus* et contribua par ses satires au succès d'une entreprise caractéristique de l'Allemagne d'avant-guerre. Sa vision méphistophélique de la vie avait fait de lui l'un des talents les plus discutés de son pays.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

*** *Dans la geôle bruxelloise. Deux années sous le joug allemand* ; préface de Paul Deschanel, Van Oest, 3.50. — Robert Vaucher : *Constantin détrôné. Les événements de Grèce, février-août 1917*, Perrin 3.50. — Sébastien Serbesco : *La Roumanie et la Guerre*, Armand Colin, 3.50. — A. Baudrillart : *Une Campagne française*, Bloud et Gay, 3.50. — E. Altiar : *Journal d'une parisienne en Amérique*, Plon, 4 fr. — Capitaine Delvert : *Quelques héros*, Berger-Levrault, 3.50. — André Warnod : *Petites images du temps de guerre*, Berger-Levrault, 3.50.

Nous pouvons nous faire une idée de la charmante existence que nous mènerions à Paris si les poilus de septembre 1914 n'avaient pas été vainqueurs, ou si les défaitistes des temps suivants l'avaient été, en lisant le livre qu'une dame anonyme vient de publier sous le titre : **Dans la geôle bruxelloise. Deux années sous le joug allemand**, et qu'elle a dédié « A mes deux chers enfants, afin qu'ils n'oublient jamais ces années douloureuses ». C'est un régime odieux, en effet, que les Allemands ont institué en Belgique, calqué sur celui d'Alsace-Lorraine et de Posnanie, et plus inique encore, puisque ces gens-là ne sont entrés en Belgique qu'en brigands, régime de violence et de délation, de police secrète et de terrorisme. « On finissait presque, dit l'auteur, par ne plus oser parler, par ne plus oser penser. » Le nombre était grand des Allemands connaissant à fond Bruxelles et la Belgique pour y avoir habité et pris des notes, et s'exprimant en un français des plus corrects de façon à moucharder de la sorte la plus efficace. Certainement l'Inquisition du duc d'Albe ne devait pas être aussi bien armée, et ici le « génie d'organisation » des Allemands a pu se croire supérieur. Mais le génie d'habileté et de *zwanze* bruxelloise a fait de son côté des prodiges, et de même que *la Libre Belgique* a longtemps paru à la barbe de Von Bissing, les Belges ont pu narguer leurs geôliers,

recevoir des correspondances interdites, et même parfois franchir la frontière en dépit des fils barbelés et des obstacles de toute nature, ainsi cette aventure étonnante de la femme d'un capitaine passant en Hollande avec sa fille âgée de treize ans et sa mère âgée de quatre-vingt-deux ans en franchissant un canal à l'aide d'une corde tenue par des jeunes gens, les trois pauvres femmes ayant de l'eau jusqu'au cou. Patience! « une heure viendra qui tout paiera », les déportations comme les exécutions, et les amendes comme les prisons (six mois de prison pour lecture de brochure interdite, deux ans de prison à une mère de 65 ans pour avoir reçu une lettre de son fils combattant en France!) Mais en attendant, que la *zwanze* reprenne ses droits! puisque le sourire est ce qui exaspère le plus les Boches. Voici une anecdote assez amusante : Un Belge est arrêté un jour dans la rue par un « polizier » qui scrute sur lui une épingle de cravate, piécette montée sur tige : « Monsieur, vous ne pouvez porter cette épingle! » — « Mais pourquoi donc? » — « Monsieur, on peut porter le lion flamand, on ne peut pas porter le lion belge. » — « Mais comment diable distinguer le lion flamand du lion belge? » — « C'est bien simple, Monsieur, le lion belge tire la langue, le lion flamand ne la tire pas. » Ce « polizier » était un philosophe!

Le livre de M. Robert Vaucher, **Constantin détrôné**, est une précieuse contribution à l'histoire des *Evénements de Grèce de février août 1917*. Bien que l'auteur ne se trouvât pas à Athènes au moment précis de l'ultimatum de M. Jonnart, il a été témoin oculaire de tout ce qui a précédé et suivi, et grâce à lui on peut revivre cette longue période de fièvre et de violences. La situation, dès le premier jour de la guerre, était très claire, et on comprend difficilement que l'Angleterre et la Russie aient tant tardé à la voir comme la France, elle, la voyait. Le roi Constantin, beau-frère du Kaiser, élevé dans l'admiration et la crainte de l'Allemagne et aussi dans le mépris du droit populaire et le culte orgueilleux du droit royal, avait lié son sort à celui de Guillaume II ; mais comme la situation géographique de son royaume l'empêchait d'être secouru par son suzerain et le mettait à la discrétion de l'Entente, il avait pris le parti de biaiser et de mentir jusqu'à l'heure où il pourrait jeter le masque. Ceci est banal, mais le plus remarquable fut la façon dont il s'acquitta de son rôle et dont il arriva à créer, dans un pays où l'Allemagne n'était ni aimée ni même connue, une faction germanophile vraiment très forte et qu'on aurait pu croire un moment répondre au sentiment national. L'étude détaillée des moyens qu'il employa serait tout à fait instructive, et M. Vaucher devrait bien nous la donner un jour, quand les procès Gounaris, Lambros et autres auront révélé tous les dessous de la période 1914-1917. On verra alors combien l'institution monarchique peut être dangereuse quand le roi gouverne contre la

nation. Si la Grèce avait été en république, non seulement son attitude eût été tout autre, mais peut-être le sort même de la guerre en eût été changé, car dès le début on aurait agi vigoureusement contre la Turquie, contenu la Bulgarie, sauvé la Serbie et le Monténégro et décidé l'intervention roumaine dans de bien meilleures conditions. Et pourtant la Grèce était une monarchie constitutionnelle et il n'y avait pas eu de roi plus dévoué à son peuple et plus d'accord avec lui que le roi Georges; en outre, nul pays n'était plus intimement démocrate et égalitaire; or, en dépit de tout ceci, il a suffi que le fils de ce roi Georges fut un simili-Kaiser pour que la volonté nationale fût bafouée, la conscience patriotique corrompue, et la « grande idée » hellénique traitée de folie. La leçon aurait dû être suffisante pour guérir la Grèce de toute illusion monarchique ; aussi est-il malaisé de comprendre pourquoi, après l'abdication de Constantin et le départ de son fils aîné, on proclama roi le cadet, Alexandre. D'après M. Vaucher, Venizelos aurait montré peu de goût pour cette combinaison qu'il qualifiait de bâtarde, mais l'Angleterre et la Russie insistaient pour le maintien d'un roi, et d'un roi pris dans la descendance de Constantin. Pourquoi, grands dieux? Il y a là aussi des dessous qu'on saura un jour et où ne passera sans doute pas quelque ombre de jolie princesse. Quel intérêt pouvait bien avoir Lloyd Georges à contrecarrer Venizelos qui tout de même savait mieux que lui ce qui convenait à la Grèce? et pourquoi les Russes, qui évoluaient à grande allure vers la république, trouvaient-ils mauvais que les Grecs adoptassent ce régime? On dira sans doute que le roi Alexandre est beaucoup moins puissant qu'un président de république, et il faut en effet que son autorité soit nulle pour que Venizelos ait pu s'absenter de Grèce pendant de longs mois l'année dernière ; mais enfin avec les rois on ne sait jamais, et les anecdotes que conte M. Vaucher ne montrent ce basileus ni sympathique, ni peut-être même loyal. Il est vrai que Venizelos n'a pas encore dit son dernier mot, et que si la prochaine Boulé qui, entre parenthèses, tarde un peu à se réunir, se prononçait pour la république, l'Angleterre maintenant, pour ne pas parler de cette pauvre Russie, ne ferait pas d'objection. Ce jour-là le deutero-basileus Alexandre n'aurait qu'à aller rejoindre dans l'Engadine le proto-basileus Constantin, et personne ne les regretterait au pays de Thémistocle et de Périclès.

La « question du roi » se pose aussi pour la Roumanie, comme on le voit par le livre de M. Sébastien Serbesco : **La Roumanie et la guerre**, et elle se pose d'une façon plus délicate. Le sire Constantin, lui, était un vrai traître à son pays, chassant ses représentants, reniant ses traités, liant partie avec ses ennemis. Au lieu d'être simplement détrôné, il aurait été arrêté, jugé et condamné que personne n'y aurait trouvé à redire ; le pauvre Louis XVI fut exécuté

pour beaucoup moins. Tandis que le roi Carol, tout en se conduisant en Hohenzollern, ceci plus que M. Serbesco le pense, pouvait cependant de bonne foi se croire patriote. Les circonstances historiques en effet ont fait que les Roumains ont deux Alsaces à délivrer, une que tiennent les Hongrois, la Transylvanie, une qu'occupent les Russes, la Bessarabie, et cette dernière, ravie plus récemment et d'accès plus facile, leur était en somme d'un souvenir plus douloureux. Ajoutez à ceci que les Russes s'étaient vraiment mal conduits avec les Roumains, soit avant, soit après la guerre turque de 1877 et que les Allemands pouvaient faire croire aux Roumains qu'ils étaient tout disposés à prendre en mains leur cause contre les Hongrois, comme ils l'auraient fait sûrement avant Sadowa. Le roi Carol, qui semble bien n'avoir marché qu'à contre-cœur avec les Russes en 1877, était resté ulcéré de leur conduite et, à partir de ce moment, s'était appuyé sur l'Allemagne ; comme, de l'aveu de M. Serbesco, il conduisait presque seul la politique extérieure de son royaume, les Kaisers pouvaient donc se croire sûrs de la Roumanie. La guerre balkanique de 1913 n'avait fait que resserrer ces liens ; quand je disais que le roi Carol s'était conduit en Hohenzollern, je faisais allusion à la façon dont il était intervenu dans cette guerre et dont il avait machiné le traité de Bucarest ; certes il avait eu raison d'intervenir contre Ferdinand de Bulgarie, roi fourbe et félon, mais il avait eu tort, au lieu d'établir un régime de surveillance réciproque sans doute, mais de concorde foncière dans toute la péninsule, de profiter de sa facile victoire pour agir envers les Bulgares comme Hongrois et Russes avaient agi envers ses Roumains ; s'il avait imposé aux Bulgares de dures, mais loyales conditions, dans un but de maintien de la paix, ceux-ci se seraient résignés ; mais leur prendre des cantons nettement bulgares sous prétexte de punition ou de garantie d'avenir, c'était se conduire en brigand prussien ; tous les malheurs de la région balkanique devaient venir de ce crime. Mais en vérité on peut se demander si le virus prussien n'a pas ici empoisonné d'autres Roumains que le roi Carol : en discutant la question de la légitimité des annexions et des désannexions, M. Serbesco pose le principe que la statistique est le meilleur des plébiscites, et que de préférence à la volonté des intéressés il faut s'attacher à la race et à la langue ; une pareille théorie, pour nous autres Français, est abominable ; plus précisément elle est allemande ; ce sont les Allemands qui invoquent statistique, langue et race, pour eux bien entendu et contre Alsaciens, Suisses, Flamands, Hollandais, etc., et tout ce mélange de pédantisme, de brutalité et d'hypocrisie ne fait que nous indigner, nous !

Je crois donc, pour en revenir au roi Carol, que les Roumains ont le droit d'être assez sévères pour ce souverain qui, en dépit de sa

bonne volonté, n'avait jamais pu oublier qu'il était Allemand, qui s'était conduit en Prussien rapace et funeste, et qui, en se confiant sans réserves aux Kaisers pour son organisation militaire et son matériel de guerre, avait préparé la catastrophe de son peuple. Il eût cent fois mieux valu que la Roumanie en 1855 restât principauté avec des hospodars nationaux, Couza et successeurs, qui eussent été de simples présidents de république; en voulant ou en se laissant imposer un roi véritable apparenté aux autres souverains, ce pays s'exposait à tous les malheurs qui ont fini par fondre sur lui ; une république roumaine eût joué un rôle peut-être décisif dans toute l'Europe orientale, en constituant un foyer d'opposition morale à l'autocratie des Romanov et des Habsbourg ; elle eût tout aussi bien pris part à la guerre de 1877 et mieux peut-être préparé celle de 1917 ; en 1913 elle fût intervenue contre la Bulgarie, mais elle eût alors exigé le détrônement de Ferdinand que son confrère couronné conserva, et la république bulgare qui se serait par suite instituée n'eût certainement pas eu l'attitude machiavélique et kaisérique du tsar félon. En somme, nous autres Français devons regretter bien vivement que les peuples balkaniquss n'aient pas eu un régime politique semblable au nôtre; sur cinq rois, quatre ont été traîtres ou suspects, la proportion est vraiment excessive.

HENRI MAZEL.

§

Mgr Baudrillart, qui a fondé un *Comité catholique de propagande* à l'étranger pour répondre aux menées germaniques, a réuni la série de ses conférences que publie la librairie Bloud : **Une Campagne française**. C'est d'abord l'exposé fait très simplement de ses efforts et du travail méritoire de ceux qui contribuèrent à cette œuvre de défense nationale; le récit de la lutte qu'il fallut soutenir contre les intrigues de l'ennemi auquel on avait laissé le champ libre dans les débuts, et l'effort qui fut nécessaire pour racheter ce mauvais départ. Un bulletin publié par l'*Alliance française* paraît maintenant en dix langues et compte 200.000 lecteurs. On a donné en outre des séries de brochures qui s'efforcent de rétablir la réalité des faits, que l'adversaire présente toujours à son avantage. Mgr Baudrillart parle encore des œuvres analogues de propagande française dont on a fini par grouper les services épars et de ce qui a été fait hors de France au point de vue confessionnel, en notre faveur, même chez les Juifs de Suisse, de Roumanie, les Juifs américains d'origine russe. Il fallait lutter contre un courant adverse, des menées insidieuses et habiles, — et l'on sait, par exemple, qu'au seul point de vue politique, il est assez difficile de faire comprendre aux étrangers que notre encombrante machine à discours est très loin de

représenter le pays, son état moral et religieux; et encore moins intellectuel. La France heureusement est personnifiée d'autre sorte par son armée, devant laquelle tous les partis peuvent retirer le chapeau. — Le volume parle cependant des « tracts » ou brochures de propagande; d'ouvrages plus importants, distribués, répandus par le Comité : *La Guerre allemande et le Catholicisme; l'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne*, ou encore *Ma Captivité en Allemagne*, par l'abbé Aubry, — publications plus ou moins fraîchement accueillies outre-Rhin. Ce fut ensuite une « réponse aux contradictions » de l'adversaire, une autre au « manifeste des catholiques allemands » ; — des réfutations en somme chaque fois que l'ennemi a voulu pérorer et paraître se trouver dans son droit. De même le volume insère une protestation contre ceux qui prétendirent que le Saint-Siège avait condamné la campagne dont on nous retrace l'historique, et se termine par la relation d'un voyage — de propagande toujours — en Espagne, avec des attestations sympathiques, même du Roi Alphonse XIII.

S'il indique en passant que « l'intérêt bien entendu du pays serait surtout de se rapprocher de la Papauté », Mgr Baudrillart constate en attendant que l'œuvre qu'il a entreprise avec ses collaborateurs a porté ses fruits. « Nous avons ému l'opinion, peut-il dire; nous avons inquiété l'adversaire et transformé en défensive une polémique qui était surtout jusqu'alors une des formes de l'agression. »

Parmi les publications récentes, on a pu remarquer le encore curieux **Journal d'une Française en Amérique** (*Septembre 1916-Juin 1917*) que publie Mme E. Altiar, carnet de notes qui donne pas le menu les faits au jour le jour, et consigne, à côté des événements, les opinions, les impressions et les conversations de cette période si curieuse qui devait préparer l'intervention des Etats-Unis. Mais elle n'a pas indiqué uniquement les faits qui se rapportent ou qui ont décidé la guerre et ce journal parle de tout, à mesure des incidents ou selon le spectacle de l'heure. Dès l'arrivée à New-York, c'est l'effet brutal des architectures singeant l'Europe; une église qui a été copiée sur Chartres et donne la chair de poule; la Bibliothèque, les portails des maisons qui produisent « l'effet d'une détonation d'artillerie». Cependant les Américains ont le culte des choses anciennes, — relativement, — et de ce qui rappelle leurs origines. Ils garderont une maison du XVII[e] siècle; à Valley-Forge, la cabane où Washington vint hiverner après la défaite de Germantown (1777). Mais on peut dire que c'est, heureusement, un culte discret, sans réclame, sans photos ni cartes postales. De même aux Etats-Unis, on entend rarement l'hymne national qui se trouve réservé pour des circonstances exceptionnelles, alors qu'on l'évite dans les théâtres et les beuglants. — Mais c'est le moment où la guerre sous-marine, décidée par l'en-

nemi, commence ses ravages, et l'on parle beaucoup du sans-gêne avec lequel il envoie les navires au fond de l'eau ; puis le récit donne des considérations sur l'Allemagne politique et sociale, parle de ses appétits d'annexions, — en partie réalisés d'ailleurs, — et ensuite de la réélection du président Wilson. Les uns et les autres cependant sont à l'affût des nouvelles de la guerre ; c'est la grande et presque la seule préccupation, ainsi que tout ce qui touche aux choses d'Europe. Mais sur le personnage de Wilson, l'opinion est très divisée et ses adversaires vont jusqu'à dire que c'est « un pauvre homme qui jettera le pays dans quelque catastrophe » ! Quant à Roosevelt, il a aussi ses détracteurs et qui le montrent « ardent et brouillon, très représentatif, mais peu chargé de cervelle ». Entre temps, le journal de Mme Altiar note les choses extraordinaires qu'on racontait sur la Russie, — et qui se sont trouvées malheureusement exactes ; parle de la révolte irlandaise ; des représentants de l'Allemagne, Bernstorff, Dumba et consorts ; des usines américaines de munitions qui sautent, — en même temps qu'on donne le prix des vivres, tout comme dans le « *Journal de l'Estoile* », et que se produisent des émeutes ; que Bryan pérore et que les intrigues allemandes continuent à Cuba et au Mexique ; qu'on parle de la question féministe et des obsèques de Buffalo Bill. — Nous arrivons enfin à la rupture diplomatique et à la déclaration de guerre qui était l'aboutissement fatal de cette longue période de tergiversations. L'auteur nous parle encore de la réception de la mission française, et bientôt prit le chemin du retour, par Bordeaux, — embarqué sur *l'Espagne* qui faillit bien, en arrivant, être torpillée. — Le *Journal* de Mme Altiar à côté des choses sérieuses donne souvent des anecdotes et réflexions amusantes (1). Le récit en somme est alerte, plein de brio et va droit son chemin, malgré le fatras des nouvelles journalières. C'est une lecture curieuse et même prenante par instants et qui peut être recommandée à côté des relations plus immédiates de la guerre.

Le volume du capitaine Delvert, **Quelques héros**, donne une suite d'histoires, d'anecdotes sur les combattants, leurs exploits et aventures de guerre ; des notices sur le sergent Gaglio du 3e zouaves qui est retourné se battre, — à 62 ans, — en remplacement de son fils tué en Belgique ; l'histoire du mitrailleur Vuillaume, qui travaille si bien que les Allemands surpris « se débinent en tenant leur pantalon » et que la journée compte un total de 265 prisonniers ; le récit encore de la fin du pilote aviateur Couderc qui se trouve tué à l'en-

(1) « Des chevaux revenant tout seuls du travail aux champs s'écartent *poliment* pour laisser la place ». — Plus loin c'est la réflexion d'une ingénue dont un jeune homme vient de baiser la main : — « Mais enfin qu'avez-vous dit ? — J'ai dit Mon Dieu, Monsieur, comme vous avez le nez froid. » — Il y en a d'autres, du même genre.

nemi. Puis le capitaine Delvert présente une suite d'incidents, de faits de guerre : la relève sous la pluie de janvier, au soir tombant ; un coup de main sur le bastion de la Mine, au sud du bois des Buttes ; une attaque à la grenade des tranchées allemandes entre le mont Cornillet et le mont Blond ; d'autres combats sous Verdun, à Louvemont, à l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont; un épisode de la reprise du ravin du Helly; l'aventure à Sailly-Saillisel du fusilier Couapel ramenant à lui seul cinquante-deux prisonniers; la « tranchée de l'Eglise » au même endroit, qui est emportée par les chasseurs à pied, depuis dix jours dans la boue montant jusqu'en haut des cuisses, et qui rapportent même les mitrailleuses allemandes avec leurs plates-formes. C'est ensuite le récit d'un autre combat dans la Somme, où les nôtres, devenus « des blocs de boue » et dont les armes refusent de fonctionner, doivent se défendre et chasser l'ennemi à coups de briques ramassées sur le terrain ; enfin l'offensive entre Reims et Soissons (16 avril 1917), qui vit le brillant épisode de la reprise de Loivre et où un régiment fit plus de prisonniers qu'il ne comptait de fusils, etc. Les récits du capitaine Delvert sont terminés par quelques pages sur la dévastation de Soissons, Reims, Arras, — témoignage d'un des acteurs du drame qui n'a pas ménagé à l'ennemi des paroles véhémentes,— ce qui n'empêche d'ailleurs que son volume soit un des meilleurs de la collection des « récits de guerre » de la librairie Berger-Levrault.

On doit à André Warnod, qui nous a donné jadis un recueil sur le *Vieux Montmartre*, d'autres sur les *Bals*, *Cafés*, *Cabarets* et sur les *Prisonniers* du conflit actuel, un nouveau volume : **Petites images du temps de guerre**, recueil de tableaux, historiettes, la plupart venant du front. — Les « poilus » se sont installés dans la guerre comme s'ils ne devaient plus faire autre chose. Certains se sont mis à conduire les autos militaires et André Warnod nous les montre « faisant leurs classes », — tournant autour des Buttes-Chaumont pour s'exercer à cette nouvelle besogne. Puis l'homme est habillé de neuf pour partir sur le front et somme toute il « voudrait bien être déjà revenu ». Mais c'est sur la route le convoi des lourdes carrioles qui de temps à autre se détraquent, calent et « ne veulent plus rien savoir », puis finissent par gagner un village pittoresque qui est comme leur rendez-vous et qui collectionne les voitures les plus diverses. Plus loin il nous montre le poste de secours, installé dans un château occupé depuis la guerre ; la messe dans la baraque servant de réfectoire ; l'école des fillettes qui loge aussi des soldats et de temps à autre reçoit des bombes. C'est aussi une histoire d'hôpital pour les chevaux ; des choses sur les camps de prisonniers en Allemagne avec des croquis de visiteurs qui semblent indiquer que nos caricaturistes n'inventent pas toujours leurs

satires; un curieux chapitre encore sur les bistros du front et un autre sur le train des épouses.— Plus loin ce sont les troupes d'Afrique, l'histoire du clairon Kadour, prisonnier des Allemands et qui parvient à s'échapper, ainsi que d'autres anecdotes curieuses sur ces grands enfants que sont les nègres; des notes sur l'Alsace, — montrant les petits de la région auxquels on fait la classe dans un village occupé et qui reçoit les visites officielles, et ensuite un autre village où campent les dragons; sur le contingent russe, — avant la Révolution, — les aspects du camp, boyaux et tranchées, les danses du pays, l'enterrement d'un soldat, etc. Les Poilus enfin viennent en permission à Paris, — à Panam, comme ils disent, — et tout les amuse, les intéresse, les surprend même. Ce sont les doléances du bouquiniste des quais; les bonnes gens qui font la queue pour le charbon; la foire à la ferraille et au jambon, du boulevard Richard-Lenoir; ensuite la foire au pain d'épices, mais qui se trouve dans le marasme; le camelot qui vend de pseudo bagues de tranchées. On revient à la vie militaire et c'est « le marché aux infirmiers »; le cercle catholique transformé en caserne, à côté de tableaux de la vie à Belleville, à Montmartre pendant la guerre; plus loin des hôpitaux; la cour des Miracles au Grand Palais; l'affaire des bombes jetées sur Paris; la physionomie de Senlis depuis la dévastation de 1914; les Anglais au Havre, à Rouen; la vie à Reims, etc.— Il y a de nombreux dessins dans les volumes d'André Warnod, mais j'avouerai préférer ses croquis à la plume, qui sont en général heureusement venus et dont le souvenir reste beaucoup mieux que l'image.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

ALSACE-LORRAINE ET PROVINCES BALTIQUES. — L'Allemagne étend démesurément ses conquêtes vers l'Est. Se croyant l'héritière du Saint Empire germanique elle reprend ses traditions. Son instinct la pousse à s'emparer de tout ce qui se laisse prendre, sans se demander si elle est capable d'assimiler sa proie. Elle n'eut jamais de frontières naturelles, parce qu'elle fut toujours incapable d'imposer à ses populations disparates, réunies par le hasard des guerres, un ensemble de vues idéales qui les eût liées dans un groupement harmonieux. « Les frontières de la Prusse, ce sont ses canons », disait déjà Gutzkow. Quand le pacte national ne s'appuie que sur la force et la réalisation des intérêts matériels, le troupeau n'obéit que tant qu'il sent la férule et que la mangeoire est pleine. Aujourd'hui la férule se fait plus dure, mais la mangeoire est vide. Il s'agit, avant toute autre chose, de la remplir... Mais les mêmes erreurs contiennent

les mêmes germes de décomposition. L'entreprise d'hégémonie germanique a déjà été tentée trois ou quatre fois dans l'Histoire. Elle a toujours échoué. Soyons certains qu'en essayant de réaliser le plan qu'elle aperçoit dans le domaine des « possibilités illimitées », l'Allemagne se précipite à l'abîme. En attendant, ne méconnaissons pas l'importance de ses succès momentanés et voyons comment elle justifie sa mainmise sur de vastes territoires, arrachés à la trahison des révolutionnaires russes.

Dès le moyen âge, les Allemands avaient colonisé toute la côte septentrionale de la Baltique, établissant leurs comptoirs jusqu'à Riga et Reval, alors que les chevaliers teutoniques, sous prétexte de répandre le christianisme, rançonnaient durement les populations autochtones. Avant même que fût constituée la Hanse, vingt-quatre villes allemandes s'étaient groupées autour de Lubeck, et Reval se trouvait dans le nombre. Reval, quatorze ans après Riga, avait vu confirmer ses privilèges vers 1240, par le roi Waldemar II de Danemark, car c'est du bon plaisir des Scandinaves que dépendait alors le trafic des provinces baltiques. Après la chute de la Hanse, ces régions devinrent suédoises et polonaises, sans que la situation s'y modifiât : Lithuaniens, Lettons, Livoniens et Esthoniens y étaient exploités par une petite minorité d'Allemands, hobereaux et traficants, qui régnaient en maîtres sur des populations arriérées et pacifiques. Herder, né à Riga, savait à quoi s'en tenir. Aussi avait-il recueilli dans ses *Voix des Peuples*, chansons populaires du monde entier, cette « plainte contre les tyrans des serfs » :

Tochter, ich flieh nicht die Arbeit,
Fliehe nicht die Beerenstraeucher,
Fliehe nicht von Laans Lande;
Vor dem bœsen Deutschen flieh ich,
Vor dem schrecklich bœsen Herren.

Fille, je ne fuis point le travail,
Point la cueillette des baies du buisson,
Je ne fuis point le pays de Laan;
C'est devant le méchant Allemand que je fuis,
Devant le maître terrible et méchant.

Le « maître terrible et méchant » domine depuis 700 ans les Provinces baltiques. Si le gouvernement tsarien ne porta aucun remède à cet état de fait, c'est que ses procédés d'administration s'en trouvaient simplifiés. Il s'était efforcé depuis un quart de siècle de russifier les barons baltes, mais sans diminuer leur morgue dont, par ailleurs, l'autocratie tirait certains avantages. Dorpat, centre intellectuel du germanisme dans les Provinces baltiques, il y a vingt ans, était encore une université purement allemande. De même qu'à Riga, des imprimeries allemandes y fonctionnaient et certaines maisons

d'édition sont parvenues à se maintenir jusqu'à la récente occupation.

Cette emprise allemande confère-t-elle à l'empire des droits sur ces régions? Des journaux allemands de toutes nuances ont été forcés de reconnaître que le nombre des habitants d'origine germanique, dans les provinces côtières, est infime. M. Hans Vorst, dans un article sur les provinces baltiques, publié par le *Berliner Tageblatt* du 2 janvier, avait déjà envisagé l'annexion de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie à l'empire allemand, en arrivant à la conclusion que, pratiquement, cette annexion était impossible. M. Vost donnait les indications suivantes :

Le recensement de la population de 1897 enregistra pour les trois provinces un nombre d'Allemands qui ne s'élevait pas tout à fait à 166.000, soit à peu près 7 o/o de la population totale. La grande masse de la population est formée dans la Courlande et la Livonie du sud par les Lettons, dans la Livonie du nord, dans l'Esthonie et l'île d'Oesel par les Esthoniens. Comme les Allemands représentent dans le pays la couche sociale supérieure, qui concentre entre ses mains la richesse et la culture, l'opposition nationale entre eux et les autochtones lettons et esthoniens se trouve singulièrement renforcée par des motifs sociaux. Il vaudrait peut-être mieux de dire que le contraste social est accentué par l'adjonction du contraste national. En tous les cas, cette situation a produit dans le prolétariat letton et esthonien un terrain extrêmement fécond pour le développement des idées socialistes extrêmes et révolutionnaires.

Ces arguments n'ont pas arrêté les annexionnistes allemands. Au cours d'une réunion tenue dans la salle de la Philharmonie à Berlin, le 31 décembre 1917, M. Stresemann, leader du parti national-libéral, s'était plu à déclarer que ce serait un danger sérieux pour l'Allemagne « de sacrifier les fruits de sa victoire ».

Il faut, ajoutait-il, que nous insistions sur l'annexion des provinces baltiques. Lorsqu'on objecte que la majorité de la population des provinces baltiques n'est pas allemande, je réponds : ce n'est pas un alphabet qui détermine le caractère d'un pays, mais ce sont ceux qui incarnent sa culture. En conséquence, il faut déclarer que les provinces baltiques sont allemandes. Nous avons gagné la guerre; l'avenir de l'Allemagne sera magnifique si nous avons foi en nous-mêmes.

Le 25 janvier, parlant à la commission principale du Reichstag de l'organisation des territoires occupés par les armées allemandes, M. de Kuhlmann se refusait à tenir compte des sentiments de la population prise dans son ensemble :

L'histoire montre que, quand la nationalité est pour ainsi dire dans l'enfance, ce sont quelques chefs enthousiastes et patriotes remarquablement doués qui représentent la volonté nationale.

La masse ne les suit qu'après. Il est incontestable également que certains éléments possèdent par la richesse, la culture, la tradition, une influence

prédominante dans ces régions, et qu'ils furent toujours légitimement regardés comme qualifiés pour parler au nom du pays.

Cela revient à dire que dans les provinces baltiques, seule l'opinion des dirigeants d'origine allemande entre en ligne de compte. Cette idée était reprise deux jours plus tard par un Balte de Riga, écrivant à la *Munchen-Augsburger Abendzeitung* :

Dans la presse allemande les provinces de la Mer Baltique sont souvent qualifiées de « terre allemande ». L'expression est inexacte pour un territoire qui ne comprend que 7 p. 100 d'Allemands : 5 p. 100 à la campagne et 10 p. 100 dans les villes. Mais il ne faut pas oublier que les autres nationalités, Russes, Lithuaniens, Polonais et Juifs ne constituent ensemble que 12 p. 100 de la population, de sorte que 80 p. 100 environ de cette population est purement lettonne. *Malgré tout, ces provinces sont allemandes*, sinon par la *densité* de la population allemande, du moins par sa *qualité* (sic), par l'influence de la civilisation allemande pendant près de 700 ans. — Le contraste entre Allemands et Lettons est surtout social. C'est l'Allemand qui forme la classe possédante, la bourgeoisie, tandis que les Lettons constituent la grande masse des paysans et du prolétariat. L'élément national ne joue aucun rôle dans l'antagonisme entre Allemands et Lettons, dont il a été tant parlé.

Ce serait donc une poignée de représentants de la « culture allemande » qui imposerait sa volonté à plusieurs millions d'individus, pour en faire des citoyens de l'empire. L'Allemagne joue de la théorie des élites, mais seulement quand elle peut en tirer bénéfice.

En Alsace-Lorraine elle ne tient aucun compte de l'opinion des dirigeants et déclare par la bouche de ses représentants officiels que le pays est « foncièrement allemand », sous prétexte qu'une partie de la population y parle un dialecte germanique. Dès le commencement du XVIIe siècle, les représentants les plus qualifiés de l'Alsace avaient déjà compris que seule l'adhésion à la monarchie française assurerait l'avenir du pays. Des personnalités éminentes s'étaient efforcées de rapprocher l'Alsace de la France, avant même que la grande tourmente de la guerre de Trente Ans eût fait de la protection française une nécessité. C'est à Paris et à Versailles qu'il fallait alors chercher les plus solides résistances à l'annexion de la province, car l'Alsace venait d'elle-même à la France, sans qu'il fût nécessaire d'en faire la conquête. Et ceux qui, par raison nationale, se détournaient de l'empire étaient de vrais enfants du pays, enracinés au sol alsacien, et non point, comme dans les Provinces baltiques d'aujourd'hui, des descendants de parasites installés en colons pour exploiter les habitants.

Des publicistes tudesques, aussitôt que l'idée de patrie fut importée en Allemagne, ne commencèrent pas moins à réclamer l'Alsace comme une terre allemande arrachée à l'empire. Leurs criailleries,

au commencement du XIX[e] siècle, faisaient encore hausser les épaules, et c'est seulement par nos défaites de 1870 que leurs prétentions se transformèrent en amère réalité. L'Alsace aussi bien que la Lorraine, au moment de leur annexion à l'Allemagne, étaient complètement fondues dans la nation française. L'élite, décapitée par une forte émigration en France, maintint pendant quarante-cinq ans son droit à la « respiration française ». Les occupants essayèrent, à vrai dire, de gouverner avec le concours de la bourgeoisie demeurée dans le pays. Par des faveurs spéciales, ils s'efforèrent de la gagner à leur cause. Sous le gouvernement du maréchal de Mautenffel « le régime des notables » faillit réussir au point qu'il put faire illusion sur les sentiments véritables du pays. Mais les *notables*, sauf de rares défections, après deux générations restaient aussi français que l'avaient été leurs pères en 1870. Alors le gouvernement imagina de doter la Terre d'empire d'un Parlement élu au suffrage universel. Le vœu des Alsaciens-Lorrains de régler eux-mêmes leurs affaires, en obtenant l'autonomie, fut réalisé contre eux, par l'octroi du droit de vote à une population flottante venue d'outre-Rhin, aggravé par un savant découpage des circonscriptions électorales. La loi constitutionnelle du 31 mai 1911, au lieu d'affranchir le pays, équivalait à un progrès dans le sens de la germanisation.

Les premières élections qui eurent lieu avec le nouveau mode de suffrage aboutirent, comme il fallait le prévoir, à l'introduction de l'élément allemand dans la représentation alsacienne-lorraine. On pouvait en conclure que le peuple, façonné par l'école et la caserne, s'il n'oubliait pas la France, commençait cependant à céder à la pression de l'éducation allemande. Les libéraux germanisants qui avaient conclu un pacte avec des socialistes impérialistes envoyèrent à la seconde Chambre une minorité imposante et l'Union nationale fut battue.

Il n'était pas sans intérêt de rappeler cet exemple de l'utilisation des consultations populaires que les Allemands ne redoutent pas, quand ils peuvent en tirer bénéfice. Le peuple alsacien-lorrain, s'il a pu se faire des illusions passagères sur le prestige de l'Allemagne, depuis Saverne et depuis la guerre, a compris qu'un abîme le sépare de ses maîtres. Mais l'expérience faite en Alsace-Lorraine, les Allemands se garderont bien de la renouveler dans les Provinces baltiques. Ici c'est une petite minorité agressive qui prétend rattacher à l'empire de vastes régions peuplées d'éléments réfractaires à la domination allemande; là-bas c'était (avant la guerre) une bourgeoisie nombreuse et active qui avait su conserver toutes ses attaches avec la France, mais à laquelle les immigrés allemands disputaient âprement le rôle de direction qu'ils avaient un droit incontestable à jouer dans le pays.

Aussi M. de Kuhlmann qui, quand on lui parle de l'Alsace-Lor-

raine, répond : *Jamais* ! veut-il faire croire au monde que la langue allemande suffit à faire des Alsaciens des Allemands, tandis qu'il revendique pour les nouvelles conquêtes de l'empire le droit de formuler la « volonté nationale » par la bouche de « quelques chefs enthousiastes et patriotes ». Les socialistes, en l'espèce, se rallient aux vues du secrétaire d'Etat impérial. Le *Vorwaerts* du 28 février considère que, ethnographiquement, l'Alsace-Lorraine appartient à l'Allemagne. Ce n'est pas un pays allogène : le droit de régler lui-même son sort ne put donc lui être reconnu que dans le cadre de l'empire allemand. Mais, en même temps, l'organe du prolétariat impérial prend son parti des annexions dans l'est. Voici en quels termes ambigus il s'exprime :

Il n'est pas encore tout à fait certain que les modifications à l'est tendent à des annexions. Mais, pour la Russie, cela ne fait rien. Si l'Allemagne avait été battue et contrainte d'abandonner l'Alsace-Lorraine et les provinces du Rhin, il lui aurait été assez indifférent de savoir si ces régions devaient devenir françaises ou autonomes.

Finalement, nous aussi, nous ne devons pas oublier que les prolétaires allemands en guerre n'avaient pas à empêcher des annexions qui peuvent être faites par l'Allemagne, mais devaient et doivent empêcher des annexions aux dépens de l'Allemagne.

Si nous sommes assez sincères pour avouer que le cours pris à l'est par les événements est un échec pour nos aspirations, nous voulons ajouter immédiatement que cet échec n'est cependant pas le pire que nous aurions pu essuyer.

Si le sort avait voulu que nous eussions à choisir entre deux maux, ce qui se produit actuellement aurait été un enfantillage en comparaison de ce qui aurait pu arriver à l'Allemagne et qui arrive maintenant à la Russie.

D'autres, plus clairvoyants, ne cachent pas les inquiétudes patriotiques que leur inspire l'extension démesurée de l'Allemagne vers la Russie. M. Maximilien Harden écrit dans la *Zukunft*, du 3 mars :

Que cachent certaines entreprises concernant la Lithuanie, les Lettons, la Livonie, l'Esthonie? *Ces pays pendant cinq siècles se sont raidis contre l'influence allemande* ? et maintenant ils désireraient s'unir à l'Empire allemand? Ils n'ont pu certes exprimer *librement* leur opinion au milieu de cette guerre ; avec l'appui ou sous la pression d'une puissance étrangère, 6 o/o des habitants ont pu manifester leurs sentiments ; mais 94 o/o sont restés muets. Le plan qui consiste à les détacher de la Russie est contraire à toute bonne politique ; sa réussite serait moins nuisible aux Russes qu'à l'Empire allemand ; de ces grandes et petites Alsace-Lorraine arrachées à la Russie on verrait sur le flanc est de l'Allemagne se former un nouveau *Balkan*. Déjà le traité avec l'Ukraine a blessé les Russes, tous les Polonais et les Ruthènes d'Autriche.

Par l'Europe se répand le bruit que l'Allemagne a, derrière le dos des Russes, attiré l'Ukraine, dans le dessein de mutiler l'Empire russe. C'est un avant-goût de la « *cuisine de sorcière* » qui se prépare, si les Balkans

s'étendent jusqu'aux frontières de Posen, de la Silésie et de la Prusse. Faut-il, en faisant entrer dans notre chair de nouveaux éclats de tribus étrangères, y faire naître de nouveaux foyers d'agitation? *Nous est-il profitable d'augmenter la haine du Slave à l'égard de l'Allemand?* De petits Etats hostiles les uns aux autres qui se disputent aujourd'hui Cholm et qui se disputeront demain Lublin et Vilna sont-ils d'un voisinage plus commode que des Etats Confédérés de Russie, pouvant respirer librement et pouvant contribuer chacun au rétablissement de la situation économique? Ce sont là trois questions que j'adresse au Reichstag allemand.

Le Reichstag, qui vient de se réunir de nouveau le 12 mars, ne manifeste aucune velléité d'entraver l'état-major dans ses présomptueux desseins. Ne nous laissons pas émouvoir par ce spectacle sans précédent. Après la satisfaction des appétits toujours insatiables il viendra bien un moment où il faudra s'arrêter. Alors nous assisterons à la plus laborieuse des digestions.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

LA BULGARIE ET LA PAIX AVEC L'UKRAINE. — Faute de pouvoir traiter d'abord avec Trotsky, qui leur faussa compagnie au milieu même des négociations, les Puissances Centrales accueillirent avec empressement les délégués de la Rada de Kiev et se hâtèrent de signer avec eux, le 9 février dernier, la paix que leur refusait le gouvernement central de Pétrograd. Cette issue rapide des pourparlers entre la Quadruplice et l'Ukraine, qui contrastait si fort avec les longueurs des négociations avec les maximalistes, provoqua un immense soulagement et une vive satisfaction chez nos ennemis. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie y ont vu surtout, comme on l'a dit justement, « la paix du pain ». Que pense la Bulgarie de cette paix, et quels avantages particuliers compte-elle tirer de cet événement heureux? C'est ce que l'on voudrait examiner ici en étudiant la presse de Sofia.

Avant même que l'Ukraine n'envoyât ses représentants à Brest-Litovsk, les journaux bulgares saluaient en termes chaleureux la proclamation d'indépendance de la jeune République ukranienne. C'est le *Préporets*, l'organe de Malinov, qui le premier explique à ses compatriotes l'intérêt spécial de la Bulgarie à entrer en bons rapports avec le nouvel Etat.

La création de la République ukranienne, écrit-il dès le 10 janvier, est de la plus haute importance pour la Bulgarie. L'Ukraine n'est séparée de nous que par la mer Noire. Elle touche au delta du Danube par la Bessarabie qu'elle détache de la Russie. Si l'Ukraine reste définitivement un Etat national dans la future République fédérative russe, c'est par elle que la Bulgarie communiquera avec le reste de la Russie, et ce que nous embras-

sions sous le terme de rapports russo-bulgares deviendra à un haut degré les rapports bulgaro-ukraniens.

Donc première constatation : Les deux pays sont doublement voisins, par la mer Noire d'abord, et aussi par terre ; mais à deux conditions que passe sous silence le journal bulgare : 1° la Bessarabie doit rester partie intégrante de l'Ukraine, et 2° la Dobroudja doit devenir bulgare. La seconde condition est déjà réalisée par le traité de paix du 5 mars entre les Puissances centrales et la Roumanie. La première condition ne l'est pas encore : le sort de la Bessarabie n'est pas réglé ; il est douteux que cette province devienne ukranienne, étant donné qu'on n'y compte que 20 o/o de petits russiens (d'après le recensement russe de 1897) contre environ 48 o/o de moldaves, et il faut espérer qu'elle sera attribuée à la Roumanie, sinon aujourd'hui, du moins au Congrès général de la paix, pour la dédommager de la perte de la Dobroudja. Le voisinage terrestre de la Bulgarie et de l'Ukraine est donc soumis à la question de la Bessarabie. Sans s'arrêter sur ces difficultés, la *Préporets* continue son développement par un parallèle entre les origines et les destinées historiques des deux pays :

Rien ne divise l'Ukraine et la Bulgarie. Celle-ci doit son existence au principe des nationalités. Etant une petite nation, nous saluons toujours avec beaucoup de sympathie l'application de ce principe, surtout lorsqu'il touche un peuple voisin, à qui nous sommes liés par des liens de culture. La renaissance nationale s'est produite à la même époque en Ukraine et en Bulgarie. Comme le peuple bulgare, le peuple ukranien se trouvait asservi sous un double joug : celui de la Grande Russie, et celui de la Pologne. La Russie tsariste opprimait politiquement et culturellement le peuple ukranien, de même que le peuple bulgare était opprimé par la Sublime Porte et par le Patriarcat du Phanar..., etc.

Ainsi donc, les deux pays doivent vivre en bonne amitié pour deux raisons : parce que le voisinage crée des intérêts communs, et parce que la sympathie est toute naturelle entre deux pays opprimés. Ce double thème est repris par toute la presse bulgare. La germanophile *Kambana* se félicite de ce que l'Ukraine va être riveraine de la Mer Noire : « Ainsi l'équilibre des Puissances de la Mer Noire, si longtemps désiré, va se réaliser. L'intérêt de notre pays est qu'il y ait le plus possible de petites puissances sur les bords de la mer Noire. » Et le *Dnewnik*, qui a obtenu à Brest-Litovsk une interview de Goloubovitch, rapporte que suivant le Président de la délégation ukranienne « l'Ukraine tend de toutes ses forces à rester sur la mer Noire et à avoir avec la Bulgarie le Danube comme frontière commune ».

Le 24 janvier, l'organe de Radoslavov, *Narodni Prava*, célèbre à son tour « la résurrection de l'Ukraine en Etat indépendant ».

Dès cette date, le journal, au courant des projets des Empires centraux, annonce que « l'on signera sous peu, à Brest-Litovsk, le traité de paix avec l'Ukraine », et il ajoute :

De multiples intérêts lieront ces deux pays. L'Ukraine a beaucoup à faire encore pour assurer son existence indépendante ; les Bulgares suivent avec sympathie ses efforts, parce qu'ils ont eux-mêmes beaucoup lutté pour leur indépendance. Aussi l'amitié avec l'Ukraine sera-t-elle un des principes de notre politique.

Pour flatter l'amour propre ukranien et fonder sur des bases historiques et littéraires la nouvelle amitié bulgaro-ukranienne, le professeur Chichmanov, président de l'Union des savants, écrivains et artistes bulgares, publie dans l'*Echo de Bulgarie* une série d'articles sur « le Rôle de l'Ukraine dans la renaissance bulgare ». L'influence de l'Ukraine a commencé avec Youri Véneline, ukranien de Hongrie (né à Nagy-Tybava en 1802, mort à Moscou en 1839), qui a écrit une Histoire des Bulgares et a ainsi rappelé au monde « l'existence de la nation bulgare oubliée, mais jadis glorieuse et puissante. Ce fut lui le premier qui éveilla l'intérêt pour l'ethnographie bulgare, et qui le premier tenta d'écrire pour l'Académie russe une grammaire bulgare. Chichmanov note ensuite la grosse influence du poète national ukranien Chevtchenko sur les poètes bulgares d'avant la délivrance, Jinzifov, Louben Karavelov et Slaveikov, et il termine sa curieuse étude en rappelant que l'ukranien Michel Dragomanov fut appelé de Suisse en 1889 pour occuper la chaire d'histoire universelle qu'on venait de fonder à l'Université de Sofia.

L'opinion publique bulgare était ainsi bien préparée à accueillir l'heureuse nouvelle de la conclusion de la paix avec l'Ukraine. Le Conseil des Ministres adressa immédiatement à Radoslavov, premier délégué bulgare à Brest-Litovsk, une dépêche de félicitation, tandis que le président du Conseil intérimaire, M. Péchev, prévenait tous les préfets du royaume par circulaire. Les journaux de Sofia, dans leurs commentaires, insistent à nouveau sur les arguments exposés plus haut. *L'Echo de Bulgarie*, qui exprime l'opinion de la Cour, écrit : « Bien des nuages se dissiperont dans l'Orient européen. Car avec la constitution de l'Ukraine indépendante disparaissent les appréhensions légitimes que suscitait en Bulgarie les visées de conquête de la Russie impérialiste sur Constantinople et les Détroits. Aussi le peuple bulgare accueille-t-il avec la plus grande satisfaction la signature de la paix avec l'Ukraine et salue avec joie l'Ukraine indépendante et amie. » Et les *Voenni Izvestia*, l'organe officiel de l'Etat major, insistent aussi sur l'intérêt spécial qui doit résulter du voisinage des deux pays :

Cette paix avec l'Ukraine équivaut à une paix avec la Russie entière. Les autres républiques russes sont loin de nous, et leur situation ne nous

affecte qu'indirectement. L'Ukraine seule voisine avec nous. C'est de là que passe la route vers la Bulgarie.

Cette première paix séparée à laquelle sont intéressés les Bulgares leur parait d'autant plus heureuse qu'elle les délivre du cauchemar de l'immense Russie toujours prête à faire la loi dans les Balkans. L'énorme colosse russe a vécu. Dans une interview publiée par la *Neue Freie Presse* le 17 février dernier, Radoslavov se félicite des tendances séparatistes qui vont aboutir à morceler le bloc tsariste, car « une grande République fédéraliste russe serait pour ses voisins peut-être plus dangereuse que l'Etat des tsars ».

La Bulgarie voit ainsi se réaliser son rêve : petite puissance, elle espère n'être entourée que de petites puissances : l'Ukraine substituée à la Russie, la Roumanie diminuée de la Dobroudja, la Serbie privée de Nich, Uskub et Monastir, la Grèce privée de Serès, Drama et Cavalla. Mais d'autre part, elle compte obtenir une frontière commune avec la Hongrie sur la ligne de la Morava, pour être rattachée plus étroitement à la Mittel Europa, et tirer tous les avantages politiques et économiques possibles de son alliance avec les Empires centraux (cf. interview de Radoslavov dans *Az Est* du 16 février). Il est de l'intérêt de l'Entente d'opposer à la réalisation de ce rêve de conquêtes le programme de paix de M. Wilson, dont le 11e point dit au sujet des Balkans :

La Roumanie, la Serbie et le Monténegro devront être évacués ; les territoires occupés devront être restaurés ; à la Serbie devra être assuré un libre accès à la mer ; les rapports des Etats balkaniques entre eux devront être déterminés par un échange amical de vues basé sur des données d'attaches traditionnelles et nationales historiquement établies ; des garanties internationales d'indépendance politique, économique et d'intégralité territoriale devront être prises en faveur de ces différents Etats.

A. PIERRE.

LA PAIX GERMANO-ROUMAINE. — Dans le numéro du 16 octobre 1917 du *Mercure de France*, j'avais exposé quelles étaient les intentions de l'Allemagne vis-à-vis de la Roumanie. M. Dendramis, chargé d'affaires de Grèce à Bucarest depuis l'occupation de la capitale roumaine jusqu'au moment de la rupture des rapports diplomatiques entre l'Hellade libérée et les empires centraux, avait bien voulu au cours de son passage à Paris me fournir des informations intéressantes à ce sujet et que les récents événements confirment, hélas ! sur presque tous les points. Il est vrai qu'en automne 1917 l'Allemagne ne réclamait des Roumains que la rétrocession du « quadrilatère » de la Dobroudja, tandis que par le traité de paix que la Quadruplice vient d'imposer au gouvernement Averesco la Roumanie abandonne la Dobroudja tout entière. Depuis lors l'action

des bolcheviki, a complétement dissous non seulement l'armée russe, mais aussi l'Etat russe, et la Roumanie isolée, encerclée n'a eu qu'à subir la paix de l'ennemi. Elle perd donc la Dobroudja, y compris le port de Constantza que l'activité roumaine avait rendu un des premiers du monde au point de vue outillage et perfectionnement dans l'utilisation des sciences appliquées. Elle perd son indépendance économique, puisque c'est l'Allemagne qui contrôlera désormais l'exploitation des mines petrolifères et qui s'occupera de l'exportation des blés. Elle perd aussi par la rectification de frontière qu'elle est forcée d'accepter du côté de l'Autriche-Hongrie les plus importantes de ses défenses naturelles.

C'est un désastre pour la Roumaine et c'est aussi un coup terrible pour les peuples balkaniques qui sont jaloux de leur liberté. Puisse ce désastre n'être que provisoire, de ce provisoire qui ne dure pas !

La question roumaine étant étroitement liée au problème russe, toute mesure qui tend à soustraire la Russie à l'emprise germanique est également bienfaisante pour la Roumanie. L'intervention éventuelle du Japon en liberté ne peut donc qu'améliorer la situation balkanique. Mais l'Entente a aussi d'autres atouts en mains dont l'utilisation s'impose plus que jamais. Elle peut organiser en Russie la réaction contre les bolcheviki, chose qui donnera du fil à retordre à l'Allemagne. Elle peut aussi faire des avances d'ailleurs parfaitement justifiées aux différentes nationalités qui, vivant sous le joug de l'Empire d'Autriche-Hongrie, ne cherchent qu'à s'en dégager. Tchèques, Jougoslaves, Transylvains, Italiens irrédimés feraient fatalement cercle autour d'un centre d'attraction. Précédemment ce fut plutôt l'opinion qu'il y avait moyen de détacher de l'Allemagne l'Autriche-Hongrie tout entière qui prévalut. Des esprits clairvoyants soutiennent que ceci étant impossible, il vaudrait mieux faire appel aux peuples qui composent cet Empire bigarré. L'examen de ce problème n'entre pas dans le cadre de cette rubrique. Mais il est évident que si un mouvement de libération venait à se dessiner en Autriche-Hongrie, les peuples balkaniques ne s'en trouveraient que mieux, et le joug qui pèse aujourd'hui sur la Roumanie ne serait aucunement durable.

Aux dernières nouvelles les Etats-Unis songeraient à proclamer que parmi les buts de guerre de la république américaine figurerait désormais la restitution de la Dobroudja à la Roumanie. Si cette information est exacte, sera-t-il encore possible au Président Wilson de continuer d'entretenir des rapports diplomatiques avec la Bulgarie ? La logique dit que non. Donc il faut croire que cette rupture diplomatique se produira un jour ou l'autre, puisque, comme j'avais l'occasion d'écrire dans l'*Information*, il y a quelques jours, ce qui est

logique finit par trouver sa place dans le programme du Président Wilson.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

Le cadre de cette rubrique est bien limité pour y placer simplement les faits, rien que les faits — mais qu'ils sont beaux! — d'où le sentiment national belge est sorti triomphant des écœurantes intrigues activistes.

J'ai sous la main une liasse de documents que le Bureau documentaire belge du Havre a bien voulu me faire parvenir. En vérité, le choix m'embarrasse, tant chaque ligne est pleine de signification forte. Je possède sinon mieux, du moins plus vivant, le récit d'une compatriote, la femme d'un avocat de mes amis, récemment sortie de Belgique et qui s'est trouvée à même de bien voir, de bien observer le spectacle de l'aplatissement des traîtres.

Documents et récit confirment mes chroniques précédentes. Il n'y a pas que les traîtres flamingants, il y a des « wallingants » qui n'hésitèrent pas à encourager la séparation administrative désirée par l'Allemagne. Les Boches se sont beaucoup servis d'eux pour faire croire aux neutres que Wallons et Flamands ne voulaient plus vivre ensemble. Et pourtant qu'ils s'étaient bien battus *ensemble* sous Liége, l'ardente cité wallonne si vaillamment défendue par des régiments « bilingues » ! Et comme nos régiments « bilingues » continuent à tenir *solidairement* sur la terre flamande qu'arrose l'Yser !

Quoi qu'il en soit, les Wallons, après la guerre, pourront se prévaloir du fait que la propagande wallingante *ne s'est pas poursuivie dans la Belgique occupée* où les dures et loyales têtes wallonnes l'auraient rapidement brisée, mais s'est développée en dehors du pays.

Mais revenons aux activistes flamingants. Du moins restèrent-ils en Belgique. Ce sont eux qui proclamèrent à Bruxelles l' « Indépendance des Flandres » qui devait avoir pour contre-partie l' « Indépendance de la Wallonie ». Ils se décernèrent des titres mirifiques et, dans les conditions que j'ai dites, mille voyous ou à peu près entérinèrent leurs décisions. Un vieux pochard de juge de paix, Flor Heuvelmans, prit pour lui le ministère de la Justice flamande et, entre deux tournées, distribua les autres portefeuilles aux moins tarés de sa bande.

Seulement, il y a un sentiment national en Belgique. C'est ce qui gâta l'affaire de ces messieurs et, par ricochet, celle des wallingants chers au *Berliner Tageblatt*, aux correspondants boches de la *Neue Zürcher Zeitung* et aux rédacteurs de la revue hollan-

daise germanophile *Toekomst*, subsidiée par le fameux Reichmann.

Le sentiment national n'a pas admis cette mascarade de traîtres et de gens de moins que rien. Pour nos juges, ils ont compris leur devoir et, fort simplement, l'ont accompli. Onze félons ayant signé la proclamation de l' « *Indépendance des Flandres* » se trouvaient sous le coup des lois belges qui punissent les menées contre l'unité et la sûreté de l'Etat, l'immixtion dans les pouvoirs du Gouvernement et des Chambres, l'attentat contre les pouvoirs constitutionnels du roi. Le compte de ces onze félons devait être réglé. Il le fut.

Encore fallait-il que notre justice fût régulièrement saisie. Les députés, les sénateurs belges, restés en majorité dans le pays occupé, s'en chargèrent.

Comment parvinrent-ils à se réunir dans un même endroit, à délibérer, à se mettre d'accord sur le texte de la plainte ? Je n'ai pas à le dire, j'ignore les détails, mais la réunion eut lieu, la plainte fut rédigée, unanimement signée, et adressée à M. Lévy-Morrelle, premier Président près la Cour d'Appel, qui réunit toutes les Chambres en audience solennelle. Un juge d'instruction, M. Bilault, fut commis après que M. le Procureur Général Jottrand eut été entendu en ses conclusions favorables aux poursuites.

Les Boches étaient aux aguets. L'instruction devait être menée rapidement ; commencée à la première heure elle était close avant midi. Les mandats d'arrêt signés, les plus hauts magistrats du Parquet, M. le Procureur du roi Holvoet et ses substituts, MM. Cornil et Parmentier, tinrent à honneur de les exécuter. Ils ne purent mettre la main qu'au collet de deux des traîtres, les nommés Borms et Tack, gibier futur de nos poteaux d'exécution ; les autres s'étaient réfugiés sous la protection allemande.

Je connais personnellement la plupart de ces magistrats : ils appartiennent à cette famille judiciaire dont mon grand-père et mon père faisaient partie et dont mon beau-frère et mon frère sont membres. En écrivant ces lignes, il me semble assister à cette scène de ferme et imposante dignité, à la belge, sans phrases inutiles, un peu solennelle, mais d'une grandeur foncière digne des plus beaux exemples de civisme.

Les Boches du Gouvernement général se trouvèrent déconcertés par ce coup droit et mirent plus de quarante-huit heures à élaborer une ligne de conduite. Couvrir les traîtres, exiger leur élargissement, c'était avouer leur connivence. Se taire, laisser faire, c'était s'avouer impuissants. Ils optèrent pour le premier parti. Une brute boche, l'officier Schauer, qui dirigeait avant la guerre une officine d'affaires à Paris et qui se disait Docteur en Droit, se présenta haut le sabre, casque en tête chez le Procureur du Roi et s'empara par la

violence du dossier de l'instruction ; après quoi des sbires firent ouvrir aux deux traîtres les portes de la prison de Forest où ils rentreront quand la Belgique redeviendra libre, à moins, ce qui est bien possible, qu'ils n'aillent vivre dans quelque Heidelberg.

Le Premier Président Lévy-Morelle, les Présidents de Chambre Ernst et Carez, furent arrêtés et, malgré leur âge avancé, déportés en Allemagne. M. le Président Jamar ne dut qu'à son état très précaire de santé de ne pas partager leur sort.

Alors la cour suprême décida à son tour une audience solennelle, toutes Chambres réunies, et M. le Procureur général près la Cour de Cassation Terlinden rédigea un réquisitoire qui restera pour la postérité un document admirable. Il invoqua la création par Napoléon de la Cour de Cassation, grand Corps privilégié et qui devait se montrer digne de ses privilèges ; il cita des textes formels du Droit international en vertu desquels la justice doit se poursuivre en pays occupé conformément à la loi nationale ; il démontra la légalité des poursuites contre les traîtres, l'arbitraire des autorités allemandes et proposa à la Cour de suspendre, en manière de protestation, l'administration d'une justice qui, dans les circonstances créées par l'occupant, ne pouvait plus être qu'illusoire et fallacieuse. *A l'unanimité*, les membres de la Cour de Cassation approuvèrent les réquisitions du Procureur général.

De leur côté, les paisibles et braves négociants qui composent le Tribunal de Commerce décidèrent que, certaines de leurs sentences étant susceptibles d'appel et la Cour d'Appel ne pouvant plus fonctionner par suite de l'arrestation de trois de ses membres les plus éminents, il n'y avait plus lieu pour leur juridiction de continuer ses travaux. Le Tribunal Civil prit une décision semblable.

Quand on songe que notre pays subit l'oppression depuis trois ans et demi, que les Boches y répandent les nouvelles les plus pessimistes, que la vie matérielle y devient de plus en plus difficile, que les condamnations les plus sévères y pleuvent selon le bon plaisir de brutes sans scrupules, cette manifestation de nos magistrats prend une majesté émouvante.

Les Belges furent électrisés. Tous les conseils provinciaux, communaux de la zone flamande adressèrent au Gouvernement général des protestations indignées dont je possède le texte. A Anvers, à Malines, à Lokeren, à Tirlemont, à Ostende même, base navale où les forces d'occupation sont considérables, les activistes furent hués, frappés, lapidés. En vain s'efforcèrent-ils de ranimer les rivalités raciques et linguistiques. « N'êtes-vous plus des Flamands ? » demandait le traître René de Clercq aux Malinois. Et ceux-ci lui répondirent du tac au tac : « Vous, vous êtes un vendu et nous, nous sommes des Belges. » On déchirait les drapeaux des activistes, on s'emparait de

leurs chapeaux qu'on déchiquetait en petits morceaux que la foule se partageait. Un de leur chef, un Docteur, qui tenait un « Cabinet spécial » à Gand, était suivi par le petit peuple d'Anvers aux cris : « Pisse Doctor », et il y avait du Breughel, du Téniers dans le spectacle de ce populaire bruyant et goguenard sur lequel semblait planer l'âme même du narquois et intrépide Uylenspiegel, le héros flamand.

La première conséquence de cette révolte est d'avoir démontré à la Wilhelimstrasse l'inanité de la politique séparatiste. L'Empereur et le Chancelier sont, paraît-il, furieux contre les fonctionnaires, militaires embusqués, qui les ont leurrés sur l'importance de l'activisme, et beaucoup de ces Messieurs ont dû reprendre le chemin du front, cependant que, brusquement le comte Hertling se mettait à faire des grâces au Gouvernement du Havre qu'il feignait auparavant d'ignorer, qui est notre seul Gouvernement régulier et avec qui bon gré mal gré l'Allemagne devra bien compter. En attendant, la réponse à une nouvelle invitation à la paix séparée a été faite par notre ministre des Affaires Etrangéres sous la forme d'un refus net et par notre Ministre de la Guerre sous la forme de l'appel sous les drapeaux de la classe 1919.

Est-ce cette salutaire démonstration d'un moral ferme et irréductible qui agit sur les Belges réfugiés? De nouvelles Revues, comme la *Revue belge* dirigée par Maurice des Ombiaux, et comme l'excellente *Revue wallonne* (excellente, n'étaient parfois des manifestations d'un provincialisme exagéré), naissent en terre d'exil pour affirmer le sentiment national belge, montrer ses racines profondes, mettre au point les grands problèmes de notre restauration, relier les différentes politiques belges d'avant-guerre à l'idée simple, claire et féconde que ces problèmes ne peuvent recevoir qu'une solution conforme à l'intérêt national et par conséquent exclusive des misérables querelles d'antan, faites d'étroits partis pris et de petites manies.

Et pour que la discipline d'aujourd'hui et de demain pénètre tous les esprits, un nouveau journal quotidien vient de voir le jour, *La Nation belge* qui réunit des publicistes de toutes les opinions, unis cependant par la conviction commune qu'il faut avant tou-recréer des cadres nationaux solides et ordonnés, subordonner toute autre considération à ce souci, sauf à reprendre plus tard sa liberté d'action, quand la Belgique sera complètement reconstituée.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

On nous demande l'insertion des deux lettres suivantes :

Paris, le 9 mars 1918.

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur, M. Gustave Fuss-Amoré, s'est amusé, dans le *Mercure de France* du 1er mars 1918, à traduire en boche mon second prénom. Ce n'était pas nécessaire. Mon nom tout entier est, en effet, de consonnance germanique.

Je ne répondrai pas à vos attaques malveillantes, parce que vous ne me permettriez pas de dire, franchement, ce que je pense.

Je me contenterai donc de vous apprendre :

Que je suis né à Marchienne au Pont, en Wallonie, d'un père wallon, né à Dour, et d'une mère wallonne, née à La Louvière ;

Que, volontaire de carrière en 1909, je fus pensionné par arrêté royal en date du 19 septembre 1913 pour infirmité, suite de maladie contractée au cours du service ;

Que, dispensé par là de toute obligation militaire, je ne suis pas moins rentré volontairement à l'armée le 31 juillet 1914 ;

Que, réformé à différentes reprises depuis le début de la guerre, je suis parvenu plus de six fois, en me rengageant, à rejoindre l'armée de campagne ;

Que, le 25 mai 1916, je fus porté à l'ordre du jour du 1er régiment de Guides, avec un sous-lieutenant et quelques hommes, pour le motif suivant :

« Appelés d'urgence pour remettre en état un ouvrage avancé détruit par le bombardement, avoir travaillé une grande partie de la nuit sous un feu violent de mitrailleuses et de mousqueterie, avec un courage, une ténacité, un sang-froid et une volonté remarquables. »

Je m'excuse de publier cette citation et, en vous demandant de faire paraître cette lettre, aux termes de la loi, dans le prochain No du *Mercure de France*, je vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments distingués.

CARL OTHON GOEBEL.

Mon cher Confrère,

Je reçois coupure du *Mercure de France* du 1er mars 1918. M. Colleye, répondant à mon confrère M. Fuss-Amoré, me cite, à l'appui de ses dires, comme collaborateur de son journal *l'Opinion Wallonne*.

Je tiens à dire que, soldat belge, je considère toute politique qui ne soit pas uniquement d'union nationale, comme subversive en temps de guerre. J'ai eu l'occasion de l'écrire deux ou trois fois aux rédacteurs de l'*Opinion Wallonne*.

Je n'admets, à l'heure actuelle, qu'un seul combat : celui des hommes jeunes et sains, dans les tranchées.

Croyez, mon cher Confrère, à mes bons sentiments.

MAURICE GAUCHEZ.

§

Italie.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 5 mars 1918.

Monsieur le Directeur,

Ayant été attaqué personnellement par M. Piérard dans le n° du 1er mars du *Mercure de France*, p. 167-169, je vous prie, en vertu de mon droit de réponse, d'insérer ce qui suit, conformément aux usages consacrés, dans le *prochain numéro* de votre revue.

M. Piérard, à court d'arguments, — car il n'a su me répondre sur aucun point et n'a pu ni prouver la véracité du récit absurde montrant les soldats italiens et autrichiens jetant leurs armes et s'en allant bras-dessus bras-dessous en criant (à la fois !) vive le Pape ! vive l'Internationale ! ni démontrer que les causes des revers italiens étaient « d'ordre exclusivement moral et politique » — a recours à des personnalités. Il dit que Mesnil n'est pas le nom de mon père et me traite d'anarchiste et de collaborateur de *Demain*. Personne ne comprendra ce que cela a de commun avec la déroute de Caporetto, ni en quoi cela prouve que mon opinion sur les causes de cette déroute soit fausse.

Mais ce n'est assurément pas sans motif que M. Piérard a écrit ces choses qui n'avaient rien à voir avec la question. Que veut-il dire par là ? Je l'engage à avoir le courage de le déclarer ouvertement.

Basile avait pour devise : calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. De nos jours on a perfectionné le système : on se contente d'insinuer de façon à pouvoir prétendre après coup qu'on n'a pas dit ce qu'on voulait faire entendre. En ces temps, où le soupçon est répandu partout, l'insinuation suffit à atteindre le but et elle n'expose pas son auteur.

Comme j'avais cité un article du *Nieuwe Rotterdamsche Courant* en mentionnant qu'on en trouverait la traduction dans le *Journal du Peuple* du 15 décembre 1917, M. Piérard écrit : « Le traducteur ne serait-il pas M. Mesnil, collaborateur de la revue *Demain ?* » Admirable exemple de la recette de l'insinuation. M. Piérard vient de jeter le soupçon de germanophilie sur le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*; *Demain* passe (sans l'ombre d'une preuve, mais qu'importe !) pour une revue vendue à l'Allemagne. Tous les crânes bourrés, singulièrement réceptifs à certaines suggestions, ont compris : M. Mesnil introduirait subrepticement, en s'en cachant et sous pavillon neutre, de la marchandise allemande et il recevrait l'argent par une voie détournée. Oh ! bien entendu, M. Piérard n'a absolument rien dit de tout cela et on le calomnierait scandaleusement en osant le prétendre.

Cependant malgré sa prudence, ou plutôt par suite de son trop de prudence, en un point il s'est laissé prendre en flagrant délit d'insinuation malveillante. C'est ce malheureux conditionnel qui en est la cause : « Le traducteur ne serait-il pas M. Mesnil ? » Non, M. Piérard, il n'y a ici absolument rien à insinuer : la traduction de l'extrait du journal hollandais se trouve, dans le n° du *Journal du Peuple* que j'ai indiqué, dans un

article signé en toutes lettres de mon nom. Quant à ma collaboration à *Demain*, elle s'est bornée à un article sur Benedetto Croce, philosophe et sénateur italien; cette collaboration a été entièrement gratuite ainsi que celle de tous les collaborateurs que je connais (il faut croire que le gouvernement allemand subsidie bien médiocrement la revue!)

D'autre part, la germanophilie du *Nieuwe Rotterdamsche Courant* est une pure légende : ce journal laisse toute liberté à ses correspondants qui sont gens instruits et habitent généralement depuis longtemps le pays d'où ils écrivent; chacun d'eux s'intéresse spécialement au peuple dont il partage la vie et s'efforce de comprendre son point de vue : de là une diversité de ton et d'opinions qui est particulièrement intéressante, parce qu'elle fait apercevoir toutes les questions de politique internationale sous différents angles. — Remarquez d'ailleurs que dans le cas présent la germanophilie du correspondant ne diminuerait en rien la probabilité de véracité de son récit : un journaliste germanophile aurait eu plutôt tendance à représenter les soldats italiens comme désertant en masse et se rendant.

Mais M. Piérard ne montre pas le moindre souci du vrai ou du faux : la seule chose qui lui importe, comme je viens de le montrer, c'est de jeter la suspicion sur ma personne.

Et c'est la même préoccupation qui le porte à me poser « trois questions fort simples » qui n'ont encore une fois absolument rien à voir avec l'objet en discussion : les causes de la déroute de Caporetto.

L'analyse que je viens de faire des procédés de polémique de M. Piérard a suffisamment éclairé les lecteurs, pour qu'ils comprennent que j'ai toutes les raisons de ne pas « permettre » à ce monsieur de me poser des questions. Mais je saisis avec plaisir l'occasion qu'il m'offre involontairement de causer de nouveau quelques instants avec les lecteurs du *Mercure de France* de ces questions italiennes et belges dont je les ai entretenus souvent pendant l'année 1915, et je vais même suivre l'ordre qu'il indique.

1° L'entrée en guerre de l'Italie. La violation de la neutralité belge n'a rien à y voir : il n'en est question ni dans le livre vert, ni dans le traité de Londres du 26 avril 1915. Sur ce point mon opinion correspond à celle si éloquemment exprimée par le socialiste Turati dans la séance de la Chambre du 20 mai 1915 : « Un geste fait d'accord avec les puissances neutres, qui eût mis comme condition au maintien de la neutralité l'évacuation de la Belgique trahie et sacrifiée — menace permanente et précédent formidable contre tout respect des traités, contre toute garantie d'honnêteté dans les négociations internationales,— un tel geste

(*Censuré*).

en effet, laisser un sillon lumineux dans l'histoire. Mais un interventionnisme capitaliste et bourgeois ne saurait avoir la même portée. »

2° Le traité de Londres du 26 avril 1915 est maintenant connu de tout le monde et certaines fantaisies historiques ont fait leur temps. Ce traité a été conclu à l'insu du parlement. Par l'article 16, le gouvernement italien s'engageait à entrer en guerre dans un mois au plus tard. Après le 4 mai (rupture du traité de la Triple Alliance), l'Autriche, sous la pression de l'Allemagne, fit de nouvelles propositions qui donnaient satisfaction aux irrédentistes vieux jeu. C'était le « parecchio » préconisé par Giolitti. La majorité des députés fit savoir à celui-ci qu'elle était avec lui. Mais le mi-

nistère avait déjà engagé le pays vis-à-vis de l'Entente, même au point de vue financier (article 14 du traité) (*Censuré*).

Telle est la signification des manifestations de mai 1915. (*Censuré*).

3o Quand M. Piérard me demande si j'ai « entendu parler » de ce qui s'est passé en Belgique, à Dinant, Louvain, etc., il ne fait, quoi qu'il en pense, de tort qu'à lui-même. Je ne me suis pas contenté « d'entendre parler », j'ai vu moi-même Louvain et ai visité les lieux où avait sévi la guerre entre Bruxelles et Anvers. J'ai relaté ce qui se passait en Belgique dans des articles parus dans l'*Humanité* à la fin de 1914 et au commencement de 1915, et dans le *Resto del Carlino* en février-avril 1915. J'y stigmatisais de telle façon les procédés du gouvernement et des militaires allemands en Belgique que le journal italien jugea opportun (vu la neutralité de l'Italie en ce moment) d'excuser la véhémence de mes expressions.

Il y a plus : j'ai fait connaître ici même et j'ai ensuite traduit les deux admirables livres de Luigi Barzini : *Scènes de la grande Guerre*, qui contiennent les plus belles pages que l'on ait écrites sur la résistance des Belges à l'invasion et à la domination allemande, et je m'étonne qu'un homme qui tient école de patriotisme à l'usage des autres, comme M. Piérard, semble les ignorer totalement.

Mais la connaissance des malheurs de la Belgique ne m'a pas incité à me mettre des œillères : elle m'a engagé au contraire à acquérir une vision plus large et plus précise de l'immense cataclysme.

Quand j'ai parlé de l'Italie, j'ai pensé avant tout aux aspirations de ce peuple italien que j'aime entre tous et au milieu duquel j'ai si longtemps vécu ; je me suis efforcé de le comprendre ; je me serais interdit de chercher à l'influencer. J'estime que les peuples comme les individus ont le droit de prendre par eux-mêmes leurs déterminations Je ne suis pas de ceux qui envoient les autres se battre pour leur cause et restent eux-mêmes à l'abri, ni de ces héros de l'arrière qui crient : jusqu'au bout ! mais sont en sursis d'appel, ou, s'ils vont au front, c'est dans un autre pays que le leur, pour faire une enquête.

Je défends la cause que je crois juste et je supporte les conséquences de mon attitude : les plus légères sont de m'exposer aux calomnies et aux insinuations des gens dont la guerre a obscurci la conscience.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

JACQUES MESNIL.

§

Suisse.

PRESSE GERMANOPHILE EN LANGUE FRANÇAISE. — La presse de propagande allemande en français, véritable caméléon, s'ingénie à prendre les aspects les plus divers, pour dérouter les suspicions ; du pacifisme le plus pâle au pangermanisme le plus vif, on la voit présenter, soigneusement graduées, toutes les couleurs du spectre, y compris les demi-teintes. Son caractère général est la dissimulation, et les organes qui cachent le moins leur jeu éprouveront encore le besoin de se masquer de quelque chose, fût-ce d'un titre,

comme la très germanophile *Indépendance Helvétique* ou le légendaire *Paris-Genève*. Une de leurs principales préoccupations est aussi de s'abriter sous de belles collaborations, propres à donner le change. Il leur faut des noms à mettre sur leur façade, et, peu scrupuleux de compromettre en leur outrageante compagnie d'honorables signatures, quand il ne peuvent les obtenir par duperie, ils se les approprient par simple pillage.

C'est ainsi que, dès son troisième numéro, *Paris-Genève* publiait en tête de ses colonnes un article du romancier républicain allemand Edouard Stilgebauer, rédacteur à la *Freie Zeitung*, morceau qui était en réalité la traduction d'un article paru ailleurs et que *Paris-Genève* reproduisait à l'insu de son auteur, sans indication de source. La protestation publiée à ce sujet par la *Freie Zeitung* sous le titre : « Singulières mœurs de journalistes » se terminai comme suit :

Le *Paris-Genève* voulait par ce moyen donner à ses lecteurs l'impression que M. Stilgebauer avait écrit un article original pour le *Paris-Genève*, ce qui est absolument inexact.

C'est ainsi que ce même *Paris-Genève* s'étant annexé sans autre formalité un roman de M. Pierre Veber, celui-ci, heureusement averti n'hésita pas à menacer de poursuite la feuille « franco-suisse ». Le pillard boche se décida à verser une indemnité, et l'on put lire dans le *Bulletin de la Société des Gens de lettres* le procès-verbal suivant :

Le comité décide que, dans l'affaire du *Paris-Genève* — publication d'un roman sans autorisation et sans traité, — l'indemnité en provenant sera versée, d'accord avec l'auteur, M. Pierre Veber, à la caisse des internés français en Suisse.

C'est ainsi encore que je trouve dans mon courrier une lettre de notre distingué collaborateur M. Charles-Henry Hirsch, m'informan, qu'il vient d'adresser la missive suivante à *la Paix*, de Zurich, (qui s'est sans doute dispensée de la publier) :

Monsieur le Directeur de *La Paix*, à Zurich.

Un ami me signale que, dans votre numéro du 7 février courant, vous avez publié une nouvelle : *Les adieux manqués*, signée de mon nom.

La plus élémentaire probité aurait dû vous inspirer de prévenir vos lecteurs que vous aviez, à mon insu, emprunté ce texte au *Journal*.

Vous me devez d'insérer cette protestation dans votre feuille à laquelle je ne veux ni ne puis collaborer, parce qu'elle a des attaches qui répugnent à un bon Français.

C'est dans ces sentiments, Monsieur, que je vous salue.

CH.-H. H.

La *Paix* est ce journal paraissant en français à Zurich, avec domicile à Berlin, dont j'ai parlé dans mon avant-dernière chronique.

Combien d'écrivains français ont pu collaborer ainsi, sans s'en douter, à la propagande allemande et couvrir de leurs noms honorés la plus frauduleuse des contrebandes ?

Abordons maintenant ce que M. Georges Batault appelle le groupe des Journaux de M. Jean Debrit, le plus astucieux, le plus intelligent et le plus actif des agents, jusqu'ici connus, de la propagande allemande en langue française. Fils de l'ancien directeur du *Journal de Genève*, Marc Debrit, qui, en 1870, avait imprimé à ce vieil et notoire organe une telle allure prussophile qu'il lui en resta longtemps la fâcheuse réputation d'être un reptile de Bismarck, M. Jean Debrit se devait de ne pas renier la tradition paternelle. Il la renia cependant. Il avait fondé avant la guerre, à Genève, un quotidien, l'*ABC*, extrêmement français d'esprit et de tendance. Il s'y ruina. On a publié récemment (1) un document établissant que, se voyant à la veille de sombrer, il avait sollicité le secours de capitaux français. Ses tentatives demeurèrent vaines. La France se montra insoucieuse de lui jeter la moindre ceinture de sauvetage. Il coula à pic.

On le vit réémerger au début de la guerre, avec *la Guerre Mondiale*, quotidien illustré et cartographique qu'éditait la maison Atar. A son apparition, en 1914, la *Guerre Mondiale* se présenta, pendant un mois ou deux, sous des couleurs si francophiles, qu'elle eut des démêlés avec l'autorité fédérale, qui menaça de la suspendre. A ce moment Jean Debrit était-il toujours francophile et son attitude était-elle sincère, ou avait-il déjà évolué vers l'Allemagne et la francophilie de son journal n'était-elle qu'une amorce destinée à assurer son succès et asseoir préalablement son influence en Suisse romande et en France ? Question psychologique assez délicate, à laquelle je ne suis pas en mesure de répondre. Quoi qu'il en soit, la *Guerre Mondiale*, après la semonce fédérale, commença à tourner insensiblement, devenant peu à peu neutraliste, puis insidieusement germanophile. C'est à cette époque de transition qu'il m'arriva d'y collaborer pendant quelques mois. Je ne tardai pas à m'apercevoir de ce qui s'y tramait. Certains sujets étaient défendus ; interdiction, par exemple, de parler des atrocités allemandes en Belgique et en France, sous prétexte que leur constatation par des rapports unilatéraux, bien qu'officiels, n'avait pas de caractère vraiment juridique, objectif et scientifique. Lorsque parut la brochure Bédier, je demandai l'autorisation de faire un article, très modéré et dans les limites de la censure fédérale, sur ce document enfin « objectif » et « scientifique ». Elle me fut refusée. Dans mes articles (et Dieu sait si je m'efforçais d'être prudent, suisse et neutre), les passages jugés trop désagréables pour l'Allemagne étaient coupés. Enfin, sur un dernier article où j'établissais le droit des Etats-Unis, en vertu même des conven-

(1) *Le Genevois* du 19 février.

tions de La Haye, de fournir d'armes les Alliés, article qui parut criblé de « notes de la rédaction » où on disait le contraire de ce que j'avançais, je me fâchai et déclarai que je cessais ma collaboration. « Je veux croire, dis-je à Jean Debrit, que vous êtes personnellement intègre, mais votre journal adopte une telle attitude que vous vous donnez tout l'air d'être subventionné par l'Allemagne et qu'il devient désormais impossible de vous défendre. » — « Cela m'est égal, me répondit-il, j'ai ma conscience pour moi ! »

Peu après la cessation de ma collaboration, *la Guerre Mondiale*, où l'on n'avait jamais cité les rapports français et belges sur les atrocités allemandes, publiait coup sur coup : les deux rapports allemands sur les atrocités russes en Prusse orientale; un simili de la première page de la *Gazette des Ardennes* muni d'une légende conçue à peu près dans ces termes : « Non seulement les Allemands impriment pour leurs troupes du front des journaux en langue allemande, mais ils ont encore pris à cœur d'offrir aux malheureuses populations des départements occupés, privées de nouvelles, un organe en langue française » ; un examen de la valeur des communiqués où l'on déclarait qu'il fallait attacher la même créance aux communiqués turcs qu'aux communiqués français ; des bulletins militaires sur la bataille d'Ypres et l'emploi, pour la première fois, par les Allemands des gaz asphyxiants où l'on insinuait que les Alliés avaient été heureux de saisir ce prétexte des gaz pour expliquer le recul de leur front, dû entièrement à la valeur de l'infanterie et à la puissance de l'artillerie allemande ; etc., etc. Le journal fut interdit en France. Mais Jean Debrit, qui avait des relations puissantes à Paris et était, depuis 1913, correspondant à Genève de l'Agence Havas, fit intervenir les influences dont il disposait, plusieurs personnalités politiques entre autres, dont un député devenu depuis ministre (il ne fait pas partie du cabinet Clemenceau). Trois mois après, la *Guerre Mondiale* était réautorisée, et elle a continué à se vendre publiquement en France jusqu'aujourd'hui.

En 1917, Jean Debrit a fondé deux autres publications de propagande allemande : *la Nation* et *la Feuille* ; mais celles-ci, beaucoup plus ouvertement germanophiles que *la Guerre Mondiale*, ne circulent pas en France. Enfin, perdant toute mesure, Jean Debrit s'est brûlé tout à fait en prenant, au *Paris-Genève*, la succession de Ruelens-Marlier expulsé et en assurant la rédaction en chef de cet organe jusqu'à sa suspension, en novembre 1917, par l'autorité fédérale. Comme nous l'avons dit, c'est *la Feuille* qui a été appelée par la propagande allemande à l'honneur de remplacer, en importance et en diffusion, le *Paris-Genève* disparu ; elle a obtenu à cet effet l'autorisation, malgré l'ordonnance sur les restrictions de papier, de doubler le nombre de ses pages. C'est ce que nous apprend M. Marcel

Guinand, député au Grand Conseil de Genève, par la publication d'un document révélateur, dans une brochure intitulée *Derrière le masque*, où il analyse lumineusement l'activité pernicieuse de Jean Debrit et dont voici quelques extraits.

La première campagne « patriotique suisse » — car il ne faut pas oublier que *la Feuille*, *la Nation* et en général toute cette presse affecte de se placer exclusivement au point de vue national suisse, — la première campagne que l'on peut discerner avec précision, en lisant le journal *la Feuille*, est faite en faveur des déserteurs et réfractaires étrangers réfugiés en Suisse.

Cette campagne, dit M. Marcel Guinand, ne tend pas seulement à défendre les simples déserteurs; elle englobe également les malfaiteurs, espions, repris de justice connus sous le nom d'indésirables, réfugiés en deçà de nos frontières et que la Suisse est obligée de loger et d'entretenir aux dépens de ses habitants. Ces « indésirables » ont accrû par leurs forfaits la criminalité de notre pays dans des proportions effrayantes; les citoyens réclamèrent leur internement dans des camps où ils seraient isolés et surveillés. Mais dès que des mesures furent décidées, un groupe de déserteurs étrangers se forma pour protester contre ce qu'ils appelaient une violation de la neutralité suisse. *La Feuille,* sans hésitation, se range à leurs côtés. Elle insère les avis du groupe des déserteurs en la forme suivante : « *Et chez nous.* Déserteurs et insoumis. Réunion au local habi« tuel, mardi 8, à 8 h. et demie du soir. Ordre du jour important. » (Numéro du 7 janvier 1918.) Le 8 janvier, *la Feuille* publie en première colonne un article intitulé: « Ces pelés, ces galeux... ». On y lit : « La « campagne contre les indésirables reprend insidieuse et violente... C'est « là pure démagogie... délit d'opinion, tout simplement. » Ainsi, pour *la Feuille* et M. Jean Debrit, la désertion est un délit d'opinion ; les indésirables sont des délinquants contre l'opinion. Tous les criminels réfugiés chez nous doivent donc être protégés *contre nous* dès qu'ils sont indésirables et dès qu'ils sont déserteurs.

Le 9 janvier 1918, *la Feuille* insère la résolution des déserteurs étrangers qui protestent « contre les mesures prises contre leurs camarades de Zu« rich » et appellent « l'attention des travailleurs suisses sur les mesures « d'exception injustifiées prises contre eux ». C'est presque un appel à la révolte contre l'autorité suisse, appel dirigé par des étrangers qui se solidarisent avec les indésirables. Le 15 janvier, *la Feuille*, critiquant le *Journal de Genève*, lui pose cette question : « Entendez-vous par là que la « Suisse devrait refouler à la frontière les soldats allemands, français, ita« liens et autres, qui refusent de se sacrifier à la guerre de prestige et de « conquête que les gouvernements impérialistes obligent leurs peuples à « se livrer entre eux? » C'est donc un appel à la désertion, une glorification de la désertion; c'est en même temps la flétrissure pour ceux qui défendent leur pays, leur idéal.

Le 21 janvier 1918, *la Feuille* annonce le grand meeting dans lequel un Français, H. Guilbeaux, et un Italien, Misiano, proférèrent les injures les plus graves à l'égard de leurs pays d'origine. Elle en rend compte le 25.

Le 2 février, elle donne tout au long le compte rendu d'une assemblée anarchiste au cours de laquelle « un orateur a flétri en termes très viru-« lents les menées de la presse bourgeoise de Genève contre les déserteurs « et réfractaires étrangers ».

Ainsi M. Jean Debrit, citoyen genevois, capitaine d'infanterie dans l'armée suise, dirige dans le journal *la Feuille* une campagne systématique contre son propre pays, la Suisse. Les troupes qu'il groupe derrière lui comprennent quelques chefs anarchistes étrangers, des déserteurs et tous les indésirables. En s'opposant aux mesures que les autorités prennent, non pas contre les déserteurs qui ne font pas parler d'eux, mais contre ceux qui constituent un danger toujours croissant pour la population suisse, *la Feuille* agit contre les intérêts du pays et lorsque l'on connaît la propagande d'outre-Rhin, sa tendance à désorganiser pour régner, à jeter dans les pays neutres le ferment de la révolution, on ne peut s'empêcher de trouver une singulière analogie entre le travail accompli par le *Paris-Genève*, repris par *la Feuille*, et celui que nous révèlent les documents allemands publiés par *le Petit Parisien* : « La propagande aura pour but de faire « naître des mouvements sociaux accompagnés de grèves, des explosions « révolutionnaires, des mouvements séparatistes et la guerre civile. — « Circulaire 93, Bureau d'informations de l'Etat-major maritime. »

Quatre autres campagnes, que M. Guinand analyse avec le même soin, se dessinent dans les pages de *la Feuille*, procédant d'un même plan d'ensemble, dirigées selon une même orientation. L'une de ces campagnes est dirigée contre M. Clemenceau en faveur de M. Caillaux.

L'honorable président du Conseil des ministres de la République française, dit M. Guinand, y est traité comme un fauve dangereux, visant à la tyrannie, traitant M. Caillaux comme on a traité le capitaine Dreyfus à l'île du Diable, ne possédant ni équité ni vertu. M. Clemenceau, c'est « l'homme « de toutes les violences détenant le pouvoir ». « Il ne reste plus qu'à tra-« duire M. Caillaux devant les juges qui acceptèrent de condamner Dreyfus « sur la vue d'un faux apporté en secret... » Le grand homme des temps présents, pour *la Feuille*, est M. Caillaux. Le « génie malfaisant » est M. Clemenceau. La haine ou la suspicion que lui voue M. Debrit s'étend à tous ses élus et notamment au nouvel ambassadeur de France à Berne, M. Dutasta.

Campagne également contre l'Angleterre; campagne en faveur de la paix des Empires centraux, de la paix immédiate, sans réparations sans recherche des responsabilités ; campagne enfin contre la politique de l'Entente en Grèce, cette autre Belgique plus malheureuse, campagne que M. Debrit mène, concurremment avec *la Feuille*, dans *l'Echo de Grèce*, l'organe attitré de l'ex-roi Constantin.

Seul journal quotidien de Genève se vendant cinq centimes, continue M. Guinand, on pourrait croire que l'organe de M. Debrit est alimenté par de riches annonces. Mais aucune annonce n'a jamais paru jusqu'à ce jour. Et cependant les frais de rédaction ne sont pas épargnés. Il faut que ce

journal dispose de capitaux considérables pour accepter de gaîté de cœur les pertes énormes qu'il s'impose dans le but de mener à bien sa néfaste propagande. Des personnes bien informées prétendent que chaque jour un déficit de 7 à 800 francs vient s'ajouter aux déficits précédents. C'est que le but de *la Feuille* n'est pas de faire un bénéfice, ni d'équilibrer son budget; son but est de sacrifier des sommes importantes à une propagande spéciale.

Mais le plus effarant, c'est qu'une pareille propagande soit vue d'un bon œil et encouragée par les plus hautes personnalités confédérées. M. Guinand produit le texte d'une lettre de M. Wettstein, conseiller d'Etat du canton de Zurich, député de Zurich au Conseil des Etats et dont la candidature fut présentée, en décembre dernier, au Conseil fédéral, lettre adressée à Jean Debrit à propos de la dérogation demandée par lui à l'ordonnance fédérale du 3 janvier 1918 sur le papier, pour lui permettre d'augmenter le nombre de ses pages. Cette lettre, en date du 8 janvier, commence ainsi : « Hier j'ai eu l'occasion de parler de votre affaire avec M. le Conseiller fédéral Schulthess et le Dr Stucki. Ces deux messieurs se sont montrés très prévenants et très sympathiques à votre projet ». Elle se termine par ces mots : « Le plus important, c'est en somme que *la Feuille* puisse paraître chaque jour sur quatre pages. »

Et M. Guinand conclut ainsi :

1° *La Feuille* pendant l'année 1917 a mené une campagne systématique en faveur des déserteurs et indésirables étrangers et contre ceux qui réclament des mesures contre les indésirables.

2° *La Feuille* pendant l'année 1917 a mené une campagne systématique contre le gouvernement français, contre le gouvernement anglais, contre le gouvernement grec actuel.

3° *La Feuille* pendant la même année a mené une campagne systématique en faveur de la paix telle que la définit le programme des Empires centraux.

4° *La Feuille* possède l'appui le plus chaleureux et l'aide la plus efficace de M. le Conseiller d'Etat zuricois Dr Wettstein.

5° *La Feuille*, d'après ce même Conseiller d'Etat, posséderait l'appui empressé et sympathique de M. le Conseiller fédéral Schulthess.

Une fois découvert et le double jeu où il se complaisait lui devenant de plus en plus difficile, M. Jean Debrit, sans se démonter le moins du monde et avec la parfaite audace de ses amis boches, a pris le parti de crâner. Autant il cachait avec soin ses intelligences avec l'Allemagne, autant il se donnait pour éminemment objectif, neutre, suisse, juste et impartial, autant maintenant il affiche sa germanophilie « Oui, dit-il, je suis germanophile. Et bien, quoi ! Est-ce que je n'ai pas le droit de l'être? Est-ce qu'un Suisse n'a pas le droit d'être germanophile? »

J'ai déjà bien souvent dénié à un Suisse le droit d'être germano-

phile, sans cesser par cela même d'être suisse, tant ce que toute l'Allemagne a fait et toutes les doctrines qu'elle professe sont contraires à notre sentiment national helvétique. J'accorderai cependant à M. Debrit le droit qu'il revendique. Soit! lui dirai-je, mais comment se fait-il que vous étiez francophile avant la guerre et même au début de la guerre? Quand avez-vous changé et pourquoi avez-vous changé? — « Tout homme a le droit de changer d'opinion, me répondra-t-il, et tout neutre a le droit de changer de camp. » — Je le lui accorderai encore, malgré mon dégoût de ces palinodies. Mais ce que je ne lui accorderai pas, c'est qu'étant devenu germanophile, il ait pendant trois ans joué un jeu de traîtrise abjecte à l'égard de la France. Ce que je ne lui accorderai pas, c'est d'avoir participé activement, par les moyens les plus répugnants et les voies les plus infâmes à la campagne de démoralisation entreprise par l'impérialisme allemand sur la courageuse nation française; c'est d'être resté jusqu'en avril 1917 le correspondant attitré de l'Agence Havas, qu'il inondait d'un flot de dépêches et d'informations tendancieuses concertées avec son ami l'agent et accapareur Falk, correspondant du *Berliner Tageblatt*, de la *Frankfurter Zeitung* et de l'Agence Wolff. Quand on fait ce métier, monsieur, quand, officier suisse, on s'emploie par d'aussi basses manœuvres à miner la résistance d'un peuple qui se bat noblement, on n'est pas un honnête homme : on n'est plus qu'un espion de la plus vile espèce, un bandit qui ne mérite même pas le salut du valet de corde.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — La question des colonies allemandes, comme celle de l'Alsace-Lorraine, est pour le moment un des plus importants obstacles à la paix. L'opinion nord-américaine quant à la solution possible se trouve exprimée dans un article du *Courrier des Etats-Unis* :

Lloyd George prétend qu'il est possible de consulter les indigènes, et que le principe du droit des nations à disposer d'elles-mêmes leur est parfaitement applicable. C'est aller un peu loin, à notre sens, et il nous semble que les déclarations du président Wilson, tendant à décider du sort des populations africaines, non pas conformément à l'expression d'un vœu, mais selon l'intérêt bien entendu de ces populations imprévoyantes par essence et par éducation, correspondrait plus parfaitement aux vues d'une politique tendant à la paix générale et au bonheur des peuples.

Il n'y a aucune raison pour que les peuplades du Herrero Land soient en état d'exprimer un vœu relativement à leur avenir; quant à leur intérêt, rien ne nous dit actuellement qu'il soit dans une direction plutôt que dans

une autre, attendu qu'il n'est actuellement aucun homme d'Etat capable de prévoir l'orientation de l'avenir humain dans l'Afrique non civilisée.

Le point de vue le plus raisonnable, celui qui sera adopté par la majorité des Américains, c'est probablement celui que le Révérend Williams S. Rainsford exposait dernièrement dans la *New-York Tribune*. Cet ancien missionnaire, parlant en connaissance de cause, estimait évidemment que, mettre entre les mains de l'Allemagne un vaste empire africain, ce serait lui fournir un nouvel instrument de domination mondiale. La meilleure preuve que le Révérend Rainsford voit juste, on la trouve à tous les carrefours de la politique coloniale allemande, telle qu'elle est exposée par les grands organes, officieux et autres, de la presse allemande.

Il est bien clair que la politique allemande vise non seulement à la possession du cœur du continent africain, mais à la division de ce continent, de telle sorte que l'Allemagne soit en situation de porter, suivant le cas, les forces militaires qu'elle en tirera, au nord ou au sud, selon qu'elle se trouvera aux prises avec les uns ou avec les autres.

Les alliés ne nourrissent pas de vues militaires à aussi longue portée, puisque la paix mondiale s'inscrit en tête de leur programme d'après guerre. Aussi la théorie purement humanitaire et pacifique du révérend Rainsford devrait-elle constituer le « Credo » de leur politique coloniale :

« La politique coloniale allemande, dit le Rév. Rainsford, est claire comme le jour. L'Allemagne a écrasé les tribus indigènes et s'est préparée à faire irruption sur les territoires de ses voisins ; mais ce n'est pas là sa plus grande offense ; son intention déclarée est de faire, en Afrique, ce que les Anglais, les Boers, les Français, les Belges, et les Portugais n'ont jamais fait et se sont engagés à ne pas faire : l'Allemagne a déclaré son intention d'ériger l'Afrique centrale en Etat militaire ! Si on laissait commettre un tel crime contre l'humanité, il faudrait dire adieu à la paix et au progrès dans ces pays abreuvés de sang. L'œuvre d'innombrables missionnaires et fonctionnaires serait annulée, tandis que se réveilleraient les sauvages instincts de tribus commençant à peine à connaître les bienfaits du travail pacifique. Connaissant par expérience personnelle la situation de ces tribus, je sais que la situation peut être améliorée dans l'Afrique centrale ; mais il n'est pas douteux que des progrès immenses ont déjà été accomplis, grâce à la politique pacifique de l'Angleterre. L'esclavage a disparu ; les guerres entre tribus ont pris fin ; les vols de bestiaux et les assassinats ont diminué ; les colons ont bientôt compris que leur réussite dépendait de la coopération des peuplades noires, de sorte que les tragédies, qui ont très souvent marqué l'entrée de l'homme blanc dans les régions inoccupées, sont presque inconnues dans les territoires anglais.

« L'Allemagne pourrait certainement créer une splendide arme de guerre avec les tribus africaines ; elle pourrait enchaîner les nègres à sa volonté, les discipliner, les rendre terribles dans le combat ; et alors, si elle voulait conquérir et dominer, comme le monde sait aujourd'hui qu'elle veut le faire, il faudrait dire adieu pour longtemps à tout développement pacifique dans ce grand pays, un des plus arriérés du monde. Il est donc de la plus haute importance de sauver les Africains de l'autocratie cynique qui se propose, pour satisfaire son ambition, de les plonger dans l'abîme de la guerre, de les faire retourner à la sauvagerie dont ils commencent à émerger. »

Ces arguments sont de nature à frapper les esprits américains, et nous aimons à croire que les sophismes de la Wilhelmstrasse ne prévaudront point contre ces considérations, empreintes des plus purs sentiments d'équité et d'humanité.

— Le *Corriere della Sera* publie une information à lui envoyée de Londres, qui montre quelles haines cachées a allumé contre lui, chez certains, le Colonel Repington. Quelque bonne âme, je n'en doute pas, se trouvera bientôt qui le désignera comme suspect.

La récente condamnation infligée au colonel Repington pour les indiscrétions publiées dans le *Morning Post* appelle l'attention sur une forme de son activité qui est restée jusqu'ici inconnue au grand public et dont s'occupe maintenant la revue *New Europa*. Parmi les organes occidentaux les plus enragés se faisait remarquer, depuis quelque temps, un obscur journal du dimanche, surgi depuis moins d'une année, le *National News*, imprimé sur grand format avec un luxe extraordinaire de papier, ce qui a déterminé une certaine curiosité sur la vraie personnalité de ses propriétaires, qui restent inconnus, et sur l'origine de ses fonds, qui est pareillement inconnue. La curiosité était accrue par la mystérieuse figure de son collaborateur principal qui, sous le nom de « Achilleius », publiait dans chaque numéro, à la place d'honneur, un formidable article de trois colonnes, et paraissait disposer des confidences de hauts personnages militaires. Il était un enragé partisan de la théorie du front occidental, depuis l'époque du désastre de Caporetto. Les articles du mystérieux critique avaient une intonation ouvertement anti-italienne;

(*Supprimé par la censure française*).

Le 25 novembre, c'est-à-dire lorsque la magnifique résistance sur la Piave durait déjà depuis un demi-mois, il s'obstinait à exprimer des doutes sur le moral de l'armée italienne, et à la mi-décembre, il soutenait encore que les Italiens auraient mieux fait de se retirer de toute menace de la part des montagnes. Mais, à travers cet obstiné pessimisme, une autre préoccupation transperçait, celle d'éviter toute rencontre entre Anglais et Autrichiens ; elle avait été exprimée dès les premiers jours de novembre, lorsque, à son regret, il fut annoncé que des troupes anglaises seraient allées combattre en Italie. Dans le dernier numéro du *National News*, le collaborateur Achilleius soutenait ouvertement la thèse de la paix séparée avec l'Autriche, en souhaitant que Wilson acceptât l'invitation à lui adressée par Czernin. Il émettait la réserve que la paix avec l'Autriche n'était pas difficile si la monarchie pouvait être persuadée d'une attitude raisonnable relativement aux désirs de l'Italie, mais il s'empressait d'ajouter :

« Nous, Anglais, nous ne voulons pas combattre l'Autriche, qui est notre ancienne alliée, et nous avons regretté que nos troupes aient dû aller en Italie combattre contre elle. Il est vrai que des voies de communication avec Vienne nous restent ouvertes. » L'écrivain qui se cachait jalousement sous le pseudonyme de « Achilleius » et montrait une aussi curieuse conception des égards et de l'honnêteté envers les Alliés était le colonel Repington.

LA PRESSE ENNEMIE. — Sous la plume de H. von Gerlach, la *Welt am Montag* juge ainsi la paix des barons baltes imposée par l'Allemagne aux populations lettonnes-esthoniennes :

... Pour le moment nous ne savons pas si la « paix du pain » nous rapportera un seul morceau de pain. Nous savons seulement qu'il va falloir prêter secours aux Ukraniens. Et nous savons que nos conventions avec l'Ukraine nous ont valu, à nous et aux Autrichiens, l'inimitié mortelle des Polonais. De nouvelles conclusions de paix ? Au lieu de nous rapprocher de la paix générale, nous en sommes plus éloignés que jamais. Il est vrai que Pétrograd et Bucarest devront passer bientôt sous nos fourches caudines. Tous deux se trouvent dans la même situation sans issue. Nous pouvons leur dicter la paix de même que nous l'avons dictée en 1871 aux Français. Mais des paix de ce genre ne sont nullement la garantie d'une paix permanente. Elles laissent des épines. Il se peut que les politiciens qui vivent au jour le jour n'en aient cure, mais quiconque veut épargner à nos fils et à nos petits-fils une nouvelle guerre mondiale assistera sans aucune satisfaction au développement des choses à l'Est. Les seuls qui, outre nos pangermanistes, puissent éprouver une joie sans mélange, sont les barons baltes, depuis surtout qu'ils se trouvent en sûreté. Eux qui jadis jouaient auprès du tsar le rôle néfaste de sbires et qui ont su ériger une barrière si fatale entre la couche supérieure allemande et les masses lettones-esthoniennes, qui ont presque toujours pratiqué une politique réactionnaire funeste lorsqu'ils pouvaient se manifester en Allemagne, ils sont aujourd'hui à l'œuvre pour résoudre à leur guise les questions de l'Est. Que personne ne déprécie leur influence. Peu sont à Berlin, mais ils peuvent beaucoup.

Ces dernières semaines, la presse a été littéralement inondée de nouvelles effroyables sur les provinces baltes. Les informateurs gardent l'anonymat. Et cependant le grand public croit tout, les yeux fermés (*sic*). Ne croyait-il pas, au commencement d'août 1914, dur comme pierre, aux nouvelles fantastiques répandues par l'agence Wolff sur les automobiles russes chargées d'or, les tunnels qui sautaient en l'air, les puits empoisonnés, les attentats de bombes, etc., et pourtant, plus tard, il fallut bien constater que tout cela n'était que la fantaisie de la guerre. Le gouvernement a toujours persisté à dire que nous faisions une guerre de défense. Aujourd'hui encore, c'est la défense que l'on invoque, voire la défense de l'Ukraine contre les bolcheviks, des finnois contre la garde-rouge, des grands propriétaires fonciers baltes, des Lettons et des Esthoniens « cossus » contre le communisme. Le suffrage plural en Prusse et la résiliation de l'armistice de Brest-Litovsk apparaissent à première vue comme des choses fort dissemblables. Au fond notre politique intérieure et notre politique extérieure sont intimement coordonnées.

LA PRESSE NEUTRE. — Sous la signature H. M., le *Journal de Genève* écrit sur le sujet de la législation ouvrière internationale :

Quelques journaux allemands ont annoncé que la Société pour la réforme sociale avait demandé au chancelier de l'empire allemand d'user de son

influence pour que le futur traité de paix entre les nations belligérantes contienne des dispositions relatives à la protection ouvrière et aux assurances sociales. Ces mesures devraient protéger tout spécialement la vie, la santé, la moralité des travailleurs des deux sexes, réglementer la durée du travail, le repos de la nuit et du dimanche, limiter le travail des jeunes gens et des femmes, introduire les assurances sociales, etc., etc.

L'opinion est, paraît-il, partagée en Allemagne sur l'opportunité de semblables clauses dans un traité de paix générale. La *Deutsche Tageszeitung*, qui tient de près aux milieux patronaux de l'industrie lourde, y est très opposée et proteste énergiquement contre cette idée. Au contraire, la Revue de l'Association allemande des traités de commerce, qui reflète, elle aussi, l'opinion de certains milieux industriels, l'appuie. Elle fait observer qu'une réglementation internationale de la protection ouvrière est reconnue comme nécessaire depuis plus de trente ans. Elle ajoute que cette réglementation serait dans l'intérêt de l'industrie allemande elle-même, qui, pour des motifs de concurrence internationale, doit attacher du prix à ne pas être seule à supporter le poids de cette politique sociale.

En Suisse, la *Nouvelle Gazette de Zurich*, à laquelle nous empruntons ces renseignements et qui, on le sait, est le principal organe des milieux industriels de la Suisse orientale, se montre très sympathique à cette tentative.

L'idée d'insérer dans les futurs traités de paix des clauses relatives à la protection ouvrière n'est pas nouvelle. L'Union syndicale internationale a élaboré tout un programme détaillé, qui comprend les neuf chapitres suivants : libre établissement, droit de coalition, assurances sociales, durée du travail, hygiène, industrie à domicile, protection de l'enfance, protection des ouvrières, application des lois ouvrières. Ce programme, qui, à côté de quelques revendications d'ordre politique relatives au droit de coalition et de libre établissement, résume les principales thèses déjà discutées ou adoptées par de nombreux congrès ouvriers ou de protection ouvrière, a été adressé au Conseil fédéral par une lettre datée du 1er janvier 1918, qui est signée de MM. le conseiller national Schneeberger et Karl Dürr, président et secrétaire de l'Union suisse des fédérations syndicales.

D'autre part, l'Association suisse pour la protection internationale des ouvriers, qui a son siège central à Bâle, s'est préoccupée, elle aussi, de cette question. On lira avec intérêt, dans le fascicule 42 de ses publications, la conférence que le directeur de l'Office international du travail à Bâle, M. le prof. Etienne Bauer, a faite sur ce sujet à Berne dès le 19 décembre 1916.

Dans la lettre au Conseil fédéral, signée de MM. Schneeberger et Dürr, que nous citions tout à l'heure, on lit entre autres ceci :

> La fin des hostilités doit être employée à la discussion de toutes les questions concernant la protection ouvrière. La classe ouvrière ne pourra pas se déclarer satisfaite si les frontières des pays sont déplacées, si des indemnités de guerre sont payées et si de nouvelles conventions commerciales sont signées. Elle réclame du congrès de la paix la reconnaissance et la réalisation de son programme de protection ouvrière. Elle veut que la discussion la plus sérieuse se fasse sur ce programme et que ses représentants participent à ces débats.

En formulant cette revendication, les représentants des syndicalistes

suisses ont exprimé, croyons-nous, une idée très répandue non seulement chez les ouvriers des deux groupes de belligérants, mais aussi dans beaucoup de milieux patronaux, comme on vient de le voir par la citation de la *Nouvelle Gazette de Zurich.*

Nous nous bornons, pour l'instant, à signaler cette tendance, nous réservant de la discuter ultérieurement. Depuis plus d'un quart de siècle, tous ceux qui s'intéressent à la protection ouvrière savent que cette question est de nature internationale et cherchent à la régler par des accords internationaux. On peut se demander naturellement si le futur traité de paix sera une occasion favorable pour négocier un de ces accords. Le congrès de la paix, quand il se réunira, aura déjà tant de problèmes à discuter qu'on peut se demander s'il pourra se transformer en un congrès de protection ouvrière.

D'autre part, il ne faut pas se dissimuler que la classe ouvrière, dont l'influence grandit de jour en jour, attache beaucoup plus d'importance aux conditions du travail dans les Etats industriels, aux mesures de protection sociales et à un minimum de droits politiques, qu'à la question de savoir si tel ou tel territoire appartiendra à tel ou tel Etat. Les négociateurs futurs pourront donc difficilement se désintéresser de ces problèmes, s'ils sont posés devant eux, comme ils paraissent devoir l'être, par les représentants autorisés des Fédérations syndicalistes de tous les Etats belligérants et neutres.

Et alors, nous en arrivons à la conclusion suivante, qui s'impose du reste non seulement sur le terrain des réformes sociales, mais sur le terrain politique. Il est fort possible que le futur traité de paix entre les nations pose des principes de nature à modifier profondément la législation intérieure de chaque Etat. Il sera donc nécessaire que ces traités soient ratifiés suivant les formes constitutionnelles nécessaires pour l'élaboration de nouvelles lois.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Une lettre inédite de Beethoven. — Les hasards de la guerre ont fait entrer récemment dans les collections de l'Opéra un autographe très important de Beethoven. M. Banès, qui a fait cette heureuse acquisition, a bien voulu nous en donner la primeur, après s'être assuré de son authenticité indiscutable. Cet autographe, une lettre, de six pages in-quarto, date propablement de la fin de 1825. Il était conservé depuis de longues années dans les cartons d'un collectionneur lyonnais, Diard, qui avait pris pour devise l'adage latin : *Scripta manent*. En d'autres temps, ce précieux manuscrit eût peut-être passé le Rhin ou l'Atlantique. Les circonstances actuelles ont fait qu'il restera en France ; ne nous en plaignons pas.

Après avoir déchiffré non sans peine les hiéroglyphes beethovéniens, nous avons pu en établir le texte dont nous publions ci-après la traduction.

La lettre fut vraisemblablement adressée, vers le mois d'octobre 1825, à un des amis des dernières années du compositeur, Carl Holz, sur le nom duquel Beethoven aimait à faire d'intarissables jeux de mots. *Holz* signifiant bois, il appelait son ami « bois d'acajou », « bois précieux », « précieux ami », comme dans la présente lettre, etc., etc.

En ces pages se reflètent toutes les préoccupations du maître vieillissant, à une époque où, comme on sait, il était, aux dépens de la musique, absorbé par ses soucis « paternels », l'éducation de son neveu Karl, — dont un petit-neveu (le *Mercure* l'annonçait il y a peu de temps) serait, en ce moment même, en traitement dans un hôpital de Vienne.

La musique cependant n'était pas absente de sa vie, en ces années qui furent celles des derniers quatuors. La fin du post-scriptum le montre ; mais il ne s'agit là que de l'exécution d'une de ses messes, la première, qui avait été chantée peu auparavant, le 18 septembre 1825, à la Karlskirche, non loin précisément de l'Institut polytechnique où le neveu Karl faisait des études commerciales, sous la direction du pédagogue Reiszer, grand admirateur de Beethoven, qui l'appelait souvent par distraction Reiszig.

Etonnamment précieux !

Voici la lettre au Vice-Directeur Reizser (1) je vous prie de lui parler avec toute sorte sorte de ménagements et de discrétion au sujet de K.., je fais ce qui est en moi selon mes vues et [à ma] *manière* et suis persuadé que finalement le *Résultat* désiré sera atteint, nous n'avons encore aucun exemple, que *ceux qui se trompent* soient redressés par des erreurs *nouvelles* et un traitement erroné, informez-vous donc encore je vous prie, auprès de R. si cela ne le dérange pas de me parler par écrit, autrement j'irais moi-même chez lui.

Haszlinger connaissait dès hier la fuite de la servante (2). Ce n'est pas sa faute, du reste une telle chose n'est pas sans exemple, autrement il n'existerait pas d'ordonnance de police, c'est-à-dire pour y dénoncer aussitôt, c'est-à-dire pour remettre les choses en leur lieu et place, certes c'est moi que cela atteint, car je ne suis rien moins qu'un phlegmatique, et on instruit seulement au *criminel* les causes qui peuvent occasionner mainte action chez l'homme, or Dieu merci, on n'en est pas encore là, mais, direz-vous, j'agis avec trop de vivacité, certes, je n'attends pas au bord du torrent que quelqu'un se soit noyé, quant à la femme de charge, ça devient encore une fois une *scie* viennoise, ça fera tout comme avec la Pr. v. Vivenot (3), car vous êtes tous sans pitié, pour Kastelli (4) cette histoire est

(1) A la suite d'examens manqués, Beethoven avait mis son neveu à l'Institut polytechnique de Reiszer, en 1825.

(2) Il s'agit là d'une de ces innombrables servantes auxquelles Beethoven rendait la vie impossible. Haszlinger était l'un de ses éditeurs.

(3) Allusion à quelque fait divers viennois qui nous échappe. Il s'agit peut-être de la femme du professeur Vivenot, médecin viennois, élève du célèbre van Swieten.

(4) Kastelli, ou plutôt Castelli, fécond dramaturge viennois (1781-1854), adap-

bonne pour ses *Ours*. Si vous passez par le bureau du Verein (1), demandez très humblement 2 billets pour dimanche, je ne suis pas des *soleils* du Verein et pourtant je féconde le sol de la musique *Si* bien que beaucoup m'en savent gré — adieu, maintenant, j'espère que *Veritas NON odium parit* — mouchez-vous si vous vous sentez morveux — je vous prie du moins de me faire bientôt part du *Résultat* de votre conversation, car comme vous le verrez d'après la lettre à R., il m'est nécessaire de savoir ; tant que je n'aurai pas ici même découvert un homme avec la lanterne de Diogène, je vous prie donc de manifester quelque sympathie pour moi,

comme toujours votre

BEETHOVEN.

Postscriptum.

De K. il est impossible de tout passer sous silence, si B. ne sait rien du jeu de *Billard* — chercher à savoir — bien — si réellement il a pris 5 heures de cours — au sujet de Schlemmer (2) recommander à Mr. v. R. la plus grande discrétion, j'ai *mes bonnes raisons* [pour cela]. Vous trouverez un véritable *Vice* à M. [le] Vice-directeur, il n'a qu'à vous indiquer de quel côté il faut se tourner pour trouver un endroit au sujet de Karl chez un professeur ? La Messe (3) ne la laissez pas entre ses mains de ce lourdeau de Vice [directeur] — quel tourment pour moi, ô Dieu, seulement loin d'ici ! arrière ! — souffrir — sans trêve toujours !

La longue distance jusqu'à l'alleegasse (4) de chez moi et pour tout le monde est à considérer.

Vale et Fave.

Vous pouvez aussi amener la jeune fille pour porter la Messe *ad libitum* j'enverrai chercher demain matin pour cela *ad libitum* —

Lisez la lettre à R.

(*en marge*) 3 mois de novembre à fin janvier sont payés d'avance, je veux pourtant volontiers les perdre —

J.-G. PROD'HOMME.

tateur d'un grand nombre d'ouvrages dramatiques et de livrets français, notamment des *Huguenots*. Dans ses mémoires, Castelli raconte que Beethoven aimait à lui entendre raconter les derniers potins de la capitale. Chaque fois qu'il le voyait, Beethoven lui posait cette question : « Qu'y a-t-il encore de nouveau en fait de bêtises colossales ? » Nous ne savons trop ce qu'il entend par les « ours » de Castelli.

(1) Il s'agit probablement du *Tonkünstler Verein*, société des artistes musiciens, ou peut-être de la Société des Amis de la Musique. Dans une lettre à la direction de celle-ci, du 23 janvier 1823, on lit déjà cette phrase : « J'espère que *veritas non odium parit* », par laquelle Beethoven corrigeait à sa manière le *veritas odium parit* de Térence (*Andrienne*, acte I).

(2) Schlemmer, qu'il ne faut pas confondre avec un copiste de Beethoven, mort en 1823, avait pris le neveu de Beethoven comme pensionnaire. C'est probablement aux trois mois de pension payés d'avance, que se rapportent les deux dernières lignes du post-scriptum, qu'on lit en marge de la sixième page du manuscrit. Il demeurait Alleegasse.

(3) Il s'agit de la *Messe en ut*, op. 86.

(4) Beethoven demandait à Holz de lui rapporter le matériel de sa Messe, qui avait dû être déposé à l'Institut, chez Reiszer, après l'exécution, ou chez son neveu, Alleegasse tout proche la Karlskirche. Comme lui-même demeurait à l'autre extrémité de la ville, dans l'ancien couvent des Espagnols noirs — où il mourut, — il conseille à son correspondant de faire porter ce matériel volumineux par une servante, vu la longue distance (environ 2 kilom. 1/2) qui sépare les deux quartiers, alors en dehors des murs de Vienne.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

F. Ch. Barlet : *L'Astrologie et la guerre*; La Sirène. 1 50

Papus : *Ce que deviennent nos morts*, suivi de *Méditations sur le « Pater »* et de quelques opuscules intimes; La Sirène. 3 »

Histoire

Jean Larmeroux : *La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914*. Tome I : *La marche vers l'Orient, 1875-1908*; Plon. 7 50

Ramsay Muir : *Nationalisme et Internationalisme*. Trad. de l'anglais, par H. de Varigny; Payot. 4 »

Abbé E. Wetterlé : *Les Coulisses du Reichstag*. Préface de M. R. Doumic; Bossard. 5 »

Littérature

Marcel Boulanger : *Charlotte en guerre ou le front de Paris*; Renaissance du livre. 4 »

Philippe Gonnard : *Réflexions et Lectures de Claude Lefilleul, professeur*. Préface de Georges Goyau; Lecoffre. 3 »

Robert Guillou : *Léon Daudet, son caractère, ses romans, sa politique*; Levé. 1 50

Albert Mockel : *Emile Verhaeren, l'œuvre et l'homme*; Renaissance du Livre. 2 50

Ernest Raynaud : *Baudelaire et la Religion du Dandysme*. Collect. « Les Hommes et les Idées »; Mercure de France. 0 75

Ouvrages sur la guerre actuelle

Charles Daniélou : *Responsabilités et Buts de guerre*; Figuière. 6 »

Pierre Daye : *Avec les Vainqueurs de Tabora*. Préface de M. Jules Renkin; Perrin. 3 50

L.-Paul Dubois : *L'Effort économique et financier de l'Angleterre pendant la guerre*; Perrin. 3 50

Florent-Matter : *Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne*; Berger-Levrault. 5 »

Edmond Laskine : *La Démocratie française et le Rhin*; Floury. 1 »

Baronne J. Michaux : *Journal d'une Parisienne pendant la guerre*, 2e série; Perrin. 3 50

A. Millerand : *La Guerre libératrice*; Colin. 2 »

René Puaux : *Les Etudes de la guerre*. Cahiers 6 et 7; Payot. 3 »

Poésie

Jean Braud : *Aristocrate*; Imp. Dodivers; Besançon. 0 75

Auguste Bunoust : *Les Nonnes au jardin*; Crès. » »

Paul Fort : *La Lanterne de Priollet ou l'Epopée du Luxembourg*; Emile-Paul. 3 50

René de Mérive : *Les Premiers pas*, L'Edition. » »

Paul Rougier : *A la France*; Perrin. 0 50

Emile Verhaeren : *Les Flammes hautes*; Mercure de France. 3 50

Xam : *Les chansons de Nejla*; s. n. d'éd. 1 50

Publications d'art

L'Album Zislin. Dessins de guerre. Préface de H. Gallé. Fasc. 3; Berger-Levrault. 3 50

Questions coloniales

Henry Dugard : *La Colonne du Sous*. Avec une carte; Perrin. 3 50

Questions religieuses

Albert Autin : *L'Echec de la Réforme en France au XVIe siècle*; Colin. 3 50

Roman

Edgard Blosde : *Les Fantaisies du destin* ; Jouve. 3 50

Jacques Chenevière : *L'Ile déserte*; Soc. Litt. de France. » »

Alfred Machard : *Popaul et Virginie*; Flammarion. 3 50

Pierre-Mac Orlan : *Le Chant de l'équipage*. Illust. de Gus Bofa ; Edit. franç. illust. 3 50

Francis de Miomandre et Tommy Spack: *La Saison des dupes*; Albin Michel. 4 »

Sociologie

Sir Thomas Barclay : *Arbitrage et relations internationales après la paix*. Trad. par Ch. Furby ; Flammarion. 3 50

Louis Madelin : *L'Expansion française : de la Syrie au Rhin*; Plon. 3 50

Docteur Toulouse : *La Question sexuelle et la femme*: Fasquelle. 3 50

Théâtre

Arthur Sambon : *Attila*, drame en 5 actes, en vers ; Plon. 2 50

Voyages

Emile R. Wagner : *L'Allemagne et l'Amérique latine*. Préface de M. Edm. Perrier; Alcan. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de John-Antoine Nau. — Gaz asphyxiants au XVIe siècle. — Le chant de « Marsyas ». — Paquebots allemands dans les ports français. — Socrate et la repopulation.— Les Chantiers maritimes de la Colombie anglaise. — Un portrait de Sargent. — La Double Sextuplette. — Kropotkine et la défaite. — La Pochette de la Marraine.— Schmettau et l'Alsace. — Nourriture des chevaux. — Un survivant de l'âge de pierre. — Le plus grand crime de la guerre. — Jouets d'enfants. — Le tarif des coiffeurs grecs. — Comment se reconnaissent les insectes. — Curieuses fluctuations d'enchères. — La Vision des signaux radio-télégraphiques. — Friture. — Les auteurs du Colleoni de Venise. — Publications du *Mercure de France*.

Mort de John-Antoine Nau. — Mort à Tréboul (Finistère), le 17 mars dernier, le poète John-Antoine Nau était né à San-Francisco. C'est un écrivain discret, fort modeste et du plus grand talent qui disparaît. Il représente en poésie une sorte d'impressionnisme plein de vie qui s'apparente assez bien à l'art d'un Henry-Edmond Cross, mais avant tout symboliste ou impressionniste. John-Antoine Nau, poète de l'exotisme, a cet art particulier de l'épithète qui appartient aux poètes coloniaux.

John-Antoine Nau qui vivait à l'écart avait des amis qui goûtaient profondément son talent pittoresque et ardent. Félix Fénéon, Marius-Ary Leblond, Jean Royère l'aimèrent fraternellement.

En 1903, il fut le premier des lauréats du prix Goncourt, avec *Force ennemie* (la Plume) où il est traité de la folie. Si, le premier, il eut le prix Goncourt, il est juste d'ajouter qu'il fut celui des lauréats Goncourt qui sut le moins tirer parti de l'immense réclame que ce prix procure.

Ses autres ouvrages sont *le Prêteur d'Amour* (1904), *La Gennia* (1906), *Cristobal le poète* (1912).

Ses livres de vers, que certains mettent très haut dans la production de son temps, sont *Hiers bleus* (1903), *Vers la Fée Viviane* (1908), *En suivant les Goélands* (1914). Il fut un poète lyrique nonchalant et délicieux.

John-Antoine Nau collabora à la traduction du *Journal d'un écrivain*, de Dostoïevski.

Il collabora à un grand nombre de revues telles que *La Revue Blanche, La Grande France, le Festin d'Esope, la Phalange.*

Il voyagea beaucoup; né en Amérique, il parcourut les Antilles, habita Malaga, les Canaries, les Baléares, la Corse, le Midi de la France, l'Algérie. Il ne venait que rarement à Paris. L'auteur de ces lignes le vit une fois au Salon des indépendants. C'était un homme brun, déjà poivre et sel, grand, vêtu de noir très correct. On eût dit un notaire parisien ou quelque riche industriel. C'était un poète, un poète nostalgique, un poète au cerveau plein de soleil, le poète des mirages... Il écrivit *Vers la fée Viviane,* c'est aussi de la Fée Morgane qu'il eût pu écrire.

§

Gaz asphyxiants au XVIe siècle.

Monsieur le Directeur,

Les huiles bouillantes sinon enflammées ne sont certes pas une nouveauté à la guerre; mais je ne crois pas qu'on ait signalé l'emploi des gaz asphyxiants au XVIe siècle. Il est vrai que cela se passait parmi les sauvages du Canada! Voici le document :

STRATAGÈME DE GUERRE USITÉ DES CANADIENS

Les attendans se fortifient leurs loges et cabanes, avec quelques pièces de bois, fagots, ramages, engressez de certaine gresse de loup marin, ou autre poisson : et ce à fin qu'ils empoisonnent leurs ennemis s'ils approchent, mettans le feu dedans, dont il en sort une fumée grosse et noire, et dangereuse à sentir pour la puanteur tant excessive, qu'elle fait mourir ceux qui la sentent : outre ce qu'elle aueugle les ennemis, qu'ils ne se peuvent voir l'un l'autre. Et vous sçauvent adresser et disposer ceste fumée de telle methode que le vêt la chasse de leur costé à celuy des ennemis.

(*Les singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique...* par F. André Theuet, natif d'Angoulême. Paris, chez les héritiers de Maurice de la Porte... 1558).

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

F. VELLUT.

§

Le Chant de « Marsyas ». — Il retentit au loin, aux Antipodes. C'est le pseudonyme d'un poète néo-zélandais, dont la dévotion à la culture française ne manque aucune occasion de s'exprimer en des vers passionnés. *L'Otago Daily Times*, de Dunedin, a publié plusieurs de ces poèmes. Voici un sonnet inédit que l'auteur nous fait l'honneur de nous adresser :

TO FRANCE

1914

Hail, France, for whose dear sake I lived and died
When last the fetters of the flesh I wore;
Hail, O Belovedest of Lands! Once more
The High Gods call, and Thou, a willing Bride,
Stepp'st lightly, eager-joyous, where beside
Their altar standeth Death, grim Groom of yore,
Lo, eye seeks eye; Soul thrills in Soul; and o'er
Thy stilled face sweeps a sudden glory tide.

For swift, my France, swift hast Thou been to learn
The High Gods' lessons; deep to the core of things
Pierceth Thine eye; clearly dost Thou discern
Life's issues; and the Soul of Thee sings, sings
In rapture of triumph, knowing well how burn
'Neath Death's dark cloke the splendours of Love's wings

MARSYAS.

§

Paquebots allemands dans les ports français. — Les journaux américains annoncent que les anciens navires allemands prêts au service de la navigation, dont la plus grande partie transporte, actuellement, en France, des hommes et des munitions, jaugent, approximativement, un total de cinq cent mille tonnes.

Parmi les nombreux bâtiments arrivés indemmes dans les ports des alliés de l'Entente, on cite le « Leviathan », anciennement le « Vaterland », et quinze autres des plus importants paquebots allemands. Ces chiffres démontrent la fausseté des récentes déclarations allemandes.

Ces chiffres sont déclarés avec autorité, pour prouver que l'Allemagne a délibérément fait circuler de faux rapports parmi son peuple dans le but d'amoindrir l'assistance donnée aux alliés de l'Entente par ce tonnage, et de créer ainsi une confiance injustifiée dans les sous-marins allemands. Parmi les anciens vapeurs allemands arrivés dans les ports alliés, on cite les suivants :

« Covington » (ex-« Cincinnati ») ; « America » (ex- « Amerika ») ; « Président-Grant » ; « Président-Lincoln » ; « Powhatan » (ex- « Hamburg ») ; « Madawaska » (ex- « Kœnig-Wilhelm II ») ; « George-Washington » ; « Mount-Vernon » (ex- « Kronprinzessin-Cecilie ») ; « Agamemnon » (ex- « Kaiser-Wilhelm II ») ; « Aeolus » (ex-« Grosser-Kurfürst ») ; « Mercury » (ex-« Barbarossa ») ; « Pocahontas » (ex-« Prinzess-Irene ») ; « Huron » (ex-« Friedrich-der-Gross ») ; « Von-Steuben » (ex-« Kronprinz-Wilhelm ») ; « Dekalb » (ex-« Prinz-Eitel-Friedrich ».

Le secrétaire Daniels, discutant la dépêche du quartier général de l'armée américaine en France au sujet des anciens navires allemands utilisés comme transports, a déclaré qu'un certain nombre d'anciens navires ennemis, représentant de 600 mille à 700,000 tonnes, sont utilisés actuellement pour l'expédition des troupes et de leurs approvisionnements en France.

Le « Leviathan », l'ancien « Vaterland », peut transporter 10,000 hommes en un seul voyage, mais on a considéré que 8,000 était un nombre suffisant pour un voyage fait dans de bonnes conditions. Les changements apportés au « Leviathan » par les ingénieurs américains ont augmenté sa vitesse de plusieurs nœuds.

§

Socrate et la Repopulation. — Aristote dit que Socrate épousa deux femmes ; la première, Xantippe, dont il eut Lamproclès ; l'autre, Myrton, fille d'Aristide le Juste, qui ne lui apporta rien en dot et de laquelle il eut Sophronisque et Ménéxène. Quelques-uns veulent qu'il épousa Myrton en premières noces ; d'autres, comme en particulier Satyrus et Jérôme de Rhodes, croient qu'il les eut toutes deux à la fois. Ils disent que les Athéniens, ayant dessein de repeupler leur ville, épuisée d'habitants par la

guerre et la contagion, ordonnèrent qu'outre que chacun épouserait une citoyenne, il pourrait procréer des enfants du commerce qu'il aurait avec une autre personne, et que Socrate pour se conformer à cette ordonnance contracta un double mariage. (*Les Vies des plus illustres Philosophes de l'Antiquité*, traduites du grec de Diogène Laerce. Amsterdam. MDCCLXI.)

§

Les chantiers maritimes de la Colombie anglaise. — Si l'on consulte les annales de la construction maritime en Colombie-Anglaise, on voit que le premier navire construit sur la côte canadienne de l'océan Pacifique fut lancé il y a à peu près une centaine d'années. Il y a quelques années, comme touchée par une baguette magique, cette industrie, longtemps languissante, prit un regain d'activité et, rapidement, devint l'une des principales de ce district. Dans l'été 1916, un seul vaisseau d'une valeur de $500,000 était en voie de construction dans cette province, et aujourd'hui neuf grands navires ont déjà été lancés et sillonnent les mers chargés de produits pour les Alliés, tandis que trente-trois autres, dont six en acier, sont encore sur les chantiers de diverses compagnies dont le capital total se chiffre à $30,000,000.

L'énorme diminution créée dans le tonnage des nations en guerre contre l'Allemagne par les déprédations des sous-marins allemands a été la cause principale de la marche ascendante quasi incroyable de la construction maritime en Colombie-Anglaise, mais l'excellente situation géographique de cette province,jointe à ses merveilleuses ressources forestières, ont encore grandement facilité le travail des promoteurs de cette importante industrie. C'est pour cette dernière considération que le Bureau Impérial des Munitions a choisi la Colombie pour faire construire vingt-cinq navires pour son compte.

Les chantiers maritimes les plus considérables de la côte du Pacifique se trouvent à Vancouver et à Victoria, mais New-Westminster en possède maintenant à Poplard Island, qui prennent une importance toujours plus grande; quatre navires du Bureau des Munitions y sont actuellement en voie de construction. Les navires sont divisés en deux classes, les « schooners » et les « steamers ». La plupart sont en bois, mais plusieurs sont en majeure partie construits en acier. Les vaisseaux actuellement en chantier à Vancouver, Victoria et New-Westminster, avec ceux qui ne devront être lancés que plus tard, mais dont la commande a déjà été donnée à ces chantiers, déplaceront un total de 116,980 tonnes et auront une capacité de 185,000 tonnes. Le coût seul des matériaux qui entreront dans leur construction sera de $1.700,000.

§

Un portrait de Sargent. — Le peintre John Singer Sargent est en train d'achever,à Washington, le portrait du président Wilson.

Il y a près de deux ans, à une vente de charité, à Londres, Sargent offrit une toile blanche sur laquelle il s'engageait à peindre le portrait de la personne choisie par l'acheteur. La toile fut vendue aux enchères à Sir Hugh Lane pour la somme de 300.000 francs.

Sir Hugh Lane périt dans le torpillage de la *Lusitania*, mais léguait par

testament sa collection à la *National Gallery of Ireland*. Le tribunal décida que les administrateurs auraient le droit de désigner le modèle. Ils demandèrent de poser au président Wilson qui accepta.

Les administrateurs du musée irlandais ont le sens de l'actualité, et de la meilleure.

§

La double sextuplette. — Il y a en ce moment en Angleterre un engin qui rappelle certains passages du *Surmâle* d'Alfred Jarry, notamment le chapitre de la course cycliste.

C'est au Collège Royal pour les aveugles d'Upper Norwood, près de Londres, que l'on voit un cycle unique au monde et tel que, seul, semble-t-il, l'auteur d'*Ubu Roi* aurait pu l'imaginer.

Cet instrument se compose de six paires de roues accouplées et permet à onze aveugles de se livrer à leur sport favori. Le cycle est monté par douze cyclistes, il s'y trouve un guide possédant une vue excellente. Il ne se tient pas en tête, comme on pourrait croire, mais vient le second. En tête se trouve un aveugle qui, naturellement, ne dirige pas cet appareil humanitaire et singulier.

§

Kropotkine et la défaite. — Le vieux révolutionnaire russe a publié, il n'y a pas très longtemps, sur la paix ignominieuse de la Russie, un article où il affirme que la défaite a un contrecoup sur le moral de la nation vaincue.

Je connais, dit en substance Kropotkine, cette psychologie que j'ai remarquée en France après 70. Cette psychologie avilissante domina ce pays pendant plus de trente ans. Ce n'est que vers 1908 que j'ai constaté les premiers signes de guérison, mais pendant de longues années la France craignit l'invasion allemande au moindre fait qui pouvait déplaire à Berlin, au moindre geste de la démocratie française qui aurait pu mécontenter le tzar russe, seul allié possible. Avec l'absence de foi en ses propres forces, la France tendait à chercher son salut à l'extérieur. Ces tendances amenèrent la renaissance du mysticisme en philosophie, l'abaissement de la morale publique et le ralentissement de la natalité, ce qui est terrible, car sans elle un peuple ne peut que végéter. « Je ne souhaite à aucun peuple, ajoute Kropotkine, de vivre ce qu'a vécu la France durant les trente années de son servage et je ne le souhaite surtout pas à la Russie à peine dégagée du joug séculaire. » Hélas ! trois fois hélas !

§

« La Pochette de la marraine ». — Raoul Dufy a rénové ces dernières années l'art de l'imagerie. Pendant la guerre son exemple fut suivi et l'on vit une véritable floraison d'images, mais la carte postale restait peu artistique ; il n'y avait pas de carte postale de guerre qui fût digne du renom passé et actuel de l'imagerie française.

C'est donc une véritable lacune que comble cette *pochette de la marraine* due à l'initiative charmante d'une Parisienne avertie et spirituelle.

Les trois premières séries viennent de paraître et sont dues à l'impayable Lucien Laforge, à l'héroïque Gus Bofa et au spirituel Bernard Boutet de Monvel.

On nous promet pour bientôt des pochettes signées par ce grand artiste qu'est le modeste Depaquit, par Taquoy, par André Foy, par d'autres encore !

La « marraine » a eu là une bonne idée.

§

Schmettau et l'Alsace. — M. Paul Deschanel a cité les paroles prononcées par Schmettau, ambassadeur de Frédéric Ier, roi de Prusse, à propos de l'Alsace en 1709. Elles sont la reconnaissance officielle par la Prusse des sentiments des Alsaciens à l'égard de la France.

Voici ce que le même Schmettau écrivait en 1708 :

> Le roi de France est si sûr de l'affection des habitants de l'Alsace, qu'il leur ordonne de se fournir de fusils, de hallebardes, de poudre et de plomb, toutes les fois que les Allemands ont dessein de passer le Rhin, et qu'ils courent en foule sur les bords du fleuve pour empêcher le passage, ou du moins le disputer aux troupes germaniques, au péril de leur propre vie...

Il s'agit de cette sorte de garde nationale, organisée depuis Louis XIV dans toutes les villes de l'Alsace. Elle était chargée, en cas de guerre, de la défense du Rhin et elle a beaucoup contribué à repousser les nombreuses invasions que cette province avait eu à subir durant les XVIIe et XVIIIe siècle. Saint-Simon observe dans ses mémoires :

> Lors de la campagne de 1696, de Puisieux, lieutenant-général et gouverneur général de l'Alsace, n'eut presque d'autre troupe pour la garde de la Haute-Alsace que des compagnies franches et des milices des environs, qui empêchaient les impériaux de passer le fleuve.

§

Nourriture des chevaux. — La rareté de l'avoine, voire du fourrage est cause que l'on préconise toute sortes de choses pour les remplacer et nourrir les chevaux. Les journaux ont parlé d'algues marines et bientôt même on en trouvera dans le commerce où elles remplaceront l'avoine à l'usage des écuries.

La nourriture des chevaux a fait souvent l'objet de raffinements. Mais les algues seront-elles considérées par les chevaux comme un raffinement?

Au Xe siècle, Théophylacte, patriarche de Constantinople, qui introduisit la fête de l'âne dans l'église grecque, avait dans ses écuries plus de 2.000 chevaux, qu'il nourrissait non de foin ni d'avoine, mais de noisettes, de pistaches, de raisins secs, de dattes, de figues saturées de bon vin, avec parfums exquis.

Les historiens qui rapportent ces détails n'ajoutent point si ces chevaux nourris de « mendiants » s'en trouvaient bien. Mais les palefreniers et le maître stabulaire de Théophylacte devaient avoir des « mendiants » comme dessert, à chaque repas.

Un jeudi saint, Théophylacte interrompit l'office qu'il célébrait pour aller voir mettre bas sa jument favorite. Il reprit ensuite la messe où il l'avait laissée.

Il est juste d'ajouter que si les matières fourragères manquent aux chevaux, c'est que, sans doute, beaucoup d'hommes ont par leur courage fait une consommation importante de fourragères.

§

Un survivant de l'âge de pierre. — Si un homme de l'âge de pierre venait en contact avec la civilisation moderne, quels seraient ses sentiments ?

Cette question singulière a eu récemment une réponse avec l'histoire d'Ishi, Indien primitif découvert dans les déserts de la Californie en 1911.

Ishi était le dernier survivant d'une tribu d'Indiens sauvages qui habitaient, dans le nord de la Californie, une sorte de maquis montagneux où se réfugièrent jadis les restes de la tribu indienne connue sous le nom de Yahi.

Ils y vivaient selon leurs goûts, mais en hiver ils sortaient de leurs retraites et se livraient à des brigandages sur les propriétés des blancs. C'est pourquoi ils furent exterminés en 1865 et le peu qu'il en reste se tint désormais à l'écart des blancs. On en vit quelques-uns en 1908 qui se servaient encore d'arcs et de flèches et n'avaient jamais eu de contact avec la civilisation.

Enfin, en 1911, se présenta à Oroville un Indien vêtu seulement d'une vieille chemise. Il était exténué et affamé. Personne, ni indien ni blanc, ne put comprendre ce qu'il disait ni se faire comprendre de lui. On pensa aussitôt à la tribu des Yahi. A toutes les questions que lui adressèrent les visiteurs en anglais, en espagnol ou en une demi-douzaine de langues indiennes, il répondait invariablement « *ulisi* » (je ne comprends pas).

Finalement, on put lui faire comprendre quelque chose en prononçant le nom du bois dont était fait le petit lit sur lequel on l'avait fait asseoir : *si'win'i* (pitchpin). Son visage s'illumina. C'était le premier mot intelligible qu'il eût entendu prononcer par un être humain durant l'espace de trois années.

Il fut mis dans les mains du professeur Waterman, spécialiste de la préhistoire, et se montra docile et reconnaissant. Il accepta le confort de la civilisation et, quand on lui parla de le ramener dans la région d'où il venait, il s'y refusa disant qu'il y faisait froid, que la nourriture y était rare et qu'il n'y avait ni maisons, ni chaises, ni lits.

L'aviation lui parut peu intéressante et, voyant un aéroplane s'envoler, il demanda seulement « *Soltan* » (y a-t-il un homme blanc dedans ?).

Ce qui le frappait dans une ville, ce n'était pas la hauteur des habitations, mais le nombre des habitants. Avant d'entrer en contact avec la civilisation, il n'avait jamais vu plus de cinq personnes à la fois. Aussi ne put-il jamais vaincre son étonnement à l'aspect d'une foule. Cet étonnement était d'abord mêlé d'inquiétude, mais il finit par se rassurer.

Ishi était d'une habileté manuelle extraordinaire. Il fabriquait des arcs merveilleux et faisait des pointes de flèches avec toutes sortes de matériaux durs tels que pierres, verre de bouteille, etc.

Il était du reste d'une grande propreté personnelle, avait le sentiment de l'ordre, ne manquait pas de sang-froid. En somme son intelligence était peu commune. Il était lent du reste à acquérir les habitudes qui naissent du contact social. C'est ainsi que jamais il n'apprit à donner la main.

§

Le plus grand crime de la guerre. — Quel est le plus grand crime de cette guerre ? Telle est la demande adressée par la revue *L'America Latina* à quelques personnalités éminentes des nations alliées et neutres.

Pour le maréchal French, le plus grand crime est le torpillage des navires-hôpitaux par les Allemands.

Pour le regretté et illustre Rodin, le plus grand crime est le bombardement de la cathédrale de Reims.

Monseigneur Baudrillart pense que, politiquement, le plus grand crime est la violation de la neutralité belge et que, moralement, c'est le rétablissement de l'esclavage antique infligé à des chrétiens arrachés à leurs maisons et forcés de travailler contre leur patrie.

Le maire de Londres, Sir W. H. Dunn, croit que l'acte le plus atroce est l'assassinat des marins des navires torpillés.

Le vicomte Bryce est d'avis que le crime le plus horrible est l'extermination des Arméniens par les Turcs et le crime le plus abject le rétablissement de l'esclavage pour les jeunes femmes françaises et les ouvriers belges que l'on force à travailler contre leur pays.

Le grand écrivain espagnol Vicente Blasco Ibanez affirme qu'intellectuellement le plus grand crime des Allemands est de troubler le cours de la pensée humaine, en proclamant la supériorité de la guerre sur la justice, en niant le droit de tous à une vie digne, en rétablissant la servitude pour les non-combattants comme aux temps les plus tristes de l'histoires. « Toutes les atrocités de l'Allemagne contre les hommes et les choses, ajoute Blasco Ibanez ne sont qu'une conséquence matérielle de sa barbarie scientifique. » Enfin, le grand écrivain hispano-américain Gomez Carrillo dit que l'acte le plus atroce de cette guerre, c'est la guerre elle-même, la guerre allemande préparée par les Allemands, tout le monde le dit et les horreurs, les cruautés, les excès, les saccages et les assassinats le disent aussi.

§

Jouets d'enfants. — La mode est aux jouets d'enfants, principalement des XVIIe et XVIIIe siècle. Les petites poêles en cuivre, les petits lustres flamands en dinanderie, les petites bassinoires de poupées en cuivre, les petites cages en cuivre avec oiseau en porcelaine sur son perchoir, les petits Christs en ivoire, les pendulettes en bronze ciselé et doré, les guéridons de poupées, les petites chaises d'enfant, les fauteuils paillés de poupées en bois tourné, ou garnis d'ancien velours, les petites consoles, les commodes minuscules, les lits de poupées, les tabourets de poupées, les écrans de poupées, les petites tables-à-coiffer de poupées, les petits métiers à broder sont désormais aussi chers, pour ainsi dire, que les meubles de taille normale.

Au reste la mode est surtout aux poupées, aux belles poupées modernes. M. Félix Fournery, qui est un maître en l'art singulier et parfois inquiétant des poupées, en a envoyé tout un lot en Amérique. Ce sont des poupées patriotiques, destinées à populariser outremer les costumes nationaux de notre Alsace et de notre Lorraine.

§

Le tarif des coiffeurs grecs. — En Grèce, nos soldats voient parfois des choses amusantes. On peut lire à Ibea, village ou plutôt, pour ne pas froisser nos alliés les Grecs, petite ville située aux pieds de Delphes et du Parnasse, un tarif de coiffeur qui laisse rêveur et qu'on voudrait approfondir. Le voici dans sa simplicité : *Cheveux*, 0,30, *raser simple*, 0,25, *raser avec prévenance*, 0, 50, *frixion* [*sic*] 0,50. Sans doute que quand on paye le *raser avec prévenance*, on a droit à une consultation de la Pythie de Delphes.

En tout cas, il se trouve près d'Itea, à Amphissa, un superbe château féodal datant des croisades ; nos soldats sont heureux qu'on ne l'ait pas rasé, même *avec prévenance*, et cela leur fait quelque chose d'être entourés de tels souvenirs français sur une terre aussi classique.

§

Comment se reconnaissent les insectes. — La Smithsonian Institution de Washington a récemment publié un livre du Dr N.-E. Mac Indoo sur « la reconnaissance entre insectes », dans lequel l'auteur affirme que les insectes se reconnaissent au moyen d'un sens « chimique » analogue à notre odorat.

Les organes olfactifs seraient constamment stimulés par les effluves émanés des corps des insectes de même race.

L'auteur a fait de nombreuses expériences sur les abeilles qui ont plusieurs sortes d'odeurs, qui varient selon les fonctions de l'insecte.

Les ouvrières ont une odeur spéciale qui change lorsqu'elles sont prises et qu'elles mettent en œuvre le venin de l'aiguillon ou lorsqu'elles sont chargées de pollen.

Les nourrices ont une odeur moins forte, ainsi que celles qui font le miel. L'odeur des frelons également n'est pas très puissante.

Au contraire, un parfum pénétrant, suave, extrêmement agréable émane de la reine.

Au reste, chaque colonie d'abeilles a son parfum spécial dont ces odeurs particulières ne sont que les modes.

Ce parfum est très utile puisqu'il sert de signe de ralliement et de mot d'ordre aux abeilles qui reviennent à la ruche. Quand les habitantes d'une ruche se séparent, après trois jours seulement les divers essaims ont une odeur différente.

En somme la civilisation des avettes est fondée sur l'odorat, tandis que la nôtre, si on peut dire, est fondée sur la vue.

§

Curieuses fluctuations d'enchères. — Quoiqu'ils aient déjà paru dans des ventes récentes, les manuscrits mis aux enchères à la vente Joseph Hornstein offraient un intérêt spécial. Plusieurs provenaient de la collection Browning dispersée en 1913, entre autres celui d'*Asolando*, la dernière œuvre du poète publiée le jour même de sa mort, le 12 décembre 1889. Acheté £ 990 il y a cinq ans, il ne fut revendu que £ 410 à Mr. Groves. Les 65 lettres de Browning à Mrs Fitzgerald n'atteignirent que £ 100. Celles de Miss E.-B. Barret, plus tard Mrs. Browning, furent payées £ 30. Le manuscrit de cette dernière : *Essai on Mind*, £ 48, un autre, sur le

même sujet, mais plus long, fut acquis par Mr. Jordan pour £ 66. Pour le *Prometheus bound*, on donna £ 42.

On dispersa aussi des manuscrits importants de Burns : la ballade intitulée *Lament for James Earl of Glencairn* qui contient plusieurs variantes de l'imprimé (£ 240, au lieu de 155 en 1913); des vers dédiés à Mr. Graham de Fintry et qui commencent par ces mots : *When Nature her great Masterpiece designed* (£ 158, au lieu de £ 135 en 1912); un poème composé au Friar's Carse Hermitage (£ 135, soit quinze livres de plus qu'il y a un an ou deux); une chanson : *Tune, Roy's Wife* (£ 66). Les lettres adressées à John Rickman par Lamb, Southey et Coleridge diminuèrent, au contraire, de valeur. Celles du premier, souvent fort spirituelles, montèrent néanmoins à £ 500, celles du second à £ 95, et celles du troisième à £ 35. Le total ainsi obtenu resta donc bien en-dessous des £ 950 payées par Hornstein pour cette correspondance.

On vendit aussi le manuscrit d'*Isabel Clarendon*, par George Gissing (£ 36), et un poème et autres papiers de Lord Byron (£ 64) ; une lettre de Shelley, vingt et une de sa femme Harriet et trois de son beau-père Godwin (£ 110 en tout); la missive adressée à Joseph Severn, par Keats, et qui contient la Stance 60 d'*Isabella* (£ 86) et une collection d'environ 130 lettres de Mirabeau (£ 40).

Parmi les premières éditions, on offrit les plus hauts prix pour le feuilleton de *Vanity Fair* (£ 120) et *Flore et Zéphir* (£ 80). *Desperate Remedies* de Thomas Hardy, publié sous l'anonymat, atteignit £ 47. Les *Poems, 1817*, de Keats, montèrent à £ 37, *Endymion* à £ 40. 10 s., et *Waverley* de Scott à £ 45. — H.-D. D.

§

La vision des signaux radiotélégraphiques. — Une des difficultés pour recevoir des messages radiotélégraphiques en aéroplane est la rumeur du moteur et du canon.

C'est pourquoi il importe de connaître le moyen de perception optique des radiogrammes, inventé par les Allemands.

Cet appareil consiste en un galvanomètre sensible Einthoven, muni d'une ampoule électrique dont la lumière est projetée à travers une lentille sur un miroir qui lui-même la reflète à travers une lentille grossissante.

La partie supérieure d'où l'observateur regarde est construite selon le système binoculaire prismatique qui donne un agrandissement de six fois sa longueur.

§

Friture — Il paraît que les succédanés du beurre, tels que margarine, végétaline, cocose, etc., sont, pour la friture, préférables au beurre et même à l'huile...

C'est une opinion que l'on entend souvent émettre depuis la guerre. A vrai dire, ce n'est là qu'une opinion et il est à propos de rappeler que le pape Pie IX avait des idées larges au sujet de la friture.

Un marchand de friture avait depuis de nombreuses années sa boutique adossée à un des antiques monuments de Rome. La municipalité voulut le faire déloger. Le pauvre homme résolut de recourir au Pape et un jour que celui-ci passait devant son échoppe, il l'aborda et lui dit :

« Saint-Père, je vends de la friture, on veut me chasser d'une échoppe où depuis des années je gagne mon pain et celui de ma famille, je prie Sa Sainteté de donner un ordre en ma faveur. Voici une plume et l'encrier. »

Et souriant le pape écrivit : « Qu'il vende de la friture où il veut, qu'il la fasse frire comme il veut, et en fasse frire autant qu'il veut. »

§

Les auteurs du Colleoni de Venise. — La mise à l'abri de la merveilleuse statue équestre de Venise a suscité en Italie un grand nombre de polémiques autour de l'auteur de cette Statue et bien des noms furent mis en avant en même temps que celui de Verrochio, de Léonard de Vinci, etc.

Un passage des *Feriae Varsavienses* de Sebastiano Ciampi semble éclairer le débat élevé autour de l'effigie de Bartolomeo Colleoni :

« Andrea Verrochio florentin, écrit Ciampi, un des plus célèbres artistes dans la sculpture et l'orfèvrerie, appelé par les Vénitiens pour faire la statue équestre de Bartolomeo Colleoni, ne put l'achever et dit que la fonte n'avait pas réussi. Il en mourut de douleur, bien que Vasori dise qu'il mourut d'un échauffement pris pendant la fusion. Alexandre Leopardi vénitien, qui était un excellent statuaire, se servant du modèle du Verrochio, en mena la fusion à bien. »

Et voilà comment fut achevé un des plus purs chefs-d'œuvre de la Renaissance.

§

Publications du « Mercure de France » :

LES FLAMMES HAUTES, poèmes, par Emile Verhaeren. Vol. in-18, 3.50 (49 japon à 20 fr. ; 17 chine à 18 fr. ; 141 hollande à 15 fr.).

BAUDELAIRE ET LA RELIGION DU DANDYSME, par Ernest Raynaud (collection *Les Hommes et les Idées*, n° 28). Brochure in-16, 0 fr. 75.

Nous rappelons que depuis le 1er mars les prix de catalogue indiqués ci-dessus sont majorés de 30 o/o. Mais c'est la majoration de 20 o/o, précédemment en usage, qui est appliquée aux exemplaires de luxe souscrits avant le 1er mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an..............	32 fr.	Un an..............	37 fr.
Six mois...........	17 »	Six mois...........	20 »
Trois mois.........	9 »	Trois mois.........	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.